



Académie de Villefranche et du Beaujolais

CLAUDE BERNARD

EN SON PAYS BEAUJOLAIS

ACTES DU
COLLOQUE
du 12 octobre 2013



Éditions du Poutan



Pour fêter le bicentenaire de Claude Bernard, né à Saint-Julien le 12 juillet 1813, l'Académie de Villefranche et du Beaujolais organise un colloque original qui précise un aspect encore mal connu de sa biographie : ses liens avec son pays natal.

Qui était sa famille ?

Que furent sa petite enfance à Saint-Julien, puis ses études aux collèges de Villefranche et de Thoissey ?

Qu'a-t-il appris lors de son stage chez un pharmacien de Vaise ?

Pourquoi a-t-il composé alors deux pièces de théâtre, et pourquoi a-t-il ensuite abandonné cette voie ?

Comment se passait sa vie à Saint-Julien, où il a écrit l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, mais où aussi il conduisait les vendanges et retrouvait ses vieux amis ?

Pourquoi eut-il une controverse avec Pasteur, autre savant vigneron ?

Comment sa maison a-t-elle été transformée en musée ?

Comment cet homme bien implanté dans son terroir est-il devenu le « secrétaire de la nature », comme il dit, et quel est aujourd'hui son héritage ?

*Autour de trois spécialistes du savant, Louise L. Lambrichs, Jacques Michel et Annick Opinel, les intervenants - Daniel Cherasse, Martine Courtois, Marie-Aymée Marduel et Michel Rougier - cernent la personnalité de **CLAUDE BERNARD EN SON PAYS BEAUJOLAIS**.*

Ouvrage publié avec le soutien des Éditions du Poutan,
de la municipalité de Villefranche-sur-Saône et du
département du Rhône.



25,00 €



www.poutan.fr

CLAUDE BERNARD
EN SON PAYS BEAUJOLAIS

Maquette de couverture et composition des Ateliers du Poutan
Visuel réalisé par Philippe Branche

Publication coordonnée par Janine Meaudre et Jacques Branciard
pour l'Académie de Villefranche

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie caladoise
en octobre 2013

Dépôt légal 4^e trimestre 2013
© Editions du Poutan - Académie de Villefranche et du Beujolais - 2013
ISBN : 978-2-918607-28-1

Académie de Villefranche et du Beaujolais

CLAUDE BERNARD EN SON PAYS BEAUJOLAIS

Actes du colloque du 12 octobre 2013



Editions du Poutan

Remerciements

L'Académie de Villefranche et du Beaujolais tient à remercier :

Le Conseil général du Rhône et ses Vice-présidents Michel Mercier et Jean-Jacques Pignard

Le Député-maire de Villefranche Bernard Perrut, le Maire-adjoint chargé de la culture Jean-Luc Guénichon et l'ensemble du Conseil municipal

Les Présidents de séances Gilbert Garrier et Paul Laffly

Les intervenants, qui par ordre de passage, sont Emmanuel Marduel, Daniel Tremblay, Jean-Pierre Chantin, Daniel Chérasse, Louise Lambrichs, Marie-Aymée Marduel, Jacques Michel, Michel Rougier, Martine Courtois, Annick Opinel, Jean-Jacques Pignard

Le Proviseur du lycée Claude Bernard Jacques Guillaumat

Le groupe des enseignants du lycée Claude-Bernard qui ont contribué à la commémoration du bicentenaire :

Mesdames Lioger, Pruvost-Sanchez, Caraffini, Goyard, Berlioux, Martinet et messieurs Bon et Charrin

L'Amicale des anciens de Claude-Bernard

Les responsables des services de la ville de Villefranche, et en particulier :

Franck Vernhes, chef de cabinet du maire

Jean-Paul Berney, directeur des affaires culturelles

Françoise Texier et Laurence Petit du fonds local de la Médiathèque Pierre-Mendès-France

Philippe Durand et Étienne Paillard, régisseurs de l'auditorium

Les services techniques municipaux et le service des cultures

Tous les membres de la commission Claude Bernard qui a organisé ce colloque : André Augendre, Gérard Bacot, René Boncompain, Pierre Boucheron, Philippe Branche, Jacques Branciard, Pierre Bres, Jean-Pierre Chantin, Martine Courtois, Christèle Del Campo, Pierre Eymin, Pierre Faure, Monique Fraisse, Janine Meaudre, René Pataud, Michel Rougier, Maurice Saulnier, Bernard Schemann, Daniel Tremblay, Daniel Troncy, Simone Vogelgesang

Ainsi que les éditions du Poutan qui laissent la totalité du produit des ventes de ces Actes à l'Académie de Villefranche et du Beaujolais.

AVANT-PROPOS

On a coutume de dire que Claude Bernard n'aimait pas la louange. Celle qui lui a été si abondamment et parfois si éloquemment décernée après sa mort, que ce soit sur sa tombe dans la pompe de ses funérailles nationales en 1878, à la réception d'Ernest Renan, son successeur à l'Académie française en 1879, à l'inauguration de ses deux statues, l'une à Paris en 1886, la seconde à Lyon en 1894, toute cette louange n'eût sans doute pas manqué d'effaroucher la parfaite modestie de l'homme dont l'image est parvenue jusqu'à nous.

« Nul pédantisme, disait de lui Pasteur, nul travers de savant, une simplicité antique, la conversation la plus naturelle, la plus éloignée de toute affectation, mais la plus nourrie d'idées justes et profondes. »

À Villefranche, avec une place, une rue, un collège et un lycée qui portent son nom, Claude Bernard est sans conteste la personnalité la plus hautement honorée en Calade.

Mais qui sait ? La pensée lui en eût peut-être été agréable, si, songeant à l'avenir, il avait pu prévoir que longtemps après sa mort, l'Académie de Villefranche et du Beaujolais organiserait un grand colloque à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, « en son pays beaujolais », tout près de cette terre natale qu'il affectionnait tant.

De son vivant, l'homme de science aussi bien que l'homme de lettres a obtenu toutes les reconnaissances, toutes les distinctions, tous les honneurs qu'il était donné aux personnalités les plus éminentes de son temps de recevoir, même si les récompenses vinrent lentement pour une aussi grande carrière. Pourtant ses ressources étaient des plus réduites et les merveilleuses expériences, qui frappaient d'admiration l'Europe savante, se faisaient dans une cave humide

et malsaine où il contracta probablement le germe de la maladie qui devait l'emporter. Il connut donc les rudes commencements de la vie de savant ; il en connaîtra aussi la tardive gratitude.

Mais c'est à Saint-Julien, loin de son laboratoire, pendant ses mois de repos ou de maladie, qu'il écrivit les très belles pages de son *Introduction à la médecine expérimentale*, dont Ernest Renan dira : « il faut remonter à nos maîtres de Port-Royal pour trouver une telle sobriété, une telle absence de tout souci de briller, un tel dédain des procédés d'une littérature mesquine, cherchant à relever par de fades agréments, l'austérité des sujets. »

Durant l'été 1877, quelques mois seulement avant sa mort, il poursuivait encore des recherches acharnées qui l'amèneraient, pensait-il, à des découvertes capitales. Mais la maladie qui l'avait épargné dix ans auparavant revint plus implacable que jamais. Il mourut sans avoir pu réaliser son rêve, il mourut en pensant à l'idée destinée à périr avec lui, et en disant : « C'eût été pourtant bien beau de finir par là ! »¹

Je laisserai bien évidemment à d'éminents spécialistes, beaucoup plus compétents que moi en la matière, le soin de rendre l'hommage qu'elles méritent à la mémoire, la personnalité et à l'œuvre de Claude Bernard. Et je remercie très vivement l'Académie de Villefranche et du Beaujolais de nous proposer, au fil des communications érudites de ce colloque, l'exemple d'une telle vie qui nous enseigne, aujourd'hui encore, à substituer la certitude au doute, la douceur à l'amertume et le réconfort au découragement.

Bernard Perrut

Député du Rhône

Maire de Villefranche-sur-Saône

¹ On peut lire le discours prononcé par Ernest Renan le 21 février 1869, sur le site de l'Académie française.

VOUS AVEZ DIT CLAUDE BERNARD ?

Une saynète créée par Emmanuel Marduel nous livre à trois reprises, au cours de ce colloque, un Claude Bernard en chair et en os, manière plus vivante d'aviver nos souvenirs et de rafraîchir nos émotions.

Ce grand savant nous transporte d'abord dans ce riant village de Saint-Julien-sous-Montmelas dans notre région beaujolaise, berceau de sa naissance le 12 juillet 1813.

Ses parents propriétaires, ancrés dans le Beaujolais et la Dombes depuis des siècles, déclarent l'enfant né à 7 heures du matin le jour même auprès des services du maire Jean Dupeloux.

Il est baptisé le 18 juillet par le curé de la paroisse en présence de ses parrain et marraine le sieur Claude Bernard d'Arnas et Dame Marguerite Balloffet née Bernard de Villefranche-sur-Saône.

Une vie grandiose s'annonce pour cet enfant né d'un milieu où le labeur compte et les valeurs morales sont reconnues. Claude Bernard, l'aîné de quatre enfants, fait de bonnes études interrompues à la suite d'ennuis financiers de son père.

Mais avant d'écouter les intervenants de ce colloque sur le bicentenaire de sa naissance, qu'il me soit permis de remercier chaleureusement tous ceux qui ont travaillé depuis l'automne 2011 à préparer les quelques heures que nous allons passer ensemble. Je

veux citer toute l'équipe de la commission Claude Bernard qui a fait preuve d'un grand dévouement à la préparation de cette journée, ne mesurant ni sa peine, ni son ardeur à faire le maximum.

Mes remerciements et ma reconnaissance, au nom de toute notre Académie, se portent aussi vers nos deux présidents de séance, Gilbert Garrier et Paul Laffly ainsi qu'à tous les conférenciers. Ils vont nous enrichir d'une connaissance et d'un savoir nouveaux.

Notre ami historien Jean-Pierre Chantin, à l'origine de l'idée créatrice de ce colloque, nous apportera, par sa présentation scientifique, sa note personnelle et originale.

Louise Lambrichs nous offrira, par sa connaissance intime de l'œuvre générale du grand savant, une facette très attachante de sa personnalité.

Marie-Aymé Marduel (ou l'un de ses enfants) nous invitera au cœur de la famille de ce grand physiologiste natif du Beaujolais.

Martine Courtois se lancera sur la jeunesse de Claude Bernard et, avec sa parfaite connaissance de la littérature, parlera avec élégance de l'écrivain savant.

Daniel Cherasse nous entraînera dans un film inédit aussi émouvant que captivant.

Michel Rougier nous parlera du Beaujolais viticole du XIX^e siècle avant que ce vignoble mythique ne devienne, au XX^e siècle, l'une des stars de la viticulture mondiale !

Jacques Michel citera Pasteur et Claude Bernard, qui, vignerons tous les deux, ont su tirer de l'observation du cycle de leurs vignes, les éléments de sagesse et de sérénité qu'offre la science de la nature.

Annick Opinel donnera une splendide vue sur le musée du grand savant à Saint-Julien, aujourd'hui propriété de la Communauté de communes Beaujolais-Vauxonne.

Jean-Jacques Pignard saura, avec son talent d'historien, conclure cette journée.

Tous ces intervenants, agissant dans une grande variété de pensée, de style, et de vivacité d'esprit, nous aideront à mieux connaître ce

savant exceptionnel qui avait fait, du doute et de l'humilité les deux piliers de la conduite de sa réflexion quotidienne.

Alors, place à l'événement, place à l'Histoire, et que cette journée soit, pour chacun d'entre nous, l'occasion d'un partage tant scientifique que culturel, en souvenir de ce très grand homme du Beaujolais que fut Claude Bernard.

Daniel Tremblay

Président de l'Académie
de Villefranche et du Beaujolais

CLAUDE BERNARD : UN BEAUJOLAIS CONNU ET MÉCONNU

Qui ne connaît pas en Beaujolais le lycée Claude-Bernard de Villefranche-sur-Saône ? On peut aussi déambuler dans la capitale de cette petite région sur la rue du même nom, ou stationner sur la place Claude-Bernard qui la jouxte. Mais combien peuvent donner la raison d'une telle célébrité qui de surcroît dépasse ce simple cadre régional, au point qu'il est célébré par le moteur de recherche Google le jour du bicentenaire de sa naissance ? Des interlocuteurs pris au hasard de rencontres ont avancé prudemment qu'il s'agissait d'un « savant », mais aucun fait d'arme scientifique n'a pu être mis à son actif, à la différence du Dolois Louis Pasteur dont la découverte du vaccin contre la rage en 1885 fait partie des « dates repères » que les élèves doivent apprendre en vue de l'obtention du Brevet des collèges.

Il s'agit là d'un cas paradoxal de notoriété. Lorsque l'on consulte le graphique qui donne l'évolution du nombre de citations du nom de ces deux scientifiques dans les publications en anglais, du milieu du XIX^e siècle à nos jours¹, on s'aperçoit que Bernard est bien plus mentionné que Pasteur avant 1940, puis ils font un temps jeu égal, avant que ce dernier prenne le dessus depuis le début des années 1980. Mais dans les productions en français, Claude Bernard reste

1 Site Google books Ngram Viewer, livres en anglais, consulté le 8 juillet 2013 : http://books.google.com/ngrams/graph?content=Claude+Bernard%2CLouis+Pasteur&year_start=1850&year_end=2000&corpus=15&smoothing=3&share

davantage cité, il est vrai avec un rétrécissement de l'écart depuis les années 1960².

C'est ce qui a décidé l'Académie de Villefranche et du Beaujolais à organiser cette rencontre. Louise Lambrichs viendra nous éclairer sur les raisons de la notoriété de celui que les dictionnaires qualifient de manière bien vague de « médecin » ou de « physiologiste » ; pourtant, comme elle le montre, il a été une « icône du monde savant », ce que le dominicain Henri Didon relevait déjà en 1878 dans son hommage funèbre en notant qu'il avait été « le premier savant [...] qui ait obtenu de notre pays les honneurs funèbres »³.

Mais il s'agit pour nous de replacer aussi – surtout – le natif de Saint-Julien dans son environnement originel, comme vont si bien le montrer le film de Daniel Cherasse ou la présentation de sa famille et de ses premières années par ses arrière-petits-neveux, les Marduel. Claude Bernard a-t-il d'abord été un « raté », un jugement que rappelle Martine Courtois à propos de ses œuvres littéraires de jeunesse qu'il présente alors qu'il est encore en apprentissage à Lyon ? On rappellera à destination des élèves et étudiants actuels qu'il a d'abord échoué au baccalauréat puis a été refusé à l'agrégation. Mais c'est surtout un chercheur qui n'oublie pas ses racines beaujolaises et qui, au milieu d'un contexte viticole régional mouvant que nous présentera Michel Rougier, s'oppose depuis Saint-Julien à son rival Pasteur à propos de la fermentation alcoolique et, au-delà, sur le sens de sa démarche. Ce que nous présentera Jacques Michel.

Il reste enfin de Claude Bernard en son pays beaujolais, outre les artères et bâtiments commémoratifs, un lieu qui entend rappeler depuis plus de soixante années à ses « compatriotes », ce qu'il a été. Annick Opinel nous présentera ce qu'a été ce pari d'édifier il y a soixante ans un musée à Saint-Julien, dont on verra qu'il a été lancé avec des membres de notre Académie. La boucle est donc bouclée : il nous revient non seulement de faire connaître l'œuvre du savant, mais surtout qui a été le Beaujolais Claude Bernard.

Jean-Pierre Chantin

² *Idem*, http://books.google.com/ngrams/graph?content=Claude+Bernard%2CLouis+Pasteur&year_start=1850&year_end=2000&corpus=19&smoothing=3&share=

³ « Claude Bernard », *Revue de France*, n° 28, 1978, p.4..

CLAUDE BERNARD EN SON PAYS BEAUJOLAIS
BICENTENAIRE DE SA NAISSANCE

Programme du colloque

Samedi 12 octobre 2013

Entrée libre



Auditorium

96, rue de la Sous-Préfecture
69400 Villefranche-sur-Saône

- Matin -

Président de séance : Paul LAFFLY

9 h à 9 h 15

Première « apparition » de Claude Bernard

Introductions

9 h 15 à 9 h 30

Daniel TREMBLAY Président de l'Académie
Accueil formel et présentation générale de la journée

9 h 30 à 9 h 45

Jean Pierre CHANTIN :
Claude Bernard : un beaujolais connu et méconnu

9 h 45 à 10 h 30

Daniel CHERASSE :
Présentation du film « Claude Bernard à Saint Julien »

10 h 30 à 10 h 45

Pause

Qui est Claude Bernard ?

10 h 45 à 11 h 30

Louise LAMBRICHS :
Actualité de Claude Bernard, savant et penseur,
« secrétaire de la nature » !

11 h 30 à 12 h 15

Marie-Aymée MARDUEL :
la famille de Claude Bernard

12 h 15 à 14 h

Pause déjeuner

- Après-midi -

Président de séance : Gilbert GARRIER

14 h à 14 h 15

Seconde « apparition » de Claude Bernard

Claude Bernard et le vin

14 h 15 à 15 h

Jacques MICHEL :
Claude Bernard, Louis Pasteur
et les mystères de leurs vignes

15 h à 15 h 45

Michel ROUGIER :
Le vignoble du Beaujolais à l'époque de Claude Bernard

15 h 45 à 16 h

Pause

Un autre Claude Bernard

16 h à 16 h 45

Martine COURTOIS :
Comment échouer pour réussir ?
La jeunesse de Claude Bernard

16 h 45 à 17 h 30

Annick OPINEL :
Le musée Claude Bernard

17 h 30 à 18 h

Conclusions
Jean Jacques PIGNARD

18 h à 18 h 15

Troisième « apparition » de Claude Bernard

18 h 15

Vin d'honneur

Claude Bernard

CONFÉRENCES

CLAUDE BERNARD À SAINT-JULIEN

En achetant une maison à l'entrée du village de Saint-Julien, près du château de Bussy, je ne me doutais pas que, par hasard, la maison natale de Claude Bernard ainsi que le musée qui était consacré au savant se trouverait à 300 m de chez moi. Je me suis donc tout naturellement intéressé à ce personnage célèbre de Saint-Julien qui a donné son nom à une université lyonnaise, à un lycée à Villefranche, à des écoles, des collèges ou des lycées dans de nombreuses villes, à des places ou des rues...

Plutôt qu'une conférence, un exposé verbal, une démonstration argumentée, j'ai choisi l'évocation par les images et les sons de l'univers beaujolais de Claude Bernard. Il s'agissait de recréer l'environnement du savant, autant ce qu'il a vu et vécu enfant et adolescent, tout ce qui a formé sa personnalité, son caractère et sa mémoire, que ce qu'il a voulu retrouver les dix dernières années de sa vie.

Dans le film que je propose, il nous manque certes les parfums des roses et des lilas qu'il aimait tant, l'odeur du pain frais sortant du four, le goût d'une pêche juste mûre ou du raisin cueilli sur le cep, du paradis coulant du pressoir, de la fraîcheur fruitée du gamay du Beaujolais. À vous de les imaginer...

Claude Bernard semble avoir eu deux vies, deux points d'ancrage géographiques, deux mondes totalement séparés. N'est-ce pas souvent le cas pour certains d'entre nous ?



Le village de Saint-Julien blotti dans la vallée du Marverand. On aperçoit sur la colline de Châtenay la grande maison bourgeoise de Claude Bernard aujourd'hui musée

Né dans les collines du Beaujolais, où il a grandi, est allé à l'école et à l'église, s'est constitué de tout ce qui l'entourait pendant son enfance et son adolescence, les paysages, les odeurs et les goûts, Claude Bernard est revenu dans son village à la fin de sa vie, auréolé de sa gloire parisienne.

L'homme de science, le physiologiste mondialement reconnu, le professeur admiré a construit toute sa carrière à Paris entre le Muséum d'histoire naturelle, la Faculté des sciences de la Sorbonne, l'Académie de médecine et le Collège de France. Sa réputation fut telle que Napoléon III le nomma sénateur pour représenter la science dans la haute assemblée.

En 1860, plus à l'aise financièrement, Claude Bernard achète une gentilhomnière située près de sa maison natale. Il revient régulièrement à Saint-Julien dans sa grande maison bourgeoise qu'il a fait aménager pour passer ses vacances d'été, voir sa vieille mère, et « présider » comme il dit à ses vendanges. En convalescence pendant les étés 1865 et 1866, c'est aussi à Saint-Julien qu'il écrira son ouvrage majeur : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*



La maison natale de Claude Bernard

En face de la maison natale, de l'autre côté de la cour, le pigeonnier
et l'appentis aujourd'hui démoli



pour faire le point sur ses méthodes de recherche, sa conception du vivant, sa philosophie scientifique.

« *Le découvreur des faits physiologiques y devient un maître à penser. L'Introduction est pour nous – comme le dit Henri Bergson – ce que fut pour les XVII^e et le XVIII^e siècles, le Discours de la méthode* »¹ Ou selon Jean Rostand : « *Un livre immortel, bréviaire de la probité scientifique, Bible de ceux qui ne veulent pas de Bible.* »²

Dans les lettres qu'il va écrire à Marie-Sarah Raffalovich entre 1869 et 1878, Claude Bernard va se livrer petit à petit, lettre après lettre, comme il ne l'a jamais fait avec personne. Il a trouvé en la jeune femme un être sensible, une lectrice attentive, une traductrice pour les ouvrages scientifiques étrangers qu'il ne peut lire. Il lui confie ses joies et ses soucis, ses souvenirs et les petits riens de sa vie quotidienne, la beauté des paysages vus de la fenêtre de sa maison de Saint-Julien, son étonnement devant les variétés de violettes découvertes dans son jardin, l'opposition entre la rose et la pervenche, ses occupations de vigneron...

C'est un homme sans doute très différent du chercheur qui fouille les entrailles des animaux dans son laboratoire parisien pour comprendre leurs fonctionnements cachés qui apparaît dans ses courriers : un vieil homme fragile, souvent malade, émerveillé par la nature, sensible et attentif aux autres, détruit par la guerre franco-prussienne et les horreurs de la guerre civile durant la Commune de Paris.

1 – Le jeune Claude Bernard.

Claude Bernard est né le 12 juillet 1813 à Saint-Julien, hameau de Châtenay, un peu à l'écart du village, à 6 km de Villefranche-sur-Saône, département du Rhône.

Comme chacun de nous, il a été très marqué, façonné par l'entourage de sa petite enfance. Ses parents sont vigneron et habitent la modeste maison que nous appelons aujourd'hui « la maison natale ». Une maison simple et accueillante au milieu des vignes.

Le 24 septembre 1869, il décrit son pays natal à Madame Raffalovich qu'il a rencontrée à Paris peu de temps auparavant :

« *Le Beaujolais est situé sur la rive droite de la Saône. J'habite sur les coteaux qui font face à la Dombes ; j'ai pour horizon les Alpes dont j'aperçois les cimes blanches quand le temps est propice. Lorsque le matin comme*

1 Henri Bergson, « La philosophie de Claude Bernard », dans *La pensée et le mouvant*, Paris, Alcan, 1934.

2 Jean Rostand, *Hommes de vérité*, Paris, Stock, 1943.



Un paysage typique de la région : le village voisin de Salles-en-Beaujolais et le prieuré clunisien que devait bien connaître Claude Bernard

aujourd'hui par exemple, le soleil se lève radieux derrière le majestueux Mont-Blanc qui est loin en face de moi, la Saône et les prairies se couvrent de brouillard et d'une brume qui s'étendent et se dissipent peu à peu. Sur les coteaux où je réside, je suis noyé dans les étendues incommensurables de vignes qui donneraient au pays un aspect très monotone s'il n'était coupé par des vallées ombragées et par de petits ruisseaux qui descendent des montagnes vers la Saône. Ma maison quoique sur une hauteur est entourée d'un nid de verdure, par un petit bois à droite et un verger à gauche, ce qui est une rareté dans un pays où l'on défriche même les buissons pour planter de la vigne. »³

Le jeune garçon est familier de la culture de la vigne et de la fabrication du vin de Beaujolais, des animaux de la ferme paternelle, des prés de la vallée et de la rivière Marverand. Il va à l'école où il apprend à lire, écrire et compter, fréquente l'église avec sa mère très pieuse. Le curé Bourgaud lui apprend un peu de latin et on peut penser qu'il a été enfant de chœur. Le curé du village remarque la vivacité de l'enfant et conseille à ses parents de l'envoyer étudier au collège de Villefranche puis à celui de Thoissey.

A-t-il été un bon élève ? Pas si sûr. Il n'obtient pas le baccalauréat, il a des difficultés à s'exprimer oralement ce qui le gênera toute sa vie. Il est réservé, timide, un peu dégingandé, peut-être mal à l'aise physiquement.

Claude Bernard est engagé à la pharmacie Millet comme apprenti pharmacien où il apprendra le métier entre janvier 1832 et juillet

³ Toutes les citations en italique des lettres de Claude Bernard sont extraites de *Lettres à Madame R., Saint-Julien-en-Beaujolais, 1869-1878*, texte établi par Jacqueline Sonolet et édité par la fondation Mérieux en 1974.

1833. Il revient de temps en temps chez ses parents à Saint-Julien. Il s'est créé un groupe d'amis parmi ses compagnons d'études, de joyeux drilles de Villefranche et des environs.

Durant l'été 1833, il écrit à son compagnon d'apprentissage Benoît Blanc surnommé Ronne, resté à la pharmacie Millet :

« Tu me croyais peut-être à Paris. Eh bien tu te trompais, je suis à Saint-Julien, je marche à mon aise et je fais un métier bien connu. La chasse, la pêche et la gambade partagent mes instants. Hier je quittais Chatenay pour Belligny, j'y ai passé la journée sous la treille du père Ravognaud à boire et à jouer aux cartes avec le parrain, le père Paraud, le père Picotin, Chonchon, Desimon et Pierre Bérugeat. Sur la soirée on alla faire un tour à la vogue de Chervinge et de là je m'acheminai paisiblement du côté de Saint-Julien où je retrouvai mon léger chapiou, ma redingote grise. Aujourd'hui je me dispose à aller à la chasse à la pipée, je me promène, je m'engraisse en attendant mes destinées futures, telle est ma vie. »⁴

Puis Claude Bernard part pour Paris, sa tragédie *Arthur de Bretagne* en poche. Il ne se doute pas un seul instant que c'est pour très longtemps et que sa vie va basculer avec ce départ.

Après avoir lu la pièce de théâtre de Claude Bernard, Saint-Marc Girardin lui conseille d'étudier la médecine puisqu'il a été pharmacien.

En 1834, Jean-François Bernard, le père de Claude, emprunte 1 800 francs, forte somme à l'époque, pour faire remplacer son fils qui a tiré un mauvais numéro et doit partir au service militaire. Emprunt que Bernard père mettra très longtemps à rembourser car il a fait de mauvaises affaires dans le commerce du vin.

Viennent ensuite dix années d'études de médecine à Paris dont on sait peu de choses. En 1843, Claude Bernard est docteur en médecine. Est-il revenu à Saint-Julien pendant cette longue période ? Nous ne le savons pas. En tout cas c'est fort peu probable car le voyage Paris-Saint-Julien qui se fait à l'époque en coche d'eau et diligence dure cinq jours en été, six en hiver : c'est une véritable expédition longue et coûteuse.

Le 6 mai 1845 il épouse Françoise-Marie Martin, la fille d'un médecin parisien.

2 – Le retour au pays.

Sur la ligne de chemin de fer Paris-Lyon, la gare de Villefranche est inaugurée le 10 juillet 1854, mettant le Beaujolais à portée de Claude Bernard. Le trajet Paris gare de Lyon-Villefranche est de 8 à 10 h. Une seule journée suffit alors au physiologiste parisien pour

⁴ Cité par l'Abbé L. Duplain dans *Notice historique sur Saint-Julien*, éditions Audin et Cie à Lyon, 1923.

effectuer le voyage et il viendra bien plus régulièrement retrouver son pays natal.

En 1853, Claude Bernard devient propriétaire à Saint-Julien de plus de 4 ha de vignes et de prés par une donation-partage de sa mère, son père Jean-François étant décédé en 1847.

En 1860 il achète la gentilhommière en face de sa maison natale à M. Lombard de Quincieux. Et l'année suivante il vient seul deux fois à Saint-Julien, à Pâques et début juin, pour superviser les travaux de sa nouvelle maison. Puis il y séjournera la même année en famille, avec son épouse et ses deux filles, du 26 août au 3 novembre.

On connaît mieux les séjours de Claude Bernard à Saint-Julien à partir de 1869 par ses lettres à Marie-Sarah Raffalovich qu'il nomme toujours dans ses lettres Chère Madame. Ils échangent plus de cinq cents lettres en dix ans, dont seules celles de Claude Bernard nous sont parvenues.

La construction de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée et l'ouverture de la gare de Villefranche en juillet 1854 ont complètement changé les transports dans notre région, et facilité les voyages de Claude Bernard pour venir dans sa campagne



Dans un grand vide affectif et relationnel, il raconte à madame Raffalovich :

- sa vie au jour le jour,
- ses occupations campagnardes : les vendanges, l'entretien de sa maison, le jardin, la chasse,
- ses impressions sur la vie locale, les élections, ses voisins,
- ses maladies réelles ou imaginaires.

3 – La guerre de 1870-71 vue de Saint-Julien

Bloqué à Saint-Julien pendant toute la durée de la guerre franco-prussienne Claude Bernard vit dans sa grande maison de fin septembre 1870 à juin 1871, reclus pendant presque neuf mois. Il vit les malheurs de son pays meurtri par l'invasion d'une armée étrangère et par une guerre civile à Paris.

« Jamais au cours de mon existence je ne me suis retrouvé dans une situation morale aussi pénible. C'est qu'en effet je n'ai jamais vu mon pays envahi par l'ennemi. »

Je ne me croyais pas destiné à être le témoin de tous les malheurs de mon pays qu'un odieux vainqueur peut maintenant parcourir sans obstacle et avec insolence. C'en est fait ; la France est en face d'un ennemi implacable dans la victoire, et qui non content de la ruiner veut la déshonorer. »

Le 20 octobre 1870 il écrit : *« On s'attend à voir arriver les Prussiens à Saint-Julien quand ils se dirigeront vers Lyon. Il y a deux jours mon maire me disait : " Vous connaîtrez sans doute quelque médecin dans l'armée allemande ; vous nous recommanderez pour que Saint-Julien ne soit pas maltraité. " Je n'ai rien répondu, mais comme je n'ai pas envie de rester faire l'aimable avec MM. les Prussiens, je me dirigerai à leur arrivée vers un autre pays. »*

Puis en février 1871 : *« Une paix honteuse et désastreuse est signée. Et comme si ce n'était pas encore assez, le peuple français réserve sans doute à son pays pour dernière humiliation les horreurs de la guerre civile. Pauvre peuple insensé ; il se livre à des énergumènes qui, parce qu'ils savent faire une phrase se croient des hommes de guerre et des hommes d'État. »*

L'hiver 1870-71 a été particulièrement rigoureux à Saint-Julien.

Le 6 décembre 1870 : *« Quelle anxiété... Je n'en dors pas. Je plains nos pauvres soldats. Quel temps ! Nous sommes ici bloqués par un pied de neige et 12 degrés de froid et tout cela éclairé par un soleil radieux et une lune resplendissante la nuit. »*

Le 25 décembre dans une autre lettre : *« Ce sont de véritables cataractes de neige. La couche qui a recouvert la terre a atteint déjà 1 mètre 50 d'épaisseur. On est bloqué. On ne peut plus mettre un pied dehors ; il en tombe toujours. Que deviendra-t-on ? »*

Si cela pouvait enterrer les Prussiens, je croirais que la Providence viendrait à notre aide, mais malheureusement nos soldats en souffrent aussi. »

Dans une lettre datée du 2 janvier 1871, Claude Bernard raconte :
 « Le maire de mon village a reçu une lettre qui tendrait à prouver que là comme partout il peut y avoir des exceptions. C'est un Français fait prisonnier dans un des derniers combats ; voici à peu près le contenu de sa lettre :

“ Monsieur, en raison des bontés que vous avez eues pour moi, j'ai celle de vous annoncer que je suis prisonnier à... Je suis très bien et me porte parfaitement bien. Je suis employé dans une ferme ; c'est moi qui mène les chevaux au labour. J'ai fait les semailles. La bourgeoise a pour moi les plus grandes complaisances et comme son mari qui est parti à la guerre en France n'est pas revenu, qu'on n'entend plus parler de lui, j'espère bien qu'il sera mort et que je le remplacerai ; c'est convenu ; auquel cas, vous ne me reverrez plus au pays.” »

De passage à Lyon, Louis Pasteur rendit visite à Claude Bernard dans sa maison de Saint-Julien le 16 février 1871.

Le 17 février, il écrit également à Madame Raffalovich : « J'ai appris que Mr. Paul Bert, un de mes élèves qui m'a succédé à la Sorbonne et sur qui j'avais fondé des espérances scientifiques, est préfet du Nord. C'est une désillusion qui m'a été pénible parce que j'ai pour lui de l'affection.

Mais dira-t-on, pourquoi un professeur de physiologie ne ferait-il pas un bon préfet ? Sans doute, il y en a qui valent moins, mais j'en tire seulement cette conclusion que, puisqu'il se fait Préfet, ce n'est pas le feu de la science qui l'anime. »

Claude Bernard ne rêve que de rentrer à Paris où il a abandonné ses recherches.

Le 30 mars 1871 : « Malgré toute la mansuétude de mon caractère, je commence à m'ennuyer ici. J'ai épuisé toutes les ressources champêtres qui étaient à ma portée : j'ai taillé poiriers, pommiers, pêchers, lauriers et fusains ; j'ai cultivé à l'envie la violette, la pervenche, la primevère et les rosiers. J'ai greffé pruniers, acacias et sycomores ; tout cela ne me suffit pas. Et je vois que la vie des champs est trop jeune pour moi ou que je suis trop vieux pour elle. »

Puis le 25 avril : « A force d'espérer rentrer à Paris, je commence à désespérer.

Le temps est splendide, la nature est riante, les lilas, les glycines, les marronniers en fleur attirent dans leur calices mille et mille insectes bourdonnant ; j'entends la fauvette qui babille, l'hirondelle qui se réjouit, le rossignol qui s'égosille mélodieusement et toute cette animation me rend encore plus triste.

Quand on est dans de pareilles dispositions d'esprit, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de fuir les humains et de délivrer ses amis de sa présence. »

Et le 1^{er} mai : « J'ai faim et soif de Paris et j'ai une indigestion de campagne.

Cependant le mouvement centrifuge continue. Un de mes voisins de campagne vient encore d'arriver ; il a quitté Paris dans un tonneau. Je trouve ce moyen assez original et assez naturel : c'est un marchand de vins. »

4 – Claude Bernard et la vie locale

En 1873, Claude Bernard arrive à Saint-Julien en septembre et il raconte sa vie dans ses lettres :

« Les vendanges seront mauvaises ; le temps est triste et gris ; le milieu extérieur est à l'unisson de mon milieu intérieur. La pluie à petit bruit tombe sur les feuilles des arbres, et ce bruissement monotone est fréquemment interrompu par des détonations, les unes lointaines, les autres plus rapprochées. Je me demande ce que cela signifie. Les détonations proches sont les signes avant-coureurs de la fête patronale de Saint-Julien qui a lieu dimanche. »

« La vogue (terme qui dans le pays désigne la fête patronale) de Saint-Julien est finie. Le fils d'un de mes vigneron en était directeur ce qui m'a valu des sérénades et des honneurs dont j'ai été fort honoré, mais fort peu récréé. Un vieux garçon a laissé par testament 50 francs de rente pour concourir à la vogue, à condition qu'on lui fasse dire une messe le lendemain, quel mélange ! »

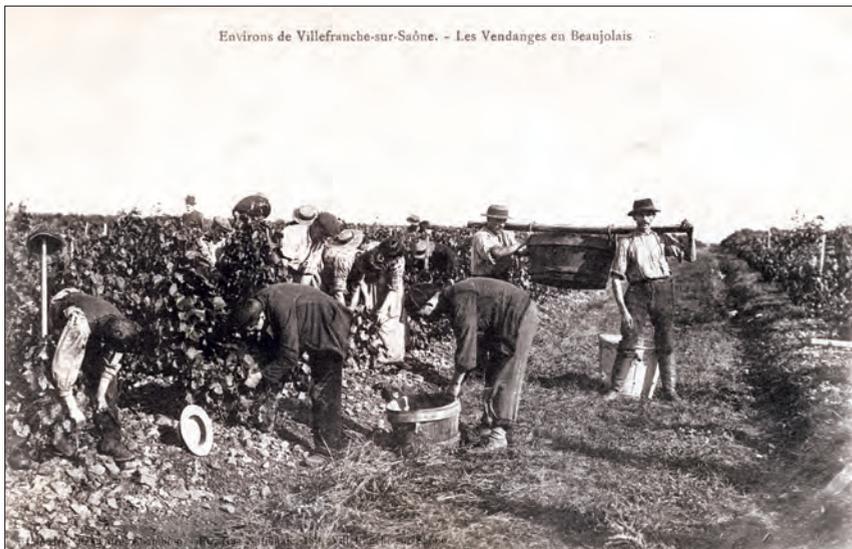
« Je suis tombé dans les régions inférieures de la vie purement matérielle. Je suis en vacances, mais en vraies vacances, ainsi que vous allez en juger. En souvenir de mes temps de jeunesse, je me lève dès l'aube pour aller de 5 h ½ à 7 h ½ chasser au miroir les becfigues qui effectuent actuellement leur migration par nos contrées. Cette chasse peut faire le pendant de la pêche à la ligne, c'est-à-dire qu'il faut dans l'un comme dans l'autre cas être doué d'une forte dose de patience. Je suis assis sous un arbre dans une vigne qui avoisine mon bosquet ; j'imité le cri des becfigues avec un appeau en même temps que je fais mouvoir un miroir qui scintille au soleil. Il est vraiment curieux de voir avec quelle jouissance ces êtres à deux pattes, emplumés, se contemplent et se complaisent dans cette contemplation. C'est alors que je leur décoche mon coup de fusil et que le plomb meurtrier vient les livrer à la casserole de Mariette. »

« J'ai apporté des instruments pour faire quelques expériences sur les fermentations ; j'attends le moment des cuvages pour les entreprendre, si je les entreprends.

Quoique je n'aie rien fait, j'ai cependant obtenu quelques résultats intéressants sur la fermentation vineuse. Mais je n'ai pas ouvert un livre autre que celui de la nature. »

Claude Bernard donne aussi son avis sur les élections de septembre 1873 à Saint-Julien et sur l'actualité locale :

« Hier j'ai reçu la visite du maire qui me dit que Saint-Julien se tient dans un équilibre parfait jusqu'à présent. Le cléricisme et le radicalisme



font des progrès parallèles. Qu'en peut-il résulter ? Quant à moi j'assiste au progrès du cléricanisme. Je ne l'aurais pas cru. Je commence à voir que la raison qui est une sorte d'équilibre moral est impossible en ce monde.

[...] Lundi dernier plus de 2 000 personnes sont allées en pèlerinage à Brouilly, sur une montagne du Beaujolais, afin de prier la Vierge de nous préserver de la grêle, de la gelée, de toutes les maladies de la vigne et en particulier du phylloxera qui avance et qui a déjà fait son entrée dans le département du Rhône.

Je viens de faire visite au château du village ; je n'ai entendu parler que de cercles catholiques, de Henri V, et d'une restauration prochaine. J'ai donné sans doute mauvaise opinion de moi par mes dénégations d'incrédulité. Les dames surtout sont les plus ardentes ; il m'a fallu tout mon calme pour leur faire comprendre que la science et la religion ne doivent pas se mêler parce que l'une entrave l'autre, pas plus que la politique. »

« La restauration s'avance à ce qu'il paraît, et d'après ce qui se dit chez les châtelains circumvoisins ; hier, j'ai reçu la visite de l'un d'eux. Nous marchons à grands pas me dit-il vers la monarchie légitime. Il y a bien des difficultés à résoudre pour cela, lui répondis-je. Monsieur, riposta-t-il, les difficultés ne sont rien devant la nécessité. Or c'est une nécessité absolue qu'il y ait une monarchie, et elle sera. J'eus la bouche close par cet argument et on parla d'autre chose. »



La maison – musée à l'automne 2012

5 – La fin de vie du savant

Né à Saint-Julien, Claude Bernard y revenait régulièrement à partir de 1860. Il aimait, connaissait, cultivait les plantes : la vigne bien sûr, les arbres fruitiers, les arbres décoratifs, les fleurs ornementales. À la fin de sa vie, il consacra ses recherches et son cours au Muséum d'histoire naturelle aux phénomènes communs aux animaux et aux végétaux, à la physiologie et à la biochimie végétale.

À Saint-Julien, il est en contact avec le règne végétal dans ses conditions naturelles. Il s'intéresse à la fermentation vineuse et, sur cette question, entretient avec Louis Pasteur une controverse. Il applique et étudie aussi les effets de l'éther et d'autres anesthésiants sur les animaux et sur les plantes.

Le médecin Claude Bernard semble avoir eu une santé fragile, surtout durant son séjour parisien, pendant ses études d'abord, à l'hôpital ensuite, puis dans ses laboratoires. La capitale au milieu du XIX^e siècle n'était certes pas réputée pour son climat et son atmosphère. À cela il faut ajouter que le savant conduisait ses



recherches dans des laboratoires en sous-sol, exigus, peu ou pas chauffés, insalubres même pour l'époque qui s'en souciait peu.

N'était-il pas aussi un peu hypocondriaque, surtout dans les dix dernières années de sa vie ?

En septembre 1870, il écrit :

« Ma sortie d'hier ne m'a pas réussi ; aujourd'hui, je suis obligé de garder la chambre malgré le soleil splendide qui luit pour tous. Ma prison n'en est que plus triste ; mais, heureusement, l'esprit peut se détacher du corps et franchir l'espace. »

Il poursuit dans sa lettre suivante, fin septembre :

« Si je suis porté à voir les choses en noir, il faut en accuser mes entrailles. Ma santé déjà détraquée dans les derniers jours de mon séjour à Paris s'est désorganisée et se désorganise de plus en plus par les anxiétés, les déplacements, les changements de régime, etc. Je suis bien égoïste de vous parler ainsi de mes ennuis et de ma santé sans vous avoir d'abord demandé des nouvelles de la vôtre. »

Claude Bernard analyse la complexité de son mal-être dans cette lettre du 14 février 1871 :

« Ce que j'avais prévu est arrivé ; j'ai éprouvé ces jours derniers une forte crise dont je ressens encore les atteintes. Quand donc serai-je débarrassé de cette maudite affection qui empoisonne mon existence ?... Jamais sans doute ; car les ennuis qui lui servent d'aliment seront toujours là. »

Le 10 octobre 1871 :

« Chère madame, je ne vous ai pas répondu plus tôt pour cause de santé ; aujourd'hui encore, j'ai une migraine des plus violentes. »

Cette référence à la migraine revient plusieurs fois dans ses lettres : Claude Bernard était-il migraineux ? Un médecin malade toute sa vie !

« Depuis 8 jours, j'ai été très souffrant, et je le suis encore de névralgies abdominales violentes. Je n'ai repos ni jour ni nuit, et supporte mes douleurs avec courage, ne voulant pas arrêter mes occupations. Je continue à vivre, c'est-à-dire à souffrir. Je travaille néanmoins pour prouver que le moral domine le physique. »

Et dans sa dernière lettre à madame Raffalovich :

« Juste le premier de l'an, j'ai été pris d'une crise épouvantable de rhumatisme abdominal. Je souffre horriblement, je ne puis recevoir personne. »

Une vie s'achevait, la boucle était bouclée...

C'est à Paris que Claude Bernard mourut dans son appartement 40 rue des Écoles le 10 février 1878 à l'âge de 65 ans entouré de ses trois fidèles élèves : Paul Bert, Arsène Darsonval et Albert Dastre.

C'est Paris qui organisa les funérailles nationales de Claude Bernard le samedi 16 février à l'église Saint-Sulpice en présence de 4 000 personnes.

C'est à Paris qu'il est inhumé au cimetière du Père Lachaise dans un tombeau où reposaient déjà deux de ses enfants.

Aurait-il souhaité retrouver le cimetière de son cher pays natal pour dernière demeure ?

Nul ne le saura jamais !

À l'entrée du parc de sa maison, le banc de Sisyphe semble aujourd'hui encore attendre que le vieil homme vienne s'asseoir pour se reposer, méditer ou lire.

Daniel Chérasse



LE MUSÉE CLAUDE BERNARD OU DE LA NÉCESSITÉ DE COMMÉMORER ET DE PÉRENNISER

Nous retracerons dans cet exposé l'histoire du musée Claude Bernard et de ses collections rappelant la vie et l'œuvre de Claude Bernard. Ce beau projet muséal a été réalisé dès 1947 et soutenu depuis par la volonté de femmes et d'hommes convaincus de la nécessité de célébrer le physiologiste en ses terres et d'exposer les jalons de son œuvre. Nous évoquerons également les personnalités de Justin Godard, de Jean Guillermet et de Charles Mérieux qui ont assumé cet héritage scientifique et terrien et l'ont fait vivre.

Claude Bernard, chercheur mondialement connu et reconnu, dont la postérité s'inscrit dans les sciences comme dans leur histoire, a eu une sorte de « double vie », sa carrière, parisienne, et son attachement, imprescriptible, indéniable, à sa terre beaujolaise. Plus qu'une « campagne », Saint-Julien constituait pour lui un élément majeur de son équilibre, son « biotope ». Claude Bernard revendiqua tout au long de sa correspondance avec son amie Marie Raffalovitch (1832-1921), ce ressourcement nécessaire à son confort intellectuel, ce Saint-Julien indispensable où il revenait *régulièrement* à l'époque des vendanges (Godart 1950).

Le Beaujolais de Claude Bernard, c'est l'objet de ce colloque en cette année du bicentenaire de sa naissance. Je laisserai donc de côté la carrière parisienne, l'œuvre immense et pionnière du chercheur fondamental, par ailleurs constamment saluée et étudiée par les philosophes et historiens des sciences, qu'ils soient français, britan-

niques, américains ou d'autres nationalités, ainsi que par les scientifiques, qu'ils soient physiologistes, biologistes, neurobiologistes, neurophysiologistes, morphogénéticiens, diabétologues, français ou non...

Le musée Claude Bernard est donc le témoignage de cet attachement bernardien à sa terre puisqu'il a été installé dans sa maison, exactement dans la maison de maître de la métairie où il est né le 12 juillet 1813. Le musée fait l'objet, à l'heure de ce colloque, de travaux de rénovation importants, et le parcours muséographique sera complètement revu avant sa réouverture prochainement. J'évoquerai la présentation des collections telle qu'elle était il y a encore quelques mois, ne serait-ce que pour décrire ces collections dont le thème central était Claude Bernard, sa vie de famille, sa jeunesse, son œuvre et le contexte politique, historique et scientifique.

1. Le Musée

Le Musée Claude Bernard était installé dans la maison de maître de la métairie natale du savant. Claude Bernard acquit cette demeure en 1860 du chevalier Jean Barthélemy François Lombard de Quincieux (Marduel, 2006). Ce bâtiment date de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, son architecture sobre mais harmonieuse est propre aux maisons de maître rurales. La décoration intérieure fut restaurée d'après celle d'origine, le mobilier y était contemporain et les vitrines d'exposition s'intégraient parfaitement, de par leur discrétion, à l'ensemble dont il faut souligner l'intérêt intrinsèque au même titre que les objets et documents exposés, sachant qu'ici le musée est constitué à la fois par le lieu, par le souvenir et par les collections permanentes et monographiques.

Ce premier musée était complété par un second installé dans la maison natale du savant. C'est dans cette modeste habitation, ayant appartenu à son père, que Claude Bernard passa son enfance. Dès 1935, le besoin d'évoquer la mémoire du savant s'impose car une plaque commémorative est posée sur la maison natale de Claude Bernard par la Société nationale de médecine et des sciences médicales de Lyon¹, à l'initiative du docteur Jean Lacassagne (1886-1960), médecin et historien français de la médecine, en présence de l'héritier et propriétaire de la maison natale, Jean Devay.

En 1947, le Syndicat d'initiative de Villefranche-sur-Saône sous l'impulsion de Justin Godart et Jean Guillermet, entérine ce besoin de commémoration et entreprend de faire de la maison de Claude Bernard un musée. Les deux maisons, la métairie et la maison de

¹ C'est d'ailleurs la plus ancienne société médicale de Lyon, puisque fondée en 1789 par M.A. Petit.

maître, furent ensuite achetées en 1957 et 1961 par la fondation Marcel Mérieux.

Le musée fut aménagé par Jacqueline Sonolet (qui en fut le conservateur jusqu'en 1989) et inauguré en 1965 par la fondation Marcel Mérieux, qui poursuivit cet aménagement à la maison natale. J'ai eu le plaisir de prendre la suite de Jacqueline Sonolet à la conservation jusqu'en 2003, où j'ai à mon tour rénové la présentation muséographique, les vitrines et les éclairages et poursuivi les aménagements, tels qu'ils sont présentés dans cette communication. De 1961 à 2004, la fondation Marcel Mérieux, reconnue d'utilité publique, a géré et subventionné le musée, apportant un soutien constant aux initiatives de ses conservateurs. Depuis 2004, le musée est devenue la propriété de la Communauté de communes Beaujolais-Vauxonne et sa gestion est assurée par l'association Les Amis du musée Claude Bernard.

Les collections

Le parcours muséographique, tel que je le décris ici, est celui, je le rappelle, qui fut visible par le public de 1989 à 2003.

La première pièce du rez-de-chaussée du musée était consacrée au petit matériel de laboratoire de Saint-Julien : mortiers, tubes à essai, fioles et étiquettes autographes, étaient exposés. Étaient ensuite évoqués les principaux éléments biographiques de la vie de Claude Bernard, l'apprentissage dans une pharmacie, ses débuts littéraires, son intérêt pour la philosophie.

Un portrait de Claude Bernard, face à l'entrée du musée, présentait le maître dans sa robe de professeur de la faculté des Sciences qu'il légua ensuite à Paul Bert (fig.1). Grâce à un don de M. Chaillet-Bert, le musée possède cet habit complet de professeur. Cette huile sur toile a été peinte en 1861 par Pierre-Désiré Guillemet, né à Lyon en 1827, vivant en 1863, élève de l'école des Beaux-arts de Lyon, puis de Paris, et fut exposée au Salon de 1861. Elle est de composition classique. Claude Bernard y est représenté assis, de face, avec les attributs de ses fonctions : robe, étole, toque, rosette de la Légion d'honneur, et les accessoires de sa profession : scalpel, pince myographique, tandis qu'il s'accoude sur son œuvre écrit.

Son ouvrage fondateur *L'introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale*, rédigé en 1965 et dont le style a séduit Ernest Renan, y était présenté. Au gré des salles, on découvrait les élèves, les collaborateurs ainsi que les contemporains de Claude Bernard : Paul Bert (1833-1886), Arsène d'Arsonval (1851-1940), Eugène Chevreul (1786-1889), Marcellin Berthelot (1827-1907), Auguste Chauveau (1827-1917) et Jules-Étienne Marey (1830-1904) (fig.2).



Fig1. Entrée du musée Claude Bernard

Dans les autres salles du rez-de-chaussée, plusieurs lithographies situaient le contexte politique et historique : la guerre de 1870, la chute de l'Empire, la Commune².

Claude Bernard fut une personnalité de premier plan dans la communauté scientifique du XIX^e siècle, et fut élu à de nombreuses sociétés et académies : en 1854, Académie des sciences, en 1855, Société de Biologie, en 1861, Académie de médecine, en 1867, commandeur de la Légion d'honneur, en 1868, Académie française (successeur de Flourens et prédécesseur de Renan).

Sur un mur de la cage d'escalier menant au premier étage, on notait la reproduction grandeur nature du célèbre tableau de Léon Lhermitte (1844-1925), *La leçon de Claude Bernard*, dont l'original se trouve à l'Académie de médecine de Paris. On y voit Claude Bernard dans son laboratoire, son «caveau», berceau de la médecine expérimentale. Le maître, qui rappelait à Renan un « augure antique... un prêtre », est entouré de ses collaborateurs, Gréhan, Dumonpallier, Malassez, Bert, d'Arsonval, Dastre et deux garçons de laboratoires dont le « Père Lesage ». La description précise du laboratoire en fait un document intéressant.

² Claude Bernard n'a pas marqué son attachement à l'un ou à l'autre gouvernement, Second Empire ou III^e République. Sa nomination comme sénateur en 1869 sur décret impérial fut un argument récurrent dans la bouche de ceux qui n'admettaient pas Claude Bernard comme républicain, ou qui s'opposaient à ce que la République lui rende hommage, lors de ses obsèques notamment.



Léon Augustin Lhermitte, *La Leçon de Claude Bernard*, 1889

Fig2. Salles du rez-de-chaussée du musée



Les travaux de Claude Bernard étaient exposés au premier étage du musée.

On trouvait tout d'abord ses travaux sur les poisons et leur action, celle de l'oxyde de carbone, de la strychnine et notamment celle des curarisants où Claude Bernard observa que le curare tue sélectivement, en agissant sur les nerfs moteurs tout en respectant l'élément musculaire et provoquant une paralysie respiratoire (fig.3). Claude Bernard voyait dans le curare une extension de l'instrument de l'expérimentateur qui permettait d'explorer le système nerveux.

Les recherches principales de Claude Bernard ont été faites sur les sécrétions internes : le rôle du suc pancréatique dans la digestion des graisses, la célèbre découverte sur la fonction glycogénique du foie, où Claude Bernard montra, à la suite de l'expérience du foie lavé, que le foie sécrète une substance qu'il nomme glycogène. Cette découverte lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences et justifia la création en sa faveur d'une chaire de physiologie générale à la faculté des Sciences de la Sorbonne en 1854. Les travaux sur les végétaux, le milieu intérieur (1857), l'étude de la production de la chaleur animale, l'action vasomotrice du grand sympathique (1852) étaient également commentés et expliqués dans les vitrines murales, et ses écrits originaux, ses notes et ses plans de cours étaient exposés dans les vitrines.



Fig 3. Salles du 1^{er} étage du musée. Habits d'académicien et de sénateur.
Vitrine des travaux sur le curare

L'affaire du malentendu avec Pasteur était également évoqué sur un panneau. En 1877, Claude Bernard réalise à Saint-Julien diverses expériences sur la teneur en alcool des fruits mûrs. Au terme d'un raisonnement complexe, il conclut que l'alcool est produit en l'absence de levures fermentatrices. Cette conclusion, publiée l'année suivante par Marcelin Berthelot (1827-1907) après le décès de Claude Bernard, contredit la démonstration de Louis Pasteur selon laquelle la production d'alcool est liée à la présence obligatoire d'organismes vivants, les levures dans ce cas particulier. Pasteur, affecté par cette publication posthume des derniers travaux de Claude Bernard, réagit en menant des expériences, selon un protocole totalement différent, sur des raisins pourris. Il conclut une fois de plus à la nécessité de la présence de levures ou plus généralement de micro-organismes pour que la fermentation se réalise. La contradiction signe le heurt entre des positions traditionnellement vitalistes de Pasteur et celles plus matérialistes de Claude Bernard. En fait, cette opposition n'est qu'apparente et seulement liée au choix du protocole expérimental : Pasteur ne peut pas observer de fermentation dans son système expérimental. En revanche, dans le sien, Claude Bernard ne peut qu'observer une fermentation en l'absence de levures. L'existence de ce dernier type de fermentation est vérifiée vingt ans plus tard par Edvard Buchner (1860-1917). Ce biochimiste allemand, prix Nobel de chimie en 1907, forge à cette occasion le terme d'enzyme et vérifie l'intuition de Claude Bernard : la levure doit aux enzymes qu'elle contient sa capacité à fermenter.

Le champ de recherches de Claude Bernard s'étendait à l'étude de la production de la chaleur animale. Il découvrit également l'action vasomotrice du grand sympathique en 1852, et inventa le concept du milieu intérieur en 1857, découverte importante basée sur la théorie et non sur l'expérimentation. Les œuvres complètes de Claude Bernard étaient exposées dans l'édition originale. Elles contiennent son enseignement à la Sorbonne dès 1854, au Collège de France l'année suivante, et au Muséum d'histoire naturelle à partir de 1868 où sa chaire de physiologie de la faculté des Sciences fut transférée.

Deux habits officiels, l'un d'académicien, l'autre de sénateur rappelaient la grande notoriété du physiologiste (fig. 3).

Le musée consacrait une salle à l'évocation du souvenir de Marie Raffalovitch, dite Mme Raffalovitch, qui apporta à Claude Bernard, outre une assistance dans son travail, un réconfort moral certain (fig.5). L'étude de leur correspondance, qui a duré neuf ans et est riche de cinq cents lettres, nous renseigne moins sur la nature de leurs relations que sur l'esprit tourmenté, parfois chagrin et plaintif de Claude Bernard.

La dernière salle était la chambre de Claude Bernard où les objets et souvenirs personnels étaient rassemblés et exposés ainsi que les photographies de sa famille et de ses fils morts en bas âge. On y trouvait aussi les comptes méticuleux de Fanny Bernard (fig.6).

Les dernières heures de Claude Bernard à Paris, 40, rue des Écoles, où il succomba le 10 février 1878, étaient évoquées ainsi que les documents relatifs à ses obsèques, déclarées obsèques nationales, et qui eurent lieu le 16 février à Saint-Sulpice. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise et repose parmi les siens.

La maison natale

La maison natale, située à l'arrière du musée, est construite dans un style beaucoup plus ordinaire et rustique, mais avec de beaux morceaux d'architecture vernaculaire tels que les portails latéraux.

Dans les salles de la maison natale, une précieuse collection d'instruments de mesure et d'enregistrement graphique dus à Jules Marey, dépôt du Musée d'histoire de la médecine de Paris, était exposée. La famille « scientifique » de Claude Bernard, Paul Bert, Arsène d'Arsonval, Auguste Chauveau et Saturnin Arloing, et leurs travaux étaient présentés.

Cette partie du musée devait alors son attrait moins à l'aspect muséographique, encore à définir et à rénover, qu'au lieu de mémoire que constituait la maison natale du savant.



Fig 4. Salles du 1^{er} étage du musée.
Vitrine sur les notes et plans de cours de Claude Bernard



Fig. 5. Salle consacrée à Marie Raffalovitch



Fig. 6. Chambre de
Claude Bernard

2. La vie intellectuelle du musée

Le musée Claude Bernard fut également le siège de l'Association européenne des musées d'histoire des sciences médicales, l'AEMHSM, qui organise des réunions et rencontres des conservateurs de ces musées européens.

Il fut aussi un lieu d'accueil de réunions et colloques médicaux et pharmaceutiques. Il fut surtout, et cela constitua par la suite l'aspect majeur de mes activités au sein de la Fondation Mérieux et du musée, un lieu d'accueil mais aussi de co-organisation de colloques d'histoire de la médecine, de philosophie des sciences et d'épistémologie avec des partenaires universitaires. La publication des actes de ces colloques constituait l'une des priorités du musée, après sa fonction purement muséale. Nous citerons pour mémoire :

- *La nécessité de Claude Bernard*, 1989
Actes parus chez Méridiens-Klincksieck, 1991 (édition J. Michel)
- *La philosophie du remède*, 1992
Actes parus chez Champ-Vallon, 1993 (édition J.-C. Beaune)
- *Les thérapeutiques : savoirs et usages*, 1997
Actes parus aux éditions Fondation Mérieux, 1999 (édition O. Faure, A. Opinel)
- *Singular Selves. Historical Issues and Contemporary Debates in Immunology*, 1998
Actes parus chez Elsevier, 2001 (édition A. M. Moulin, A. Cambrosio)
- *Hygiénistes et hygiénismes : enjeux, modèles et pratiques*, 1999
Actes parus chez Belin en février 2001 sous le titre *Hygiénistes et hygiénismes : histoire et actualité* (édition P. Bourdelais, O. Faure)
- *La diffusion de nouvelles pratiques de santé : acteurs, dynamiques, enjeux (XVII^e-XX^e siècle, avec l'École des hautes études en sciences sociales, en mai 2003*
Actes parus chez Belin en 2005 sous le titre *Les nouvelles pratiques de santé XVIII-XX^e siècles* (édition P. Bourdelais)
- *La quantification dans les sciences médicales et de santé, perspective historique et sociologique, avec l'École des hautes études en sciences sociales et l'Université McGill, Montréal, 2002*
Actes parus chez McGill University Press en 2005, sous le titre *Body Counts : Medical Quantification in Historical and Sociological Perspectives* (édition G. Jorland, A. Opinel, G. Weisz)

3. Les acteurs de la mémoire de Claude Bernard

De nombreux textes, notamment sur l'Internet, illustrent et commentent le musée, plus ou moins longuement, plus ou moins précisément, mais peu rendent hommage aux premiers « fondateurs » de la mémoire de Claude Bernard, en dehors de sa descendance (familles Devay et Marduel), Justin Godart, Jean Guillermet et Charles Mérieux.

Je m'attacherai à évoquer ces trois personnalités.

Justin Godart et Jean Guillermet furent deux hommes attachés à cette terre beaujolaise, l'un figure nationale, l'autre plus régionale, mais tous deux ont contribué à pérenniser la mémoire de Claude Bernard sur sa terre natale. Je ne ferai pas à nos académiciens caladois l'affront de leur présenter ces deux personnalités qui furent aussi très impliqué dans la renaissance de l'Académie.

Justin Godart (1871-1956)

L'objet de cette communication n'est pas de retracer la vie de Justin Godart, d'excellentes monographies ont été publiées (Wieviorka 2005, Bilange 2000), mais d'évoquer quelques traits de son parcours, utiles à cerner sa stature intellectuelle et sociale. Né le 26 novembre 1871 à Lyon, juriste puis avocat, Justin Godart consacre sa thèse aux canuts, *L'ouvrier en soie, monographie du tisseur lyonnais : étude historique, économique et sociale*, publiée en 1899. Enseignant, élu député de Lyon en 1906, proche de la pensée des socialistes Fourier, Proudhon. Rapporteur de la commission du Travail, de l'Hygiène et des Assurances à l'Assemblée et au Sénat. En 1924, il est nommé ministre du Travail et de l'Hygiène, en 1932 ministre de la Santé, représentant du gouvernement français de 1918 à 1949 au Bureau international du Travail. Militant radical-socialiste, député de Lyon de 1906 à 1926, puis sénateur du Rhône de 1926 à 1940, Godart se consacre aux questions sociales, notamment liées à la santé et à l'hygiène, pas encore appelées santé publique, et à la défense des plus faibles, et des plus démunis. Il préside notamment le Comité d'aide et de défense des immigrés et diverses autres œuvres sociales dont le Comité des œuvres sociales de l'Armée du salut, l'Entraide des femmes françaises, la Fondation médicale franco-américaine du Mont Valérien, la Ligue française contre le cancer et la Ligue internationale contre le cancer.

C'est en raison de ces fonctions, de ces pôles d'intérêt, qu'il partage, avec Claude Bernard, en plus de son immense intérêt pour le pays beaujolais, un titre commun, celui de membre de l'Académie nationale de médecine, lui qui n'est pas médecin. Est-ce en vertu de cette proximité, de cet intérêt pour les questions médicales, que

Godart est sensibilisé au devoir de mémoire du grand savant, même si ce dernier, docteur en médecine, n'a jamais exercé son art ?

Justin Godart est proche de Jean Guillermet, ils sont tous deux Compagnons du Beaujolais. Nous pourrions mettre l'intérêt de Godart pour Bernard sur le compte de cette amitié. Justin Godart publie trois ouvrages sur Claude Bernard : *Les Reliques de Claude Bernard*, édité chez Guillermet en 1939, *Les Lettres beaujolaises*, qu'il publie aux Éditions du Cuvier en 1950 et *Philosophie*, présenté par Jacques Chevalier et publié à Paris en 1954. Il en écrit la préface.

Son intérêt pour Bernard n'est, on le voit, pas à démontrer. Godart est aussi convaincu de l'importance de l'hommage aux grands hommes de l'histoire. L'examen de ses publications en atteste, mais on note également son intérêt pour d'autres vecteurs de la mémoire, les expositions et les musées. Il a préfacé de nombreux catalogues d'exposition et de collections. On retiendra l'exposition de *l'Histoire de l'ordre souverain de Malte*, Paris en 1929, *l'Iconographie du musée du Val de Grâce* (non daté), *Les Charpentiers de Paris*, une exposition à Paris en 1937, l'exposition en 1848 à Montbrison au musée d'Allard, intitulée *Centenaire de la Révolution*, l'Union des sociétés artistiques de Lyon au Salon de l'Union des artistes en 1945, *Ludna et son musée* en 1954, et son implication dans la fondation du Musée historique de Lyon, le musée Gadagne.

C'est donc, à notre sens, tout naturellement qu'il s'est aussi impliqué personnellement dans la fondation du premier musée Claude Bernard en 1947. Dès 1953, il travaille avec Charles Mérieux à la création de ce musée et j'ai été heureuse de découvrir que son projet était aussi de faire de ce musée un lieu de réflexion sur la médecine. Ses successeurs à cette entreprise n'ont donc pas démerité.

Jean Guillermet (1893-1975)

Jean Guillermet fut son complice dans ses aventures beaujolaises et bernardiennes. Là aussi, j'évoquerai brièvement la biographie de cette haute figure locale. Guillermet est né à Villefranche en 1893. À sa démobilisation en 1919, il reprend la librairie familiale, la librairie des Écoles, bien connue des Caladois et alors lieu de rencontres des personnalités artistiques et littéraires locales ainsi que de nombreux enseignants. En 1959, Jean Guillermet vend son commerce et s'installe à Limas dans une maison baptisée Le Cuvier, nom qu'il avait donné à la maison d'édition fondée avec son épouse en 1929, d'abord appelée éditions Jean Guillermet. Sa passion pour son pays, le Beaujolais, l'invite à le promouvoir, le valoriser et le faire connaître grâce à ses activités d'éditeur. Plus de 180 ouvrages ou plaquettes sont signés par des personnalités beaujolaises telles Marius Audin, Michel Aulas, Joseph Balloffet, Édouard Herriot, Mathieu Méras et, nous l'avons vu, Justin Godart.

Jean Guillermet est également un auteur et dirige le journal bien connu des gens du Beaujolais, le *Patriote Beaujolais*. C'est ainsi qu'il rédige les discours d'inauguration du musée Claude Bernard. Grande figure locale, Jean Guillermet est aussi très présent dans la vie économique et occupe plusieurs fonctions au sein de divers organismes, comme le conseil des Prud'hommes dont il deviendra président en 1956. En 1961, il est aux côtés de Georges Duboeuf pour l'aider à réaliser son projet ambitieux, le hameau du vin, un espace d'exposition dédié au vin et à son histoire.

C'est Jean Guillermet qui incite Charles Mérieux à créer le musée Claude Bernard. D'après un document publié en 2000 sur sa biographie (Académie de Villefranche-sur-Saône, 2000), c'est Jean Guillermet et Justin Godart qui, avertis de la vente de la maison de maître de Saint-Julien en 1935, s'inquiètent des instruments, livres et documents ayant appartenu à Claude Bernard. Avec l'aide des laboratoires Bonthoux, les précieux documents et objets, noyau de ce qui constituera les collections du musée, sont mis en lieu sûr.

En 1947 Jean Guillermet convainc, avec Justin Godart, le Syndicat d'Initiative de Villefranche-sur-Saône de créer un premier musée dans les salles du rez-de-chaussée de la maison natale et, en 1965, il encourage le Dr Mérieux à acheter la maison de maître de la métairie natale et d'y aménager le musée.

C'est alors Charles Mérieux qui prend en main le destin du musée Claude Bernard.

Charles Mérieux (1907-2001)

La renommée de Charles Mérieux, personnalité immense, n'est plus à faire. Docteur en médecine, Charles Mérieux prend la succession en 1937 du laboratoire microbiologique de son père, Marcel Mérieux, qu'il transforme progressivement en laboratoire pharmaceutique industriel de renommée mondiale. C'est ainsi que l'Institut Mérieux deviendra le leader mondial dans la production de vaccins humains et vétérinaires. En 1967, il crée la fondation Mérieux à laquelle il consacre le reste de sa vie. Convaincu de l'importance de l'histoire de la médecine, il apporte son appui à la Société nationale de médecine et des sciences médicales de Lyon et bien sûr au projet de Justin Godart et Jean Guillermet. Inauguré en 1966 par le professeur Robert Debré, le musée est également le digne lieu de la célébration du centenaire de la mort de Claude Bernard en février 1978, en présence d'Alice Saunier-Séité, alors ministre des Universités. Son aménagement est confié à Jacqueline Sonolet qui fut à l'origine de l'installation muséographique et assura la conservation du musée jusqu'en 1989. Le Dr Mérieux a toujours contribué, grâce à son soutien enthousiaste, à la valorisation, à

l'entretien et à la gestion du musée jusqu'à son décès en 2001. Qu'il me soit permis de lui rendre ici hommage pour la confiance qu'il m'a toujours témoignée et le soutien qu'il a apporté à mes projets pour ce beau musée.

Enfin, je ne saurais terminer cet exposé sans exprimer ma profonde gratitude à celui sans qui ma participation à cette histoire n'aurait pas eu lieu. C'est en effet lors d'une rencontre avec Jean-Jacques Pignard, alors que je cherchais un financement pour commencer ma thèse, que celui-ci me conseilla d'aller voir Charles Mérieux, qui cherchait un successeur à Jacqueline Sonolet à la conservation du musée. Et c'est ainsi que l'aventure avec Claude Bernard et avec l'histoire des sciences a commencé...

Assumer un héritage c'est aussi le transmettre, et ce qu'ont fait nos prédécesseurs et tous les acteurs de cette belle histoire. C'est cette pérennité qu'il importe à présent de maintenir. La Communauté de communes Beaujolais-Vauxonne et l'Association des amis du musée Claude Bernard s'y sont attachées. La tâche est lourde mais grâce à leur volonté, le futur musée se dessine et sort de terre. Souhaitons-leur une belle réussite !

Annick Opinel

Bibliographie

- Audin Amable, *Ludna et son musée*, Musée du Val de Grâce, préface de Justin Godart, Villefranche-en-Beaujolais, J. Guillermet, 1954.
- Balloffet Joseph, *Histoire de Villefranche, capitale du Beaujolais*, Lyon, imprimerie Audin & Cie, Villefranche, librairie Jean Guillermet, 1932.
- Bernard Claude, *Lettres beaujolaises*, publiées et annotées par Justin Godart ; préface de Hyacinthe Vincent, Villefranche-en-Beaujolais, Éditions du Cuvier, 1950.
- Bernard Claude, *Philosophie*, texte publié et présenté par Jacques Chevalier, préface Justin Godart, Paris, Hatier-Boivin, 1954.
- Bernard, Claude, *Lettres parisiennes : 1869-1878*, annotées par Jacqueline Sonolet, préface de Jean Dausset, Lyon, Fondation Mérieux, 1978.
- Bilange François, *Justin Godart ou "La Plaisante sagesse Lyonnaise"*, préface de Chaon Grattepierre ; conclusion de Mathieu Méras ; postface de Georges Dominjon, Lyon, Éd. lyonnaises d'art et d'histoire, 2000.
- Bilange François, « François Bilange en quête de son grand-père Justin Godart », *Cahiers Jaurès*, n°201-202, juillet-décembre 2011, p. 219-225.
- *Exposition de l'histoire de l'ordre souverain de Malte*, exposition, Paris, Bibliothèque nationale, 1929, notice historique par Le Bailly, Comte Michel de Pierredon, préface de Justin Godart, Paris, Bibliothèque nationale, 1929.
- Godart Justin, *L'ouvrier en soie : monographie du tisseur lyonnais : étude historique, économique et sociale*. Première partie, *La réglementation du travail : le maître ouvrier en draps d'or, d'argent et de soie, de l'établissement de la manufacture à Lyon (1466) au décret des 2-17 mars 1791 portant suppression de toutes les maîtrises et jurandes* [thèse], Lyon, Université de Lyon, Faculté de droit, imprimerie E. Nicolas, 1899.
- Godart Justin, *Les Reliques de Claude Bernard*, Villefranche, éd. Jean Guillermet, 1939.
- Hamp Pierre, *Les Charpentiers de Paris*, Exposition 1937, préface de Justin Godart, Mulhouse-Dornach, impr. Braun, 1938.
- Jacob Octave (dir), *Iconographie du Musée du Val de Grâce*, préface de Justin Godart, (s. d.), 1922.
- Marduel Marie-Aymée, *Claude Bernard, Un physiologiste natif du Beaujolais, sa famille, sa vie, son œuvre*, document Pouly, 2006.
- Odin Marie-Louise, « Le Beaujolais sous le gouvernement des princes d'Orléans (XVIIe et XVIIIe siècles) », *Bulletin de l'Académie de Villefranche*, 1985.
- Martin-Méry Gilberte [catalogue rédigé par -], 1848. *Montbrison. Exposition du centenaire de la Révolution*, 11 avril-2 mai 1948, Montbrison, Musée d'Allard, préface de Justin Godart, Impr. de Théolier, sd.
- Michel Jacques (dir), *La nécessité de Claude Bernard, actes du colloque de Saint-Julien-en-Beaujolais des 8, 9 et 10 décembre 1989*, organisé par le Musée Claude Bernard et le CERIEP, Centre de recherche de l'Institut d'études politiques, Université Lumière-Lyon 2, et Paris, Méridiens-Klincksieck, 1991.
- Murard Léon, Zylberman Patrick, « Pour une histoire politique de la médecine sociale », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°5, janvier-mars, pp. 185-187.
- http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1985_num_5_1_1131
- Ray Monique, *Catalogue de l'exposition du cinquantième anniversaire de la fondation du Musée historique de Lyon. 1921-1971 ; hommage à Justin Godart (1871-1956)*, [Lyon, Musée historique, 1971], Lyon, Résonances, 1991.
- *Union des sociétés artistiques de Lyon, Salon de l'Union des artistes, 1945. Salon d'automne. Société lyonnaise des beaux-arts. Salon du Sud-Est. Salon Regain. Palais des arts*, préface Justin Godart, Lyon, impr. de A. Rey, 1945.
- Wieviorka Annette (dir.), *Justin Godart : un homme dans son siècle (1871-1956)*, Paris, CNRS éd., coll. « CNRS histoire », 2^e édition 2005.
- pdf, consulté 2 mai 2013 <http://Marduel.com/dossiers/claude-Bernard.pdf>

LE VIGNOBLE DU BEAUJOLAIS PENDANT LES SOIXANTE-CINQ ANS DE LA VIE DE CLAUDE BERNARD

Mille huit cents secondes pour parler du Beaujolais pendant les soixante-cinq années que dura la vie de Claude Bernard entre 1813 et 1878, c'est court !

Je propose donc de faire le point tous les dix ans (1813, 1823, 1833, etc.), ponctuant ainsi l'évolution de Claude Bernard, la métamorphose progressive du vignoble beaujolais tant sur le plan social, viticole, que scientifique, sans oublier les grandes étapes que la France dut franchir pour devenir, après la disparition de l'Ancien Régime, une nation des temps modernes. Au passage j'essayerai de montrer, par de rapides clichés, que le Beaujolais a su faire pousser à côté de son mythique gamay de nombreuses intelligences qui ont, elles aussi, essaimé à travers le monde pour la plus grande notoriété de leur terre d'origine. Enfin peut-être arriverons-nous à comprendre les difficultés du temps présent en constatant que, déjà, tout était annoncé dans le passé !

En effet le pays beaujolais est depuis toujours, mais encore plus à cette époque post-révolutionnaire, le terroir du « paradoxe permanent » et ce dans tous les domaines, historique, ampélographique, scientifique, viticole, sociétal, etc.

Itinéraire politique du XIX^e siècle

De juillet 1813 à avril 1814 : fin du 1^{er} Empire (8 mois)

D'avril 1814 à mars 1815 : 1^{ère} Restauration (11 mois de Louis XVIII)

De mars 1815 à juin 1815 : Les Cent Jours (3 mois)

De fin 1815 à 1830 : 2^{ème} Restauration (15 ans, dont 9 ans avec Louis XVIII et 6 ans avec son frère Charles X)

De 1830 à 1848 : La Monarchie de Juillet (presque 18 ans avec Louis-Philippe qui après avoir échappé à cinq attentats abdique le 24 février 1848)

DE 1848 à 1852 : La Seconde République (presque 5 ans avec Louis-Napoléon Bonaparte élu Président de la République le 10 décembre 1848 et auteur du coup d'État du 2 décembre 1851 par lequel il s'impose comme Empereur des Français)

De 1852 à 1870 : Le Second Empire (18 ans avec l'Empereur Napoléon III qui capitule à Sedan le 2 septembre 1870)

De 1870 à 1878 : le début de La Troisième République (pendant ces huit ans, Claude Bernard, après 1870, et 1871, deux années très mouvementées, verra deux présidents de la République avec Adolphe Thiers de 1871 à 1873 et Edmé-Patrice Mac-Mahon de 1873 à 1879)

Sur le plan politique, par exemple, notre vignoble va traverser deux empires, trois royautés, deux républiques, et accessoirement deux révolutions !

Sur le plan de la production viticole c'est plutôt l'image du lard qui vient à l'esprit car si, comme chacun sait, « le bonheur est dans le gras », le XIX^e siècle du Beaujolais viticole pourrait se diviser en quatre périodes : deux de « gras » de 1800 à 1830, et de 1855 à 1875 ; et deux de « maigre » de 1830 à 1855, et de 1875 à 1900.

Mais avant de « déguster » chacune de ces périodes, il nous faut rapidement revenir en arrière pour comprendre l'essor du Beaujolais pendant la vie de Claude Bernard.

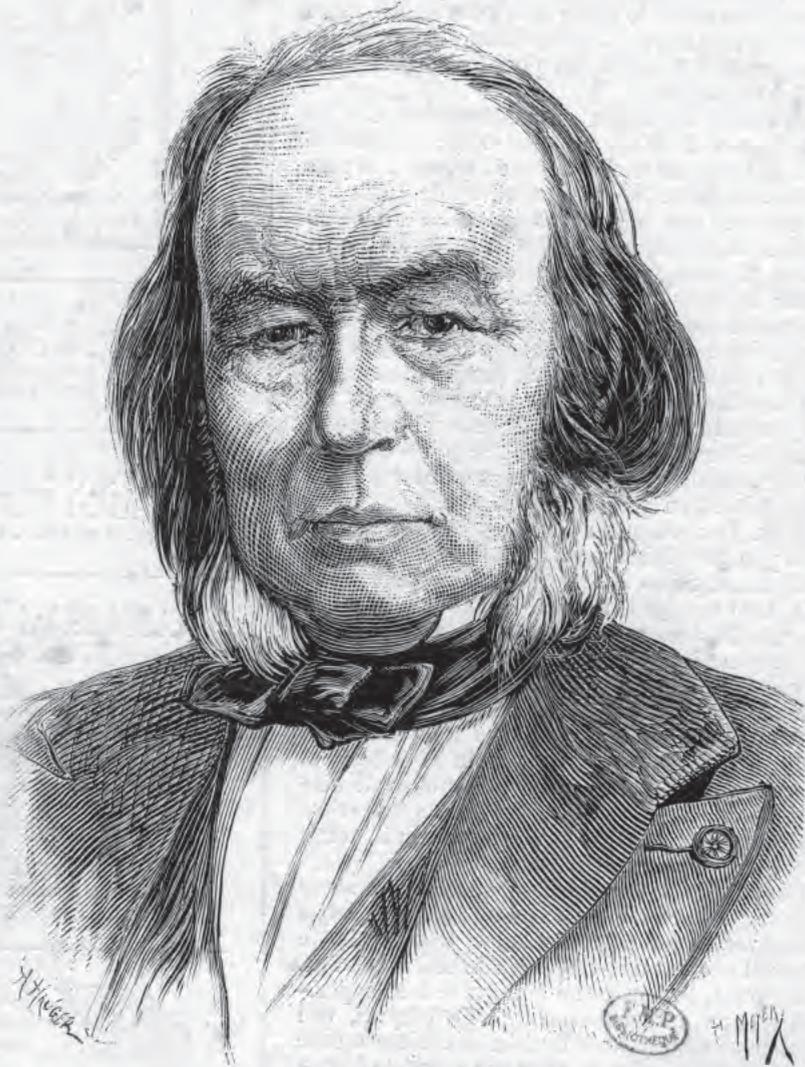
En 1573 Nicolas de Nicolay ne dénombrait que dix paroisses porteuses de ceps ! Pierre Louvet, cent ans plus tard, en dénombre quarante-huit, et ne parle que de consommation locale. Pourquoi ?

Comme toujours en matière viticole, c'est « l'accélérateur fiscal » qui est à l'origine du sérieux démarrage des plantations et du mieux-être des vigneron, ce qui fut le cas en Beaujolais dès les années 1600, puis de nouveau après 1789 jusqu'en 1816.

Les échevins lyonnais constatant peu à peu l'insuffisance des approvisionnements en vins issus des vignes circum-lyonnaises (Charly, Vernaison, Chaponost, Saint-Genis Laval, etc..) décidèrent de faire appel à des productions plus lointaines. Pour cela ils supprimèrent les taxes sur le vin pour les propriétaires qui ramenaient leur production à Lyon pour la vendre au chaland à « huis coupé, et pot renversé ». Les notables lyonnais (banquiers, commerçants, etc.) et la noblesse locale ayant des résidences lyonnaises se mirent donc à planter dans le nord, tout d'abord, pour « exporter » vers Paris en profitant de l'ouverture du canal de Briare en 1642, qui sera doublé en 1723 par le canal de Nemours. Puis, à partir de 1750

Le Journal Illustré.

PRIX : 15 CENTIMES — N° 13 — 24 MARS 1878 — 104



Claude Bernard

Photographie Truchelut

Unités de volume et de surface utilisées pour le vin et la vigne

Asnée de vin à Lyon : correspond à 93 litres.
Asnée de vin à Belleville : correspond à 108 litres, appelée aussi cenpote.

La botte correspond à 168 litres.

La pièce de vin à Belleville correspond à 216 litres.

Aujourd'hui la pièce reste une unité de mesure de :

- 216 litres pour le beaujolais,
- 215 litres pour le beaujolais villages et neuf des dix crus,
- 214 litres pour le moulin à vent.

Tous ces vins étant cependant logés dans un tonneau identique appelé pièce bourguignonne de 228 litres !

La variation du nombre de litres selon les appellations alors que le volume réel est le même n'est qu'un moyen de faire varier les prix d'une appellation à l'autre !

Dans les bistros qui se développent :

La pinte à Paris correspond à 93 cl.

Le pot à Lyon est à 104 cl jusqu'à la loi de 1843 qui le diminue à 46 cl. Ce qui provoqua de nouvelles agitations chez les canuts qui voulaient revenir au « vieux pot ».

« Le canon est une vieille mesure, variable selon les régions de France, qui a donné l'expression boire un canon. Elle faisait environ 15 cl pour les courtiers britanniques qui l'utilisaient en goûtant les tonneaux à leur arrivée sur les quais londoniens. »

Unités de surface utilisées pour la vigne :

Ouvrée du canton de Villefranche : 4 ares et 22 centiares

Ouvrée du canton de Belleville : 5 ares et 27 centiares

Coupée de Lyon : 3 ares et 23 centiares

et jusqu'en 1767, sous l'impulsion du ministre Trudaine et grâce à « l'huile de coude » des vigneron, assujettis aux corvées paysannes, la route royale de Lyon à Paris, sans être encore l'autoroute du soleil, se voit complétée par de nombreux aménagements et devient très carrossable. De plus la route de Belleville à Pouilly est, elle aussi, fortement améliorée, si bien qu'après trois jours de transport par charrette entre Belleville, Saint-Didier-sur-Beaujeu et Pouilly-sur-Loire, puis quarante jours de transport fluvial, nos vins pouvaient atteindre les ports parisiens, ce qui permet à J.F. de La Michodière



Jean Baptiste Lallemand, *Vue de la Porte Saint Maclou, des anciennes Caves, et du Cours près le Jardin des Plantes, XVIII^e siècle*

Liste de quelques nobles émigrés dont les biens ont été vendus¹

BALAND d'ARNAS	211 ha	Arnas, Blacé
BERNARD-LAVERNETTE	50 ha	Juliéna
COLLABEAU	36 ha	Juliéna
de BROSSES	215 ha	Lantigné
GERVAIS de COMBEFORT	40 ha	Le Bois d'Oingt
LABEAU-BERARD de MACLAS	148 ha	Limas, Pouilly
La ROCHE-THULON	650 ha	Régnié, Les Ardillats
MIGNOT de BUSSY	450 ha	Lacenas, Lancié, Villié
MONSPEY	350 ha	Saint-Georges de Reneins
La ROCHE de LONGCHAMP	86 ha	Arnas

¹ Gilbert GARRIER, *Vignes et vigneron dans la France ancienne : vigneron du Beaujolais au siècle dernier*, Le Coteau, Horvath, 1984

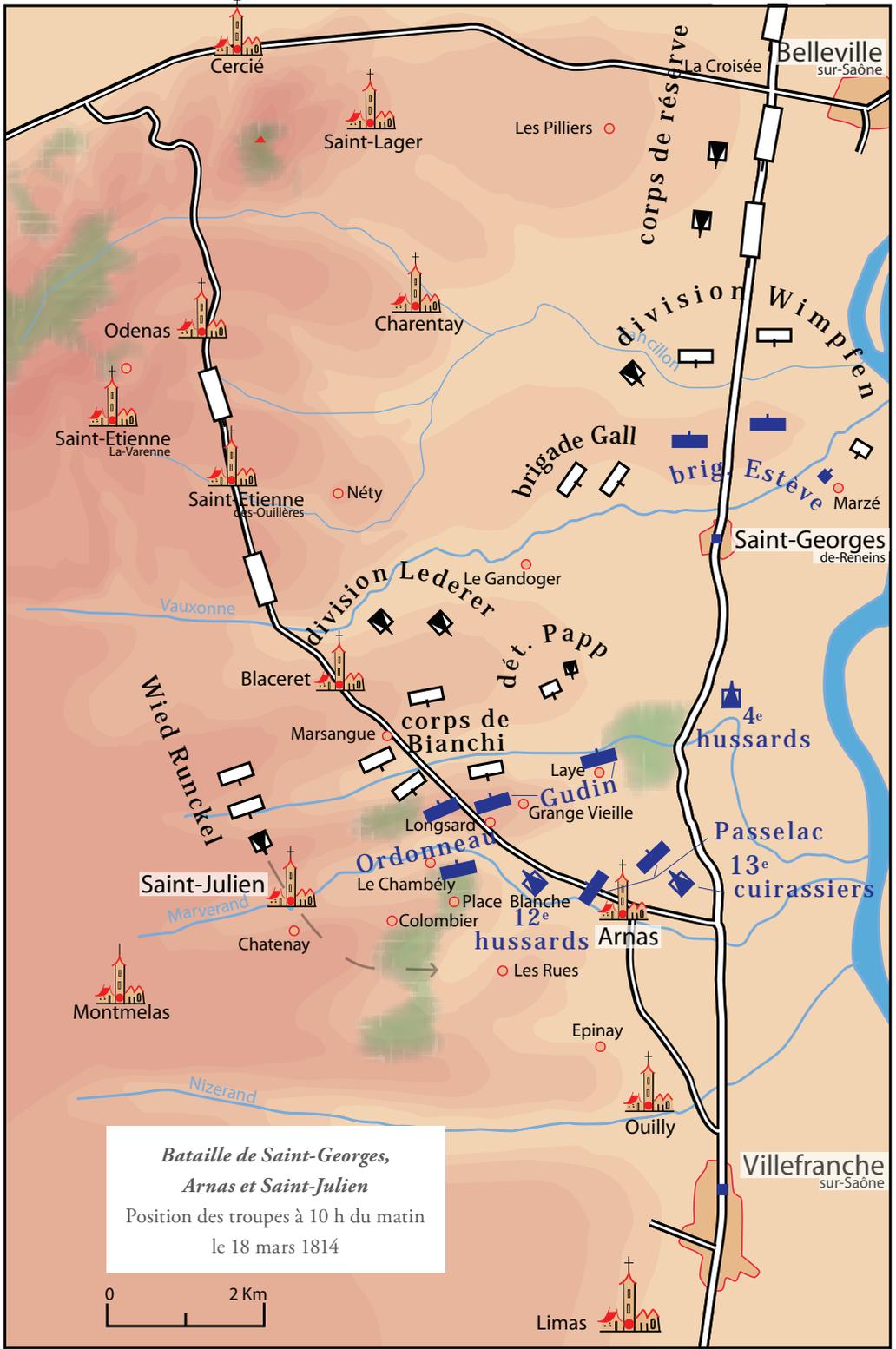
de dire en 1762 que Paris devient le premier débouché des vins du Beaujolais.

Les plantations ainsi que les grands cuvages (Lacenas, Saint-Jean-des-Vignes, Le Breuil, etc.) se développèrent dans le sud un peu plus tard. C'est ainsi que les volumes expédiés à Lyon ont été multipliés par cinq entre 1680 et 1780. En 1770 par exemple, Jean François Brisson signale un fort développement du commerce avec 45 000 asnées, soit 42 000 hl exportés vers Paris et Lyon.

Enfin en 1783 de nouvelles voies fluviales, par le canal du Centre, la Saône voire le Rhin, facilitent encore la fluidité de la circulation et préfigurent l'essor considérable du Beaujolais que nous constaterons jusqu'en 1830. Essor encore facilité par l'édit de Turgot de 1776 qui établit, comme déjà pour le blé, la liberté entière du commerce des vins.

« L'accélérateur fiscal » fut encore amélioré par la loi du 2 mars 1791 qui supprima, comme l'avaient réclamé les vigneron du Beaujolais dans leurs cahiers de doléances, toutes les taxes, tous les impôts, et autres entraves créées par la monarchie sur la circulation des vins.

C'est pourquoi, après un demi-siècle de grandes difficultés, la fin du XVIII^e siècle apportant un peu d'aisance aux populations locales grâce aux mesures précitées, on voit apparaître timidement, avec la vente des grands domaines de certains émigrés, de petites propriétés de deux à trois hectares, cultivées par des vigneron propriétaires-exploitants. La progression de leur nombre sera très lente jusqu'en 1850 et s'accélérera après la victoire sur le papillon (la pyrale) et le champignon (l'oïdium), dont nous parlerons plus loin. Nous constaterons cependant qu'entre 1814 et 1914 les surfaces exploitées par de petits propriétaires et celles exploitées par de grands propriétaires varieront très peu. En effet les grandes propriétés se réduiront de 50% des surfaces totales cultivées à 48%, alors que les petites propriétés augmenteront de 22% à 25%.



*Bataille de Saint-Georges,
 Arnas et Saint-Julien*
 Position des troupes à 10 h du matin
 le 18 mars 1814



Ces petites propriétés, assez récentes, vont côtoyer les nombreux et anciens grands domaines toujours aux mains de la noblesse locale et des notables lyonnais. Cette juxtaposition va donner naissance à deux types de viticulture :

- celle des grands domaines, exploités la plupart du temps par des vigneronns sous contrat de métayage, viticulture qui sous la pression de leurs propriétaires, beaucoup plus présents sur leurs exploitations que sous l’Ancien Régime, sera plus raffinée et destinée aux élites qui boivent du vin depuis très longtemps ;
- celle des petites exploitations de plus en plus nombreuses, qui sera moins qualitative et surtout destinée au nouveau marché populaire et peu connaisseur, qui se développe peu à peu depuis la disparition de Louis XIV.

1813

Claude Bernard né le 12 juillet au hameau de Châtenay dans le village de Saint-Julien, commence donc sa vie de citoyen beaujolais sous des auspices viticoles plutôt favorables et n’a que neuf mois lorsqu’ont lieu en mars 1814 les ultimes soubresauts du Premier Empire, avec la défaite d’Augereau devant les Autrichiens à Saint-Georges-de-Reneins puis à Limonest.

En France, la première Restauration s’installe dans le cadre d’une monarchie constitutionnelle promise par Louis XVIII. Mais dix mois plus tard, en mars 1815, Napoléon, nostalgique, revient en France et s’arrête à l’Hôtel de Ville de Villefranche pour déjeuner d’un poulet rôti et, aux dires de Joseph Balloffet, soixante mille Beaujolais étaient là pour l’acclamer. Le ventre plein, et après avoir dégusté les derniers bons vins de sa carrière, Napoléon quitte le Beaujolais pour rejoindre Ney à Auxerre, qu’au grand dam des Chablésiens, la Bourgogne avait déjà annexé ! C’est ensuite la chute définitive de l’Aigle Impérial avec Waterloo. Louis XVIII revient le 8 juillet 1815 « restaurer » pour la seconde fois, alors que Napoléon part le 15 juillet, lui aussi pour la seconde fois, mais cette fois pour ne pas revenir puisqu’il décèdera à Sainte-Hélène en 1821.

En Beaujolais, en 1800, l’arrondissement de Villefranche n’avait que 87 000 habitants, c’était le plus peuplé de tous les arrondissements constituant le vignoble. Or, avec l’augmentation des surfaces de vigne, la population sera multipliée par trois au XIX^e siècle !

En 1813 le Beaujolais récolta 230 000 hl de bons vins, bien qu’inférieurs en qualité à ceux de 1811 (année de la comète), millésime qui avait profité d’une accalmie des attaques de la pyrale

Membres de la société royale d'agriculture de Lyon au début du XIX^e siècle

Créée en 1761, elle fut très active avant la Révolution sous la houlette de l'abbé Rozier. Elle disparaît en 1789 et renaît en 1798 fusionnée avec la Société philosophique des sciences et des arts. Elle publie les Annales des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie (1838-1921). Pendant tout le premier tiers du XIX^e siècle, elle s'intéresse beaucoup à la vigne et au vin.

Ses membres sont au nombre d'une centaine et ses plus éminents sont :

Les médecins Gilibert et Villermoz ; les pharmaciens et chimistes Deschamp et Barre ; les professeurs Raynard et Grogner ; les propriétaires lyonnais de vignes Rast de Maupas et Rey de Montléan ; les grands propriétaires du Beaujolais Louis de Monspey, Arthaud de la Ferrière, Mogniat de l'Écluse, Mathieu

de Varennes beau-père de Lombard de Quincieux (à qui Claude Bernard a acheté sa maison et ses terres en 1860), et Benoît de Beauvallon ; le comte de Chanteloup, qui n'est autre que Jean-Antoine Chaptal anobli en 1810, est un membre associé très actif. Bien qu'il ne fût pas l'inventeur de la chaptalisation, cette pratique d'enrichissement des moûts, parfois trop faibles en alcool probable, se répandit très largement grâce à lui, et ce jusqu'à nos jours. (Les vignerons d'aujourd'hui peuvent, tout à fait légalement, ajouter 1,8 kg de sucre par hl pour augmenter, si nécessaire, de un degré le taux d'alcool de leurs vins, en respectant toutefois les limites supérieures précisées dans chaque décret d'appellation.)

qui sévissait déjà en France depuis le XVI^e siècle. En effet un gel de printemps avait détruit la plupart des jeunes pousses de l'année et les larves de la pyrale, affamées après l'hiver passé à l'abri de l'écorce des ceps, ne trouvèrent pas leur pitance habituelle et moururent. Les secondes pousses arrivèrent donc à maturité sans être inquiétées, et pour le plus grand bonheur des vignerons, donnèrent un millésime d'exception. Ce qui ne se reproduira plus, à ce niveau qualitatif, avant 1858 et surtout 1865, mais nous en reparlerons.

1823

Claude Bernard a dix ans et fait du latin avec le curé de Saint-Julien, monsieur Bourgaud, avant de poursuivre, jusqu'en 1831, ses humanités au collège de Villefranche, puis au collège Royal de Thoissey.

En Beaujolais la population atteint 123 000 habitants et la production du millésime 1823, 760 000 hl... de mauvais vins !

Dès cette année, le résultat des divergences de point de vue sur la façon de cultiver la vigne et celle de faire le vin, entre les grands propriétaires, leurs vignerons et surtout les petites exploitations, apparaissent.

Les comptes-rendus de la Société d'agriculture de Lyon entre 1800 et 1830 ont fait l'objet d'un article remarquable de notre président de séance Gilbert Garrier dans le n° 75 de la *Revue des œnologues*. On découvre ainsi que l'hymne à la qualité est en fait une très vieille

chanson puisque, dès 1802, les membres éminents de cette société savante défendaient déjà avec ardeur des principes que j'entendrai moi-même énoncer au Cercle de Qualité créé cent soixante-dix ans plus tard par Jean-Charles Pivot, vigneron à Quincié. À savoir :

- renouveler les vignes par arrachage et replantation plutôt que développer un marcottage anarchique ;

- pratiquer une fumure des sols avec de la colombine, de la cornaille ou des « pattes » (vieux chiffons en parler beaujolais) plutôt que du fumier qui en trop grande quantité pouvait altérer le vin ;

- détruire l'appareil radicaire de surface du cep pour que sa racine pivot s'enfonce profondément dans le sol, ce qui le protège du gel et de la sécheresse tout en lui permettant de puiser les « sucs » du terrain qui révéleront ultérieurement l'originalité et la typicité du vin (les fragrances et les saveurs du vin étant elles plus directement liées à la nature ampélographique du cépage utilisé) ;

- ôter méticuleusement le bois mort souvent porteur de maladies parasitaires ;

- tailler court au maximum à deux yeux en ne gardant que deux ou trois porteurs ;

- attendre pour vendanger que les raisins soient bien mûrs ;

- ne pas laisser le vin dans la cuve sous son « chapeau » au risque qu'il s'aigrisse, sans le briser, ou le remouiller¹ ;

- laisser les tonneaux toujours pleins pour empêcher le contact du vin avec l'air² dont l'oxygène, à long terme, peut être très nocif pour sa qualité, mais également pratiquer au moins deux ou trois soutirages par an pour aérer rapidement le vin et le débarrasser, le cas échéant, de son odeur de réduit (œuf pourri).

Tous ces conseils qualitatifs étaient très largement défendus par tous les grands propriétaires qui tiraient leurs revenus de subsistance ailleurs que de la vigne, vigne qui pour eux, était plus une fierté, voire un divertissement ! Par ces recommandations qualitatives sincères, sans aucun doute, ils voulaient surtout soigner leur ego auprès de leurs hôtes.

Les vigneron, qui eux travaillaient de leurs bras tous les jours dans la vigne, avaient une autre vision de la qualité ! En effet le travail manuel de l'époque était très dur, et à partir du moment où ce qu'ils faisaient « en bon père de famille » leur permettait de lever la récolte, ils considéraient avoir rempli leur contrat. D'autant plus que, souvent très endettés auprès de leurs bailleurs, ils devaient les

1 Le remontage à l'époque n'était pas facile faute de pompe, d'où le « pigeage » aux pieds, où vigneron plus ou moins nus s'échinaient à faire basculer le dit chapeau pour à la fois aérer la cuve et permettre au moût de s'enrichir au maximum des éléments de couleur, de structure tannique et de parfum qui sont, eux, dans la partie solide constituée par les peaux, les pépins et la rafle.

2 Ce remplissage régulier des fûts se nomme « ouillage ».

rembourser à la saint Martin (11 novembre) après la vente du vin. Ce qui explique que, de leur point de vue, la quantité est une valeur beaucoup plus sûre que la qualité !

Le Père Séchard, personnage de Balzac, vigneron de son état en 1821, ne dit pas autre chose :

« Les bourgeois, c'est-à-dire monsieur le marquis, monsieur le comte, messieurs ci et ça prétendent que j'ôte de la qualité au vin. À quoi sert l'éducation ? À vous brouiller l'entendement. Écoute ! Ces messieurs récoltent sept, quelquefois huit pièces à l'arpent, et les vendent soixante francs la pièce, ce qui fait au plus quatre cents francs par arpent dans les bonnes années. Moi, j'en récolte vingt pièces et les vends trente francs, total six cents francs ! Où sont les niais ? La qualité ! La qualité ! Qu'est-ce que ça me fait, la qualité ? Qu'ils la gardent pour eux, la qualité, messieurs les marquis ! Pour moi, la qualité, c'est les écus. »³



SÉCHARD.

Vous essiez dit une truffe monstrueuse enveloppée
par les pampres de l'automne.

³ Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues*, 1842-1848, première partie, « Les deux poètes ».

1833

Claude Bernard a vingt ans mais la préparation de la thériaque, principale de ses activités d'apprenti pharmacien, ne l'enthousiasme guère. Il quitte assez vite la pharmacie de Vaise et reste à Saint-Julien pendant la fin de l'année 1833 et jusqu'à son départ à Paris à l'automne 1834. Pendant cette période et comme il l'écrit à son ami Pierre (en réalité Benoît Blanc) : « Je me promène, je m'engraisse en attendant ma destinée future, la chasse, la pêche, la gambade partagent mes instants ».

La France a terminé sa seconde Restauration avec l'exil de Charles X en Angleterre depuis le 3 août 1830, et l'a remplacée par la monarchie de juillet avec Louis Philippe devenu roi des Français six jours plus tard !

En Beaujolais la production est de 620 000 hl en 1833, la population continue de croître avec 143 000 habitants, et les difficultés vont progressivement s'accumuler jusqu'en 1855 avec une succession de catastrophes qui vont s'ajouter à une crise de surproduction qui verra le prix de la pièce chuter de 100 F. à 20 F. en 1848 !

Mais avant de parler de cette petite chenille blanche gourmande des feuilles de notre gamay, il faut signaler que notre Beaujolais poursuit sa modernisation puisqu'il est traversé depuis 1807 par le réseau internet de l'époque car les frères Chappe (Claude et Ignace) y ont installé cinq relais de leur télégraphe (Chiroubles, Marchamp, Montmelas, Theizé, Marcy-sur-Anse). Ce réseau est complété en 1840 par la création de deux nouvelles stations à Quincié et Theizé. Ce « web » couvrira, à son apogée en 1846, 5 000 kilomètres pour mettre en communication Paris (à partir de l'hôtel de Villeroy rue de Grenelle) avec Amsterdam, Mayence, Venise, Toulon, Perpignan, Bayonne et Brest.

Revenons au premier désastre que les vigneron du Beaujolais devront affronter entre 1827 et 1842. Il s'appelle « ver coquin » ou plus scientifiquement « pyrale ». Après une accalmie depuis 1811, ce prédateur a repris de la vigueur et détruit chaque année une part plus importante de la récolte. En 1830 plus de 5000 hectares sont ravagés en Beaujolais. Bon nombre de scientifiques prônent une foulditude de techniques pour essayer d'éradiquer ce fléau. Dès 1797 le curé de Saint-Véran, l'abbé Roberjot, propose le feu. Solution reprise en 1830 par le vigneron mâconnais Delahante, puis par Jean-Victor Audouin, spécialiste de l'Académie des sciences, qui font installer des coupelles d'huile enflammées au pied de chaque cep dans des clos de quelques ares pour attirer les papillons futurs

LA PYRALE

(*Tortrix pilleriana*)

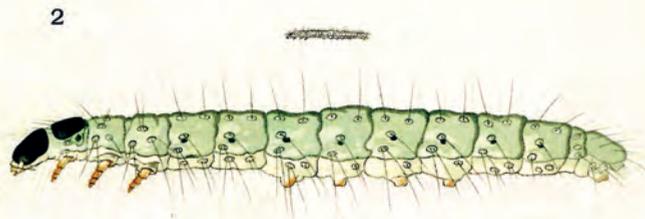
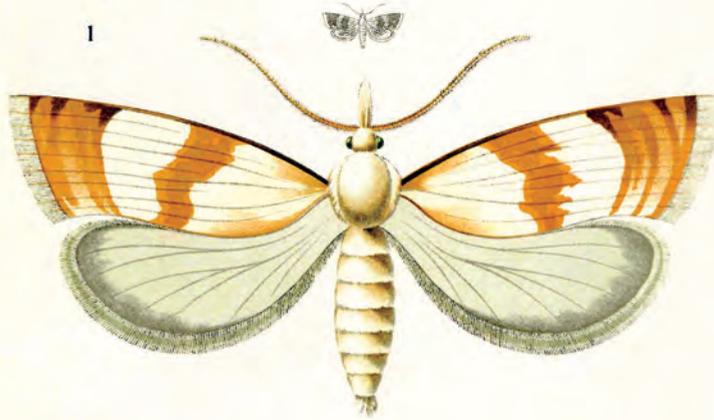


Fig. 1. Papillon. -- Fig. 2. Chenille. -- Fig. 3. Chrysalide. -- Fig. 4. Feuille portant des pontes.
Fig. 5. Feuille portant des chenilles.

géniteurs des chenilles dévastatrices. Chère, inefficace, cette chasse aux papillons est abandonnée.

L'échenillage est simultanément développé sous plusieurs formes. En hiver, tels des chevaliers au Moyen Age, les vigneron s'équipent du gant Sabaté, en mailles de fer, de chaînes, de raclettes, ou de râpes pour frotter les ceps et les débarrasser des écorces qui cachent les larves. Ce procédé, bien que très long et fastidieux, est assez performant. Mais, au fil du temps, les ceps meurtris par cette râpeuse agression hivernale dépérissent et bien vite ces instruments de torture viticole restent dans les remises !

Un autre échenillage consiste à détruire les œufs avant l'éclosion des chenilles. Un vigneron de Lancié, Claude Tardy, reprend la technique de la fin du XVIII^e siècle qui consistait à faire écraser les pontes sur les feuilles par des mains enfantines ou féminines. Il améliore le procédé en faisant émonder le sommet des ceps, par les mêmes mains, qui mettent les feuilles, couvertes d'œufs ainsi récoltés, dans les poches des tabliers pour ensuite les brûler : on revient au feu !

Les anneaux de glu, pour piéger les chenilles en route vers leur festin, les cendres, la fumigation, même les prières et les processions à « Notre-Dame des Vers » à Avenas, rien n'y fait et les récoltes de raisins en forte expansion jusqu'en 1830 deviennent régulièrement déficitaires jusqu'en 1845.

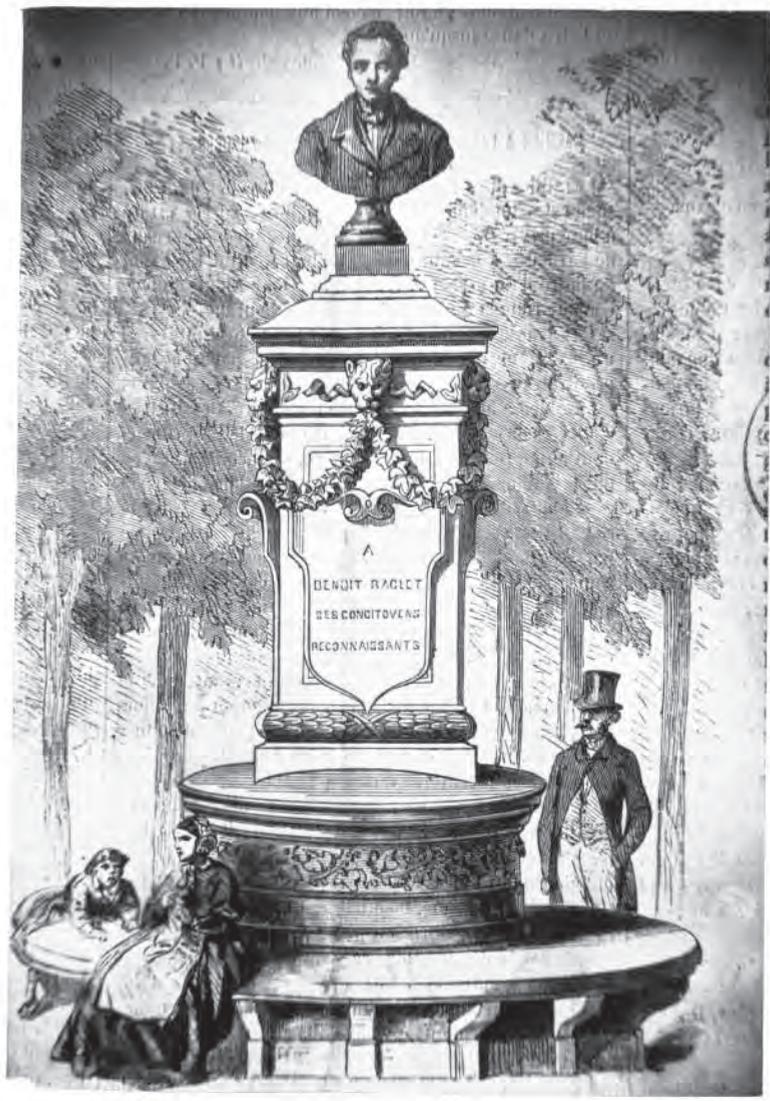
Finalement c'est l'eau qui sauvera le vin ! En effet Benoît Raclet, natif de Roanne et non vigneron, marié à une propriétaire de vignes en Beaujolais, observa dès 1823 que la treille arrosée régulièrement par l'eau chaude de l'évier de la cuisine se portait à merveille, alors que tous les ceps alentour dépérissaient.

Bien que moqué, méprisé, décrié, cet homme de conviction fit de nombreuses expériences d'échaudage dans son domaine des Breneys situé au pied du Moulin à Vent. L'eau bouillante versée sur les ceps en hiver (un litre à 80°- 90° par cep, ce qui représentait un travail de cinq à six jours par hectare), dissolvait la soie des coques protectrices des bébés chenilles et les tuait. Son domaine devint une « oasis au milieu du désert ». Mais sa technique de l'échaudage ne fut reconnue par les autorités qu'à la fin de sa vie.

Il mourra en 1844 ruiné et comme le dit Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie* : « Souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables ». Raclet fut de ceux-là ! Cependant son génie fut reconnu *post mortem* et de nombreux inventeurs comme Forest, Berthoud, ou Vermorel améliorèrent sa technique d'échaudage, qui associée à une pulvérisation d'arséniate de soude, fut employée avec succès contre la pyrale jusqu'en 1950.

~~XXXVII~~ XXX
— 7
— 50

n° 2.802 9 Cabinet



LIBRARY OF THE
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE ROANNE
B. DE

Benoit Raclet: né à Roanne en 1778

Benoît Raclet (1780-1844)
Bibliothèque municipale de Roanne

1843

Claude Bernard a 30 ans. Il a commencé dès 1841 à publier le résultat de ses premiers travaux sur l'anatomie et la physiologie de la corde du tympan. En 1847 il enterre son père Jean François décédé à 62 ans, mais surtout, à la demande de son maître Magendie, il remplace celui-ci à la chaire de médecine au Collège de France. En 1849, le *Journal de Villefranche* du 8 juillet relate, avec une fierté toute beaujolaise, l'attribution de la Légion d'Honneur à Claude Bernard, qui devient ainsi, *dixit* notre journal local, le troisième grand homme du Beaujolais à avoir épinglé cette distinction à sa boutonnière après le Baron Riche de Prony et Claudius Chervin⁴ !

En 1851 il rate l'agrégation de médecine et se fait « virer » momentanément du laboratoire officiel par Magendie, agacé par la supériorité de son élève. Claude Bernard s'essaye alors au laboratoire privé dans un local rue Saint-Jacques. Mais très vite rappelé à la dure réalité de la vie économique pour des raisons financières, il retourne au laboratoire de son maître, bien que ce soit une cave malsaine dans laquelle il usera progressivement sa santé. Ces contretemps ne l'empêchent pas de poursuivre ses découvertes qui recevront le prix de physiologie expérimentale de l'Académie des sciences en 1845, 49, 51, 53 et 84.

En France, Louis Philippe après avoir échappé à cinq tentatives d'assassinat (juillet 35, juin 36, octobre 40, avril 46, juillet 46) abdique le 28 février 1848, puis laisse la place à la Seconde République (proclamée le 9 mai de la même année) pour aller mourir, exilé, en Angleterre, le 26 août 1850.

En Beaujolais la pyrale est encore très présente, la production tombe à 265 000 hl et pendant cette décennie, le vignoble, à peine débarrassé des méfaits du ver coquin, se trouve confronté dès 1846 à une série de récoltes très abondantes qui déclenchent une crise sévère de surproduction avec une chute dramatique des cours du vin.

En 1848 avec deux sous, on pouvait s'attabler au cabaret pour y boire tout ce qu'on voulait ou ce qu'on pouvait ! Il n'est donc pas surprenant que dès 1849 le mot « alcoolisme » soit inventé. La consommation populaire continue son développement alimenté par des vins de petite qualité due à la plantation de cépages rouges grossiers qui produisent de forts rendements. Zola décrira un peu plus tard les ravages de cette situation dans les couches populaires avec son roman *L'assommoir* qui retrace les malheurs du couvreur Coupeau devenu alcoolique.

4 Né à Boug-de-Thizy en 1824, il est le fondateur de l'institut des bègues à Paris.

Volume et prix du vin produit

Année	Volume	Rendement	Qualité	Prix/Pièce ¹
1811	90 000 hl	4 hl/ha	EXCELLENTE	130-122 F
1813	230 000 hl	10 hl/ha	Bonne	100-100 F
1823	760 000 hl	31 hl/ha	Mauvaise	80-55 F
1833	620 000 hl	24 hl/ha	Bonne	75-65 F
(En 1841 un fut neuf valait 9 F, une vache 108 F, un cochon de 250 livres 90 F, et le kilo de lard valait 1 F à 1,10 F entre 1813 et 1830)				
1843	263 000 hl	10 hl/ha	Mauvaise	90-83 F
1848	975 000 hl	35 hl/ha	Très Bonne	20-19 F
1853	185 000 hl	6 hl/ha	Mauvaise	115-95 F
1858	670 000 hl	21 hl/ha	EXCELLENTE	90-79 F
1863	765 000 hl	24 hl/ha	Très bonne	85-75 F
1865	875 000 hl	27 hl/ha	EXCELLENTE	78-65 F
1873	430 000 hl	13hl/ha	Mauvaise	125-109 F
1878	1 250 000 hl	34 hl/ha	Très bonne	95-88 F

¹ Dans la colonne prix :

le premier chiffre donne le prix moyen des crus de l'époque,

le second chiffre donne le prix moyen tous vins du Beaujolais confondus.

Il est très intéressant de constater que déjà le critère « QUALITÉ » compte moins que le critère « QUANTITÉ » dans la détermination du prix !

Par exemple, les trois années dites « excellentes » dans le livre de Gilbert Garrier, *Vignerons du Beaujolais* aux éditions Horvath, montrent bien que la plus chère est la plus modeste en volume et la moins chère est la plus abondante, et ce à qualité égale.

On est désormais très loin de la qualité des vins des XVII^e et XVIII^e siècles produits par les grands domaines ecclésiastiques qui fournissaient surtout l'élite de l'époque puisqu'en ces temps-là le peuple des villes comme celui des champs ne buvait pas ou presque pas de vin ! La boisson des travailleurs était essentiellement *la posca* (eau vinaigrée).

Inventeur du mot « ampélographie », le comte Odart dans un premier temps, puis le docteur Jules Guyot (célèbre, entre autres, pour la mise au point d'un système de taille qui porte son nom) ne disaient pas autre chose lorsqu'ils militaient, dès cette époque, pour un choix méticuleux des bons cépages pour lutter contre « la viticulture d'abondance ». Tous deux insistaient déjà sur cette vérité que nous connaissons tous : les gros volumes donnent des vins médiocres, les petits volumes étant toujours plus propices aux vins de qualité.

1853

Claude Bernard a 40 ans. Il revient en Beaujolais régulièrement pour voir sa mère, à laquelle il est très attaché. Désormais ce voyage va se simplifier et se raccourcir car en 1854 la ligne PLM du chemin de fer est ouverte au public et surtout au transport du vin !

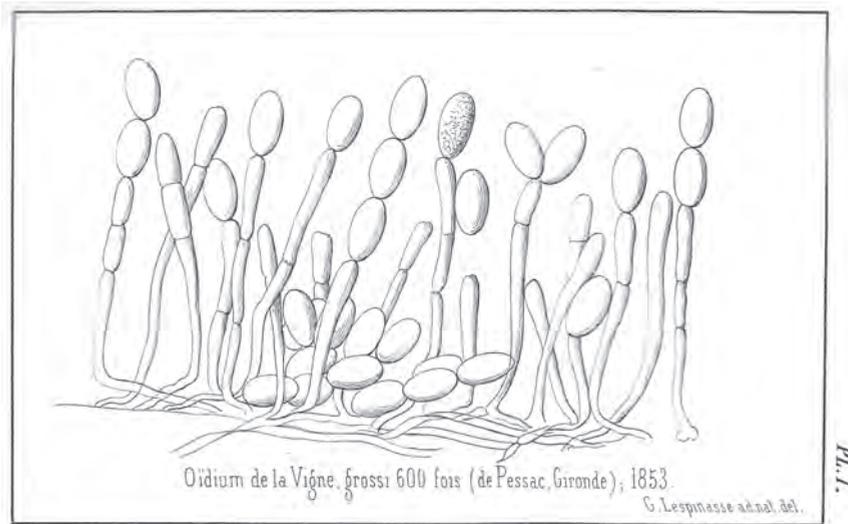


La protection de Notre-Dame de Brouilly sera encore invoquée lors de la crise du phylloxéra

La France, en Seconde République depuis 1848, élit Louis Napoléon Bonaparte président, ce qu'il restera jusqu'au 2 décembre 1852 date de la proclamation du Second Empire et de sa métamorphose en Napoléon III.

En Beaujolais, avant les années de prospérité (1855-1875) qui s'annoncent, grâce à ce nouveau moyen de transport plus rapide (trois jours de Belleville à Bercy) et moins onéreux, du moins au début, pour concurrencer les transports fluviaux, notre vignoble va devoir vaincre la « maladie blanche » ou « maladie de la cendre ». En effet le champignon remplace le papillon ! Et le Beaujolais enregistre en 1853 la plus petite récolte du XIX^e siècle avec 185 000 hl, et ce après les grêles terribles de 1851 qui avaient détruit la moitié de la vendange, le gel et l'oïdium qui avaient « mangé » les deux tiers de celle de 1852 ! La remontée des prix est la seule bonne nouvelle de ces années sombres. La quantité, toujours la quantité !

Ce champignon, découvert en 1845 à Margate chez la « perfide Albion », dans une serre anglaise par un jardinier du nom de Tucker, a fini par traverser la Manche pour détruire nos beaux vignobles de France. La lutte contre ce nouvel ennemi du nom d'*oïdium tuckeri* qui recouvre les feuilles de « poudre blanche » et dessèche les grains de raisin, s'organise. Comme d'habitude on commence par la prière ! Le 10 octobre 1853 est annoncée la construction de Notre-Dame de Brouilly. Des collectes sont lancées par 6 000 tracts dès le mois de décembre pour récolter les fonds nécessaires. Mais *La Vierge au Raisin*, statue de Fabisch, n'arrive que le 8 septembre 1857 lors d'une grande procession au sommet de la colline, pour orner le clocher de



dans Justin Dupuy et Edouard Tucker, *Documents pour servir à l'étude de la maladie de la vigne*, 1853 ca, fonds régional de la Médiathèque Pierre-Mendès-France de Villefranche-sur-Saône (cote FV L 879)

la chapelle de Brouilly, et pour protéger le vignoble des papillons et autres champignons dévastateurs.

Entre temps il faut faire face et, une nouvelle fois, les vignerons désemparés se voient proposer une série de procédés plus ou moins charlatanesques comme le lait de chaux, la cendre de bois, etc. Heureusement, on confie à Pierre Duchartre, agrégé à la faculté des Sciences depuis 1848 et professeur de botanique à l'Institut agronomique de Versailles, la mission de trouver le moyen d'éradiquer ce maudit champignon. Il reprend alors l'expérimentation de Kyle, un autre jardinier anglais, qui consiste à saupoudrer de fleur de soufre les feuilles de vigne préalablement mouillées. Ce procédé sera le premier anti-oïdium efficace. Il sera développé à grande échelle par un autre botaniste, Henri Marès, dans l'Hérault, qui précisera les préconisations pratiques de mise en œuvre de la fleur de soufre. Ce procédé sera utilisé pour lutter contre l'oïdium jusqu'à la découverte de fongicides de synthèse en 1940.

1863

Claude Bernard a 50 ans. Il est propriétaire de quatre hectares de vignes et de prés ainsi que de quelques bâtiments agricoles suite à la donation que lui fit sa mère dix ans auparavant. Il complète, en

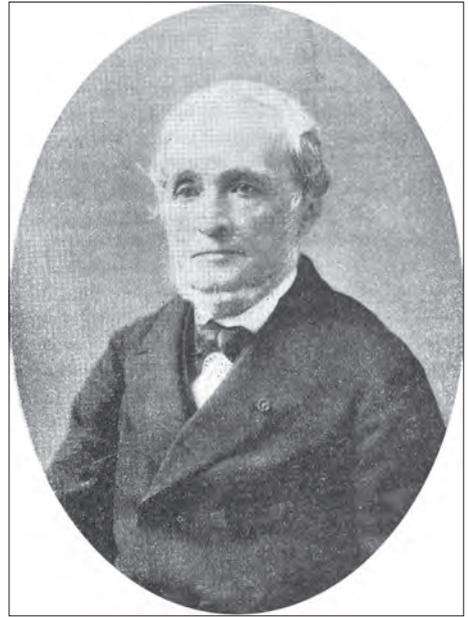
1861, son domaine viticole en achetant à Lombard de Quincieux⁵ trois hectares supplémentaires et la gentilhommière qui va avec. Celle-ci jouxte le jardin de son enfance, situé devant la maison natale transmise à sa sœur Caroline, lors de la donation de 1853.

On peut dire que c'est seulement à partir de cette date que Claude Bernard devient véritablement « vigneron beaujolais ». Il va en effet, jusqu'à la fin de sa vie, venir de plus en plus souvent dans son Beaujolais natal, pour suivre ses vendanges et vendre son vin chaque année (en 1866 il vend lui-même 136 pièces de vin à 70 F.).

Il vient aussi pour se reposer, comme en 1865, après avoir été atteint par une légère épidémie de choléra. C'est d'ailleurs à l'occasion de cette convalescence qu'il écrit, dans son pays beaujolais adoré (voir les descriptions qu'il en fait dans ses lettres à Madame Raffalovich) son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* dont Bergson dit que c'est un « heureux mélange de spontanéité et de réflexion, de science et de philosophie. »⁶

En 1867, sa mère Jeanne Saunier meurt à l'âge de 78 ans. Claude Bernard est très affecté par cette disparition. Cependant, il est nommé – la même année – commandeur de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur. Puis, en 1868, il est élu à l'Académie française. Enfin, en 1869, Napoléon III le nomme sénateur par décret, ce qui lui permettra de retrouver sur les bancs du Sénat l'abbé Donnet, ancien curé de Villefranche dont il a été un des enfants de chœur.

La France en plein développement économique, industriel, et financier, complète son dispositif colonial et fournit une très importante activité diplomatique et militaire à l'étranger (Russie, Turquie, Crimée, Italie, Indochine, Cochinchine, Chine, Mexique).



Pierre Duchartre

5 Ce Lombard de Quincieux, avocat originaire d'Isère, avait la maison de Saint-Julien par sa femme Marguerite Mathieu, dont le père Jean Mathieu était maire de Quincieu et propriétaire du château de Varennes en cette commune. Le grand-père maternel de Marguerite Mathieu, Antoine Marie Belliard, possédait le château de Briante à Saint-Lager, et passait pour « le plus grand planteur de vignes du Beaujolais » (Louis de Vogüé, *Émile Duport, la leçon de ses œuvres*, Union des Syndicats agricoles du Sud-Est, 1909). Briante finit par revenir à l'arrière-petit-fils d'Antoine Marie Belliard, Émile Duport.

6 Henri Bergson, *La philosophie de Claude Bernard*, P.U.F., collection Quadriges, 2012, p. 2. Discours prononcé au Collège de France le 30 décembre 1913.

Le Beaujolais, depuis 1857, est enfin entré dans la fameuse période de prospérité qui va durer un peu plus de vingt ans. En 1863, la production est de 765 000 hl. En 1865, tous les éléments pour réussir un millésime d'exception sont réunis : hiver rigoureux et long qui tue tous les parasites, printemps chaud, fleur précoce qui passe bien et vite, été très sec avec quand même 30 millimètres de pluie bien répartis en juillet et en août, vendange le 10 septembre sous le soleil après des nuits fraîches, résultat : 860 000 hl de vins exceptionnels !

Gilbert Garrier, encore lui, explique magnifiquement les raisons de ces années fastes dans son livre *Vignerons du Beaujolais*⁷ :

1° Les maladies sont sous contrôle : l'eau bouillante détruit la pyrale, la fleur de soufre maîtrise l'oïdium, la bouillie bordelaise stoppe le mildiou.

2° Les transports tant par route, par fer que par eau ont fait leur révolution, ont accéléré les échanges et rapproché les consommateurs des producteurs.

3° La segmentation des marchés s'est affinée depuis la fin du XVIII^e siècle et, tous en croissance forte, ils sont principalement au nombre de trois :

- le marché local constitué par les vignerons eux-mêmes en Beaujolais,
- le marché de proximité que représentent principalement les ruraux non vignerons, dans les contrées voisines : Dombes, Bresse, Bugery, cités ouvrières du textile dans les Monts du Beaujolais comme Thizy, Cours, Amplepuis,
- le marché des citadins populaires et bourgeois (surtout Lyon et Paris).

La consommation populaire s'est accélérée après 1850 et, comme l'a très bien montré Raspail, le vin reste à cette époque le produit dont on a besoin pour trois grandes raisons :

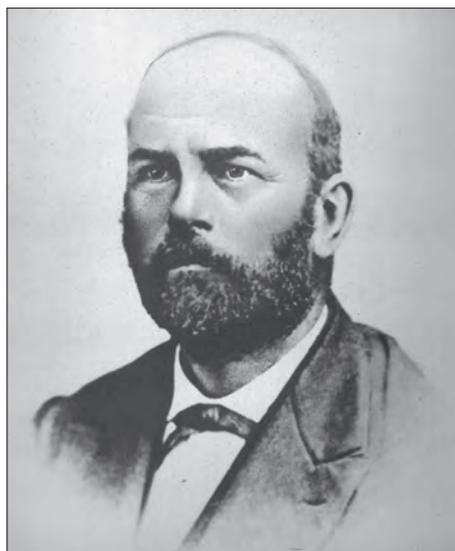
- Le vin, c'est la force. Il faut d'ailleurs qu'il soit bien rouge pour exprimer sa puissance, aussi les négociants de l'époque choisissaient-ils leurs cuvées en jetant sur une pierre de marbre blanc, réservée à cet usage, le contenu d'une tasse : plus le vin était coloré, plus son prix s'élevait... et plus le « mouillage » était facile !
- Le vin, c'est un médicament.
- Le vin, c'est la convivialité.

Ces trois facteurs réunis expliquent pourquoi, malgré des récoltes parfois pléthoriques, le prix de la pièce double par rapport à la période 1830-1840 et quadruple par rapport à celle de 1847-1849 ! Tout le monde s'enrichit, les grands propriétaires comme les petits.

⁷ Gilbert Garrier, *Vignes et vignerons dans la France ancienne : vignerons du Beaujolais au siècle dernier*, Le Coteau, Horvath, 1984.

En effet les exploitants modestes se désendettent et vont même élargir leurs lopins de terre par l'achat de nouvelles parcelles de vignes. L'émulation est générale en Beaujolais, on plante, on modernise, on investit, on construit de grands cuvages, bref l'euphorie est telle que, lorsqu'en 1868 les prix continuent de monter à cause de la diminution de la production des vignobles méridionaux attaqués depuis 1863 par le phylloxéra, certains prédisent déjà le trépas à ce maudit puceron « enfant du midi et des plaines » s'il osait s'aventurer dans les collines beaujolaises aux pentes escarpées et aux hivers rigoureux !

Ils pensaient refaire le coup du choléra, qui en 1835, avait épargné le Beaujolais... en s'arrêtant à Valence. Hélas, le puceron osa et attaqua les premières vignes du Beaujolais à Villié-Morgon en 1873 !



Victor Pulliat

1873

Claude Bernard a 60 ans. En 1872 il a été nommé président de l'Association française pour l'avancement des sciences et il fait partie de toutes les sociétés savantes et académies d'Europe (Stockholm, Constantinople, Londres, Berlin, Saint-Petersbourg, etc.). En 1873 il rencontre le shah de Perse ; en 1876, il sera même nommé commissaire à l'Exposition universelle. À Saint-Julien pendant les vendanges de 1877 il poursuivra ses études sur la fermentation du vin, mais bientôt très malade il devra, à son grand regret, cesser ses travaux sur le mécanisme de la fermentation alcoolique. C'est le 28 décembre 1877 qu'il fera sa dernière leçon au Collège de France.

La France est redevenue une république depuis le 4 septembre 1870 suite à la capitulation de Napoléon III à Sedan. Après une année 1871 surtout prussienne et communarde, Thiers est devenu le premier président de la III^{ème} République le 31 août 1871. Le 9 janvier 1873 Napoléon III meurt exilé en Angleterre et Mac Mahon remplace Thiers à la présidence le 24 mai.

Le Beaujolais, après une récolte de grande qualité en 1870, vendue très cher à cause de la guerre, ne produit, suite à des gelées hivernales sévères, que 430 000 hl de mauvais vins en 1873. Or c'est l'année où les premières attaques du phylloxéra sont repérées à Morgon. Bien vite le mal s'étend, et le désarroi, une nouvelle fois, est immense.

La grande et catastrophique nouveauté est que, contrairement à la pyrale et à l'oïdium qui ne détruisaient que la récolte, le puceron du phylloxéra, lui, tue la vigne.

Comme le mal est national, tout le monde s'en mêle, les politiques, les scientifiques de tous bords et les charlatans ! Tout est essayé :

1. Les produits naturels : l'ail pilé dont on frotte les ceps, l'arrosage à l'urine de cheval. Gilbert Garrier cite même un instituteur du Beaujolais qui organisait le « compissage collectif » de ses élèves sur les ceps d'une vigne voisine de la classe des garçons ! On lâche les poules dans les vignes espérant les voir dévorer les pucerons, et même les escargots, pour leur bave gluante, sont appelés à la rescousse.
2. Les produits « miracle » : les agents de la nature ne suffisant pas, de nombreux démarcheurs malhonnêtes vont essayer de profiter de la naïveté de vigneron en leur vendant le « Liquide Noé », le « Vinipare destructeur », la « pâte antiphyloxérique », le « Phyllonugramme », la « Mousse céleste », la « Miraculeuse liqueur des moines » et même « l'Eau de l'Étoile Bernard » !⁸
3. Les produits chimiques : la chaux à l'eau bouillante en utilisant les échaudeuses de Benoît Raclet toujours en activité, le pétrole dont l'odeur nauséabonde devrait faire fuir les pucerons, le « coaltar » goudron de houille, la « pierre bitumeuse » de Seyssel, sans oublier le goudron du gaz d'éclairage fourni par l'usine de la Mouche à Lyon.

Puis, plus scientifique, on voit apparaître le sulfocarbonate de potassium, puis les sulfures de carbone qui feront provisoirement la fortune de « sulfuristes » dont les plus célèbres en Beaujolais étaient Victor Vermorel qui vendait son pal injecteur, « SELECT ou EXCELSIOR », ou Emile Cheysson, maire de Chiroubles, très lié aux producteurs de sulfure ! Cette technique permettra en 1880 de traiter les 300 000 hectares non détruits du vignoble français.

Coûteuses, d'une efficacité discutable, d'une mise en œuvre dangereuse pour les vigneron, toutes ces solutions furent bientôt abandonnées au profit de celles préconisées par les « américanistes » dont Victor Pulliat, propriétaire à Chiroubles, fut indiscutablement le chef de file.

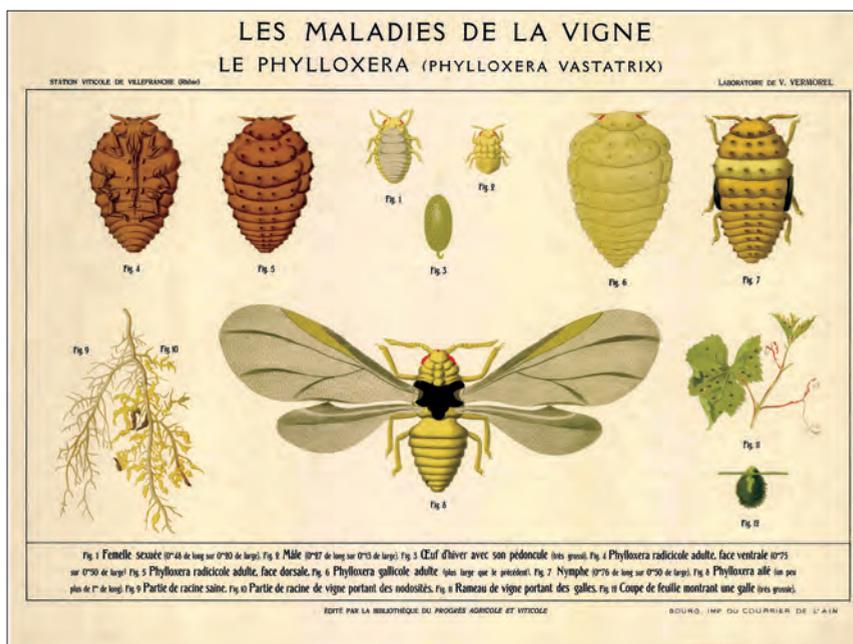
Né dans une famille de notables ruraux, au retour de ses études chez les séminaristes bourguignons, il se passionne pour la botanique. Il est surtout très influencé par le comte Odart, premier grand ampélographe des temps modernes, et dévore avec gourmandise les livres publiés par ce dernier en 1841 et 1845 et particulièrement son *Ampélographie universelle*.

⁸ Gilbert Garrier, « Dans l'univers des phylloxéricides », *Revue des œnologues*, n° 80, juin 1996.

Dès l'apparition du phylloxéra en Beaujolais, il prône avec ardeur le greffage sur plants américains résistant aux pucerons. C'est le début d'une bataille qui va durer plus de vingt ans. Presque tout le monde est contre lui. En 1878 Louis Moreau, commissionnaire à Belleville, fera courir le bruit que Victor Pulliat lui-même est responsable de l'invasion phylloxérique à cause de l'importation hasardeuse de ceps américains implantés dans son propre domaine de Tempéré à Chiroubles ! L'affaire sera finalement tranchée par un tribunal qui condamnera Moreau pour propos calomnieux un an plus tard. Mais il faudra à Victor Pulliat encore dix ans de lutte pour convaincre la communauté scientifique et les pouvoirs publics du bien-fondé de ses préconisations.

Malgré le développement des écoles de greffage et la publication en 1886 de son *Manuel du greffeur de vignes*, c'est seulement en 1888 que la Commission supérieure du phylloxéra prendra position en faveur de la greffe sur vigne américaine, reconnaissant ainsi définitivement que Victor Pulliat, « prophète en son pays » comme le dit si bien Stéphane Guillard⁹, est bien le sauveur de la vigne mondiale et donc beaujolaise, et surtout :

« Qu'il a eu RAISON d'avoir raison trop tôt ! »



9 Stéphane Guillard, *Victor Pulliat : prophète en son pays*, Villefranche-sur-Saône, éditions du Poutan, 2012.

1878

Claude Bernard, bien qu'honoré et immense savant déjà reconnu de tous, converse peu avant sa mort avec le père dominicain Henri Didon, et avec la simplicité et la vraie modestie qui font très souvent les grands hommes, il aurait répondu à une des remarques du prêtre : « J'ai bien souffert en ma vie, physiquement et moralement ; j'ai bien lutté ; mais je ne veux rien dire de tout cela, j'aurais l'air de me faire valoir ... ; et puis je n'ai fait que ce que j'ai pu, pas plus que je n'ai pu ; par conséquent je n'ai accompli que mon devoir... Mais il ne fait pas bon de marcher sur la queue des principes de certains hommes ... »¹⁰ Il s'éteignit deux jours plus tard 10 février 1878.

La France, après avoir vu mourir trois de ses chefs d'État (sur cinq) en exil britannique, panse ses plaies allemandes et communardes. Elle institue le mandat présidentiel de sept ans. Elle crée l'enseignement supérieur libre. Elle confirme le suffrage universel direct, et elle inaugure le 1^{er} mai 1878 l'Exposition universelle de Paris dont Claude Bernard avait été nommé commissaire en 1876.

Le Beaujolais, qui a seulement 687 hectares de détruits en 1878, produit 1 250 000 hl d'un très bon millésime. Mais le puceron ravageur est loin d'être vaincu et 5 000 hectares sont encore dévorés

10 P. Henri Didon, « Claude Bernard » (extrait de la *Revue de France*), Paris, imprimerie typographique A. Pougin, 1878, p.21.

Bibliographie :

- Florence BAL, « Victor Pulliat : le sauveur du Beaujolais », revue *La Vigne*, n° 227, 2011.
- Georges DURAND, *Vins, vigne et vigneron en Lyonnais et Beaujolais*, Lyon, Presses universitaires de Lyon ; Paris, EHESS ; Paris, La Haye, New York, Mouton, 1979.
- Léon FOILLARD, *Un sauveur de la vigne, Benoît Raclat : histoire d'une grande découverte en Beaujolais et Mâconnais*, préface de Georges Lecomte ; illustrations de Luc Barbier, Emile de Villié, Jean Limonon ; Villefranche-en-Beaujolais, Jean Guillermet, 1934. Réédité en 1987, Saint-Georges, David & Foillard.
- Gilbert GARRIER, *Paysans du Beaujolais et Lyonnais : 1800-1970*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973.
- Gilbert GARRIER, *Vignes et vigneron dans la France ancienne : vigneron du Beaujolais au siècle dernier*, Le Coteau, Horvath, 1984.
- Gilbert GARRIER, *Histoire sociale et culturelle du Vin*, Paris, Bordas, 1995.
- Stéphane GUILLARD, *Victor Pulliat : prophète en son pays*, Villefranche-sur-Saône, éditions du Poutan, 2012.
- *Le Journal de Villefranche*, années 1853, 1863, 1873.
- Marcel LACHIVER, *Vins, vignes et vigneron : histoire du vignoble français*, Pontoise, Société historique et archéologique de Pontoise, du Val-d'Oise et du Vexin, 1982 ; réédition Paris, Fayard, 1997.
- Mathieu MERAS préfacier, *Beaujolais : en dates et en cartes*, ouvrage collectif, Lyon, EMCC, 2003
- Bernard PIVOT, *Dictionnaire amoureux du vin*, Paris, Plon, 2006.



Le Gamay

planche de *Ampélographie : traité général de viticulture*, publiée sous la direction de P. Viala, inspecteur général de viticulture et V. Vermorel, sénateur, président du comice agricole et viticole du Beaujolais, Paris, Masson, 1901-1910
Fonds régional de la Médiathèque Pierre-Mendès-France de Villefranche-sur-Saône

entre 1876 et 1896 ! Heureusement, la thèse du greffage, promue par les « américanistes » et définitivement reconnue par les autorités depuis 1888, permet une reconstitution assez rapide du vignoble qui atteindra 30 000 hectares au début du XX^e siècle.

CONCLUSIONS

Cette nouvelle épreuve aura modifié en profondeur le vignoble du Beaujolais et ce dans tous les domaines. En premier lieu sur le plan structurel, on assiste à un net renforcement des grandes propriétés, surtout au nord. Plus fortunés, et plus instruits que les modestes exploitants, les grands propriétaires (qui sont surtout « américanistes ») ont pu investir plus tôt et plus massivement dans les moyens de sauver leurs vignes (plantations nouvelles sur porte-greffes résistants, en rangs, plus faciles à travailler avec du matériel moderne).

Sur le plan de l'organisation du travail, l'apparition des syndicats agricoles en 1884 avec la loi Waldeck-Rousseau est un progrès considérable, qui a été voulu et mis en place par de grands propriétaires comme Emile Duport du château de Briante. La solidarité exprimée par la création de ces syndicats avait deux objectifs : l'un de faciliter et de simplifier le travail des vigneronns sur le terrain ; l'autre de former les hommes aux nouvelles techniques de culture et de vinification. Comme beaucoup de familles travaillaient en métayage sur de grands domaines, c'était aussi pour les propriétaires le moyen de s'assurer une main d'œuvre fidèle et qualifiée.

Bien qu'un des plus jeunes vignobles de France, le Beaujolais aura, pendant les soixante-cinq années de la vie de Claude Bernard, affirmé sa personnalité et son savoir-faire, et ce malgré les crises et les épidémies. Mais il lui faudra encore un siècle pour devenir à partir de 1970, un des plus célèbres vignobles du monde avec le « beaujolais nouveau » qui comme chacun sait est en réalité le plus « vieux vin » de l'humanité, mais ceci est une autre histoire !

Enfin il faut souligner que le progrès mécanique ou éducatif, s'il améliore indiscutablement la qualité de la vie quotidienne des paysans et donc des vigneronns, n'arrive pas à modifier en profondeur les réflexes comportementaux. Aujourd'hui comme au XIX^e siècle le panurgisme reste la seule vraie faiblesse du monde agricole ! Dès qu'une production a le « marché » en poupe tout le monde se précipite pour la produire entraînant très vite une surproduction qui elle-même entraîne une chute des prix qui elle-même déclenche une crise avec son lot de catastrophes en chaîne.

Il est dommage que Claude Bernard n'ait pas eu le temps de fouiller plus avant le cerveau humain pour trouver la cellule qu'il

nous faudrait actionner afin que le monde de l'agriculture et donc de la viticulture soit capable d'anticiper le marché de demain sans pour autant que tous les acteurs s'y précipitent, provoquant ainsi sa disparition et donc son malheur !

Mais l'appât de gain rapide et à court terme reste le plus dangereux des moteurs comportementaux de l'humanité et notre Grenouillard (comme sont désignés les habitants de Saint-Julien) n'a pas pu dans toute sa vie d'expériences décortiquer le mécanisme qui ferait que la sagesse, l'observation et la patience soient systématiquement les précurseurs de l'action.

Michel ROUGIER

CLAUDE BERNARD

UN PHYSIOLOGISTE NATIF DU BEAUJOLAIS

SA FAMILLE, SA VIE PRIVÉE

Naissance - ascendants

Claude Bernard naît au hameau de Châtenay, dans le village de Saint-Julien près de Villefranche-sur-Saône (Rhône), le 12 juillet 1813. « *L'an mil huit cent treize et le douze juillet à sept heures du matin, par devant nous, maire de la commune de Saint-Julien ... est comparu Sieur Jean-François Bernard propriétaire à Saint-Julien, lequel nous a déclaré que ce jourd'hui entre trois heures et quatre heures du matin, il lui est né un enfant de sexe masculin qu'il nous a présenté et auquel il a déclaré vouloir donner le prénom de Claude, lequel enfant est de Jeanne Saunier son épouse...* » ; signé : Jean-François Bernard, Dupeloux maire.

Il est baptisé le 18 juillet par le curé Clément ; le parrain est sieur Claude Bernard, grand-père, propriétaire à Arnas (Rhône) et la marraine dame Marguerite Balloffet, femme Bernard, tante.

Son père Jean-François Bernard né à Régnié (Rhône) en 1785, est le fils de Claude Bernard, propriétaire et maire à Arnas, fermier à Régnié, à Ouilly, à l'abbaye de Joug-Dieu, et de Jeanne Balloffet. La famille Bernard possède depuis plusieurs générations une importante propriété agricole au mas Seigneret à Fareins dans la Dombes (Ain) et leurs ancêtres sont marchands et bourgeois.

Sa mère Jeanne Saunier, née à Saint-Julien en 1789 est la fille d'Étienne Saunier, marchand de vin et propriétaire au hameau de Châtenay à Saint-Julien, et de Marie Balloffet.

le 19 février 1813 dans sa maison de Châtenay.

Jean-François Bernard, âgé de 22 ans, marchand demeurant à Arnas, se marie à Saint-Julien le 18 novembre 1807 avec Jeanne Saunier, âgée de 18 ans. Il vient habiter à Saint-Julien au mas de Châtenay. Comme son beau-père, il est négociant en vin et des vigneron exploitent les vignes de la propriété. L'acte de naissance de Joseph Morel, le 15 août 1813, indique que son père Philibert Morel est « vigneron chez Monsieur Bernard ».

En 1828, Jean-François Bernard veut accroître son affaire et fait un emprunt de 10 000 francs. Mais c'est la faillite. Sa femme s'est portée caution pour lui et quoique les époux soient séparés de biens, Jeanne Saunier est tenue de rembourser l'argent emprunté. Leurs biens : « bâtiments de maître et autres pour les cultivateurs, cour, jardin, terres, vignes, aisances, appartenances et dépendances » sont hypothéqués. C'est Claude Bernard père qui leur prête la somme due, pour leur éviter l'expropriation ; leurs biens n'auront pas à être vendus et ils pourront conserver leur propriété d'environ 8 hectares.

Certains écrits affirment que Jean-François Bernard a été instituteur après sa faillite, mais rien ne le prouve ; cette profession n'est citée dans aucun des actes qui le concernent. Il est dit : « ancien marchand de vin » en 1829 et 1834, « rentier » en 1834 et 1835, et douze fois « propriétaire » entre 1813 et 1847. Les actes d'État civil le qualifient de Sieur, ce qui indique une certaine notoriété. Jean-François Bernard est nommé adjoint au maire de Saint-Julien en 1815 et en 1846.

Le 20 avril 1835, lors de la succession de Marie Beau, leur grand-mère commune, Jeanne Saunier, seule héritière de sa branche, touche 8 000 francs ; pour son mari Jean-François Bernard, cette même somme est à partager entre les sept descendants Bernard.

Jeanne Saunier achète, en 1831, une vigne et un jardin à monsieur Jean-Barthélemy-François Lombard de Quincieux et Marguerite Mathieu son épouse. En 1844, elle acquiert un corps de bâtiment à Châtenay près de sa maison, composé d'une cave, écurie, fenil et



Maison natale de Claude Bernard :
côté cour et côté jardin



hangar, ce qui prouve que les affaires se sont sensiblement arrangées pour eux.

Enfance - études

Claude Bernard mène une enfance calme et heureuse à Saint-Julien auprès de sa famille. Sa mère est une femme douce et pieuse ; Claude Bernard lui vouera un véritable culte toute sa vie.



Il est l'aîné de quatre enfants ; deux de ses sœurs meurent très jeunes : Antoinette-Jeanne à quatre ans et Laurence-Antoinette à cinq ans. La troisième, Antoinette-Caroline, de seize ans sa cadette, a pour parrain son frère Claude. Elle épouse à dix sept ans en 1846, Jean-Baptiste Cantin, meunier et cultivateur à Pouilly-le-Monial (69). Jean-Baptiste et Caroline Cantin vivront à Pouilly-le-Monial, au hameau des Essarts dans la maison qui appartenait déjà aux ancêtres maternels de Jean-Baptiste Cantin au début du XVII^e siècle.

Claude Bernard va à l'école communale de Saint-Julien ; enfant de chœur, il apprend le latin avec le curé du village, l'abbé Bourgaud. De 1821 à 1831, il poursuit ses études au collège communal de Villefranche (Rhône) – installé dans l'ancien couvent des Visitandines – puis au collège royal de Thoissey (Ain). À la suite des difficultés financières de son père, il arrête ses études et entre

en « *qualité d'élève* », du 1^{er} janvier 1832 au 30 juillet 1833, chez le pharmacien Millet à Vaise, faubourg de Lyon, dans une officine située 94 rue Royale (actuellement 19 Grande rue de Vaise). Il fréquente alors l'école vétérinaire voisine. Louis-Joseph-Marie Millet lui délivre un certificat approuvé par le maire de Vaise, où il est noté que « *pendant ces dix-neuf mois, Claude Bernard s'est conduit avec honneur et fidélité* ».

Il passe ses soirées libres au théâtre des Célestins. Il écrit un vaudeville *La Rose du Rhône* qui est joué et lui rapporte cent francs puis un drame en cinq actes *Arthur de Bretagne*. Il retourne dans la maison familiale jusqu'à la fin de l'année.

En 1834, Jean-François Bernard, rentier, emprunte mille huit cent francs au sieur Buanton, pour faire remplacer au service militaire son fils Claude par un nommé Deschamps.

Libéré des obligations militaires, Claude Bernard part à Paris, avec sa pièce *Arthur de Bretagne* en poche. Il la présente à Saint-Marc Girardin, professeur de littérature à la Sorbonne, auprès de qui il a une recommandation. Ce dernier lui dira : « *Vous avez fait de la pharmacie, faites de la médecine et gardez la littérature pour vos heures de loisirs* ».

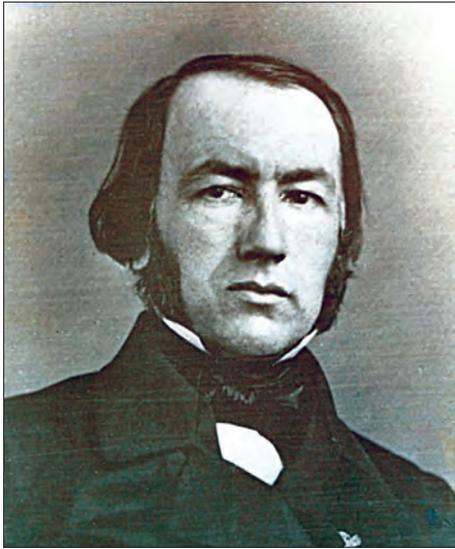
Le 22 août 1834, la faculté des Lettres de Paris lui confère le grade de bachelier ès lettres et en novembre, il commence des études de médecine. Il devient préparateur de Magendie au Collège de France. Il passe le concours de l'externat en 1836, et celui de l'internat en 1839.

Vie familiale

Le 6 mai 1845, Claude Bernard, docteur en médecine, âgé de 32 ans, épouse à Paris à la mairie du 5^{ème} arrondissement, Marie-Françoise (Fanny) Martin, âgée de 26 ans, fille de Henri Martin, docteur en Médecine et d'Anne-Antoinette Hézet, décédée.

Le mariage religieux a lieu le 7 mai en l'église Saint-Laurent. Les témoins sont François Magendie, professeur au Collège royal de France, Théophile-Jules Pelouze, membre de l'Institut, Pierre-François Chevillet, essayeur des monnaies et Frédéric-Alphonse Saint Amand, avoué au tribunal civil.

Les actes ne mentionnent pas la présence des membres de sa famille mais on peut supposer que le père de Claude Bernard est présent. Un passeport à l'Intérieur valable un an pour aller de Saint-



Claude Bernard jeune

Julien à Paris a été délivré le 27 mars 1845 à Sieur Jean-François Bernard, natif de Régnié, profession propriétaire, âgé de 60 ans. Il est décrit ainsi : taille 1,66 m, cheveux gris et rares, front découvert, sourcils châains, yeux gris, nez long, bouche moyenne, barbe blanche, menton et visage ronds, teint ordinaire. Jean-François Bernard décèdera deux ans plus tard à Saint-Julien.

Claude Bernard et Fanny Martin auront quatre enfants : deux garçons morts en bas âge, Louis-Henri, né en 1846 et mort à trois mois et Claude-Henri, né en 1856, mort à quinze mois, ainsi que deux filles restées célibataires : Jeanne-Henriette (Tony), née à Paris en 1847, décédée à

Bezons (Seine et Oise) en 1923 et Marie-Louise (Marie), née à Paris en 1850 et décédée à Bezons en 1922.

En 1849, Claude Bernard reçoit à Paris sa mère Jeanne Saunier,

alors âgée de 60 ans. Au cours de ce séjour, elle est photographiée avec sa petite fille Tony sur les genoux, chez un des rares photographes de la capitale. Ce cliché obtenu avec un procédé nouveau inventé par l'Anglais Talbot, fait partie des premières photographies utilisant un support papier.



Passaport à l'Intérieur de Jean-François Bernard pour aller de St Julien à Paris en 1845

Le mariage de Claude Bernard et de Fanny Martin, « arrangé » par le chimiste Pelouze, était voué à l'échec car trop de points les séparaient. Claude Bernard est issu du milieu rural alors que Fanny Martin est parisienne et vient d'un milieu plus bourgeois ; lui, est entièrement absorbé par ses recherches alors qu'elle rêve d'une vie mondaine ; lui, sacrifie des animaux pour ses expériences tandis qu'elle a une passion pour les chiens...

La séparation officielle a lieu le 22 août 1870. Les deux filles prennent le parti de

leur mère et Claude Bernard, alors au sommet de sa gloire, se retrouve seul. Il garde cependant avec ses filles des relations affectueuses et correspond avec elles.

C'est à cette époque qu'il fait la connaissance de Madame Raffalovich. Elle suit ses cours au Collège de France et se fait présenter au savant qu'elle admire. Née à Odessa, elle est la fille d'un banquier russe qui émigrera ultérieurement en France. C'est une femme belle et cultivée, parlant couramment huit langues. Claude Bernard est émerveillé par cette personne éblouissante qui allie de rares qualités intellectuelles et morales à une grande beauté, tout en étant une bonne mère de famille et une épouse modèle.



Fanny Martin



Jeanne Saunier et Tony Bernard en 1849



Tony et Marie Bernard en 1857



Émile Valéry, *Claude Bernard*,
Paris, musée d'Orsay

Madame Raffalovich de son côté se trouve séduite par « *le rayonnement d'intelligence et de bonté que Claude Bernard dégage, par son abord plein de sérénité, de simplicité et de sérieux, par sa stature élevée (il mesure 1,84 m) et le prodigieux développement de son front et de ses tempes* ». Il lui écrira près de cinq cents lettres depuis Saint-Julien et depuis Paris.

Claude Bernard, fondateur de la physiologie et de la médecine expérimentale, fait un nombre considérable de découvertes. Il entre à l'Académie des sciences en 1854, à l'Académie de médecine en 1861 et à l'Académie française en 1868. Il est nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1872 et sénateur en 1869. Il touche des honoraires du Collège de France, de la Sorbonne et de l'Institut.

À Paris, Claude Bernard a changé assez fréquemment de domicile. En 1872, il laisse l'appartement, 94 rue du Luxembourg Paris 1^{er}, que sa femme et ses filles ont quitté quelques années auparavant.

Il vient habiter 40 rue des Ecoles, Paris 5^{ème}, en face du Collège de France. Sa sœur Caroline et son beau-frère Jean-Baptiste Cantin lui rendent plusieurs fois visite à Paris, notamment quand il est malade.



Domicile de Claude Bernard,
40, rue des Ecoles, Paris 5^e

Vie privée a saint-julien

Le 12 avril 1853, Claude Bernard reçoit de la donation partage de sa mère, la maison de vigneron, le suel, le jardin en face de la maison, des vignes, un pré pour une superficie totale de 4 ha, 17 a, 4 ca. Sa sœur Caroline Bernard, épouse de Jean-Baptiste Cantin, reçoit de cette même donation la maison natale avec jardin, vignes et prés. Ces derniers gèreront les terres de Saint-Julien en plus de leur propriété à Pouilly-le-Monial.

Par acte du 5 mars 1860, Claude Bernard achète la gentilhommière proche de la maison natale pour la somme de 60.000 francs. Elle appartient au chevalier Jean-Barthélemy-François Lombard de Quincieux, avocat, et à son épouse dame Marguerite Mathieu de Varenne qui demeurent à Chuzelles (Isère).

Cette propriété qui était, au temps de la Révolution, à monsieur Mathieu père de Marguerite, comprend « *maison de maître, bâtiments d'habitation et d'exploitation, pressoir, cuve, jardin, pièce d'eau, vignes et prés, le tout pour une superficie de 3 ha, 30 a, 92 ca* ». Pendant plusieurs années, Jean-François-Barthélemy Lombard de Quincieux et sa femme habiteront à Saint-Julien.



Charles Gleyre, *Madame Raffalovich*, musée de Lausanne

Claude Bernard se plaît particulièrement à Saint-Julien où il goûte pleinement les charmes de la campagne. Il écrit à Ernest Renan : « *J'habite sur les coteaux du Beaujolais qui font face à la Dombes. J'ai pour horizon les Alpes dont j'aperçois les cimes blanches quand le ciel est propice. Je vois quand je suis à mes fenêtre ou sur ma terrasse, se dérouler, à sept ou huit kilomètres devant moi, les vastes prairies de la vallée de la Saône que je domine. Ma maison, quoique située sur une hauteur, est comme un nid de verdure, grâce à un petit bois qui l'ombrage sur la droite et à un verger qui s'y appuie sur la gauche, haute rareté dans un pays où l'on défriche même les buissons pour planter de la vigne* ».

Il reste profondément attaché à sa terre d'origine et il se rend chaque été à Saint-Julien, s'assurant lui-même des vendanges et de la vente de son vin et tenant des comptes précis de leur rapport. « *Pendant le jour je vais visiter les vendangeurs... ce sont là des occupations familières, et au milieu desquelles je suis né, elles me plaisent toujours et me sont certainement plus agréables que de composer des discours académiques* ». « *Toute la journée*



Caroline Bernard



Alexandre Laemlein *Claude Bernard*,

jusqu'au soir, je suis occupé à surveiller et je n'ai pas un instant à moi. Les préoccupations philosophiques sont bien loin de mon esprit et je ne rêve que de tonneaux, prix des vins, rendement des vignobles. »

Se servant d'une bêche comme canne, inlassablement, Claude Bernard parcourt ses vignes : *« Pendant le jour, je vais dans les vignes visiter les vendangeurs, en même temps que je fais une cure de raisins. »*

En 1861, on voit d'après son agenda qu'il vient deux fois seul à Saint-Julien, à Pâques et début juin, peut-être pour superviser des travaux entrepris dans la demeure achetée l'année précédente. Cette même année 1861, il vient également à Saint-Julien le 26 août avec sa famille. On trouve également dans cet agenda les revenus de ses vignes ainsi que

le montant de ses trois honoraires : Collège de France, Sorbonne et Institut.

Il a toujours considéré Saint-Julien comme le lieu idéal pour se ressourcer. La santé de Claude Bernard est excellente jusqu'en 1865, année où il est atteint par la légère épidémie de choléra qui



Portail d'entrée de la gentilhommière achetée par Claude Bernard

règne alors à Paris. Il vient se reposer à Saint-Julien ; Napoléon III envoie de Compiègne un télégramme pour avoir de ses nouvelles.

Il prolonge son séjour et profite de sa convalescence pour écrire son *Introduction à l'Étude de la Médecine expérimentale*. À partir de là, il reste de santé fragile ; il a gardé, comme séquelle de sa maladie, une entérite chronique. Il souffre également d'un rhume pratiquement continu, de rhumatismes et de migraines tenaces qui le feront souffrir le reste sa vie. En 1866, il fait également un séjour prolongé à Saint-Julien ; parti le 22 avril, il ne revient à Paris que le 13 juillet.



Tombe de la famille de Claude Bernard à Saint-Julien

Claude Bernard perd sa mère en 1867, elle avait 78 ans. Très attaché à elle, il se trouve particulièrement affecté par son décès. Les parents de Claude Bernard, sa sœur et son beau-frère sont inhumés dans un caveau au cimetière de Saint-Julien.

La parcelle de terrain pour ce caveau a été vendue à Claude Bernard par le maire, monsieur Claude Camille Roche de la Rigodière, au nom de la commune de Saint-Julien, le 10 août 1868, en vue d'une concession à perpétuité. « Dans ce terrain, Monsieur Claude Bernard pourra établir la sépulture de son père, de sa mère, de lui-même, de ses enfants et autres descendants, ainsi que celle des époux Jean-Baptiste Cantin et Caroline Bernard son beau-frère et sa sœur et de leurs descendants ; aucune construction ou monument ne sera élevé sur le terrain concédé sans qu'au préalable le projet n'ait été soumis au Maire et approuvé par lui ; il en sera de même pour les inscriptions à placer sur les pierres tumulaires ou funéraires... ».

En 1870, Claude Bernard manque le temps des vendanges ; il ne vient à Saint-Julien qu'à la fin de l'année et il y restera jusqu'en juin 1871. En février, Louis Pasteur lui rend visite dans sa propriété. Les deux hommes s'estiment beaucoup et se portent réciproquement une grande admiration. Pasteur trace ainsi le portrait de Claude Bernard : « La distinction de sa personne, la beauté noble de sa physionomie empreinte d'une grande douceur, d'une beauté aimable, séduisent au premier abord : nul pédantisme, nul travers de savant, une simplicité antique, la conversation la plus naturelle, la plus éloignée de toute affectation, mais



Jenny Cantin



Tony Bernard



Marie Bernard

la plus nourrie d'idées justes et profondes, voilà quelques-uns des mérites extérieurs de Monsieur Claude Bernard ».

Lorsqu'il est à Saint-Julien, Claude Bernard voit souvent sa sœur, sa nièce Jeanne Cantin (Jenny) et sa petite-nièce Émilie Devay. En août 1873, il écrit de Paris à Madame Raffalovich : *« Je fais à la hâte mes préparatifs de départ. La maladie de mon neveu atteint d'une fièvre typhoïde grave, m'appelle quelques jours plus tôt que je ne l'aurais voulu . J'espère pouvoir partir lundi prochain »*. Il s'agit du mari de sa nièce Jenny Cantin, Joseph Devay, qui devait succomber avant l'arrivée de Claude Bernard, à l'âge de 35 ans. Il écrit quelques jours plus tard de Saint-Julien : *« Il est bien triste pour une jeune femme de rester, à 25 ans, veuve avec deux enfants. J'ai quitté ma sœur qui demeure auprès de sa fille pour revenir à Saint-Julien où je suis arrivé exténué »*.

Le 15 janvier 1874, il écrit de Paris à Jenny Cantin : *« Ma chère nièce, je te remercie de tes vœux de nouvelle année et je te souhaite de mon côté que tu ne traverses plus d'aussi rudes épreuves et que tu trouves dans l'affection de tes enfants et dans l'amitié de ceux qui t'entourent la force et le courage de supporter tes chagrins. J'ai vu dernièrement tes cousines (Tony et Marie) qui m'ont beaucoup parlé de toi ; elles m'ont chargé de te transmettre leurs amitiés et de te renouveler l'expression de leurs sentiments et de tout l'intérêt qu'elles prennent à ta position... »*.

Le 7 septembre 1874, il écrit de Saint-Julien à sa fille Tony : *« Ta cousine Jenny et ses enfants sont venus passer deux jours avec moi et sont retournés à Pouilly. Ils vous envoient tous bien leurs amitiés et vous embrassent... »*.

En août 1875, il note à propos de sa petite-nièce Émilie Devay, fille de Jeanne Cantin : *« Je me plais particulièrement à la conversation très intéressante de ma petite-nièce qui vient d'accomplir sa troisième année. Outre son caractère très gai, jamais maussade et sa petite figure espiègle, elle a une curiosité qui la porte à critiquer ou à vouloir se rendre compte de tout ce qu'elle voit et observe. Elle ne peut pas comprendre, entre autres choses, pourquoi on a mis des pépins dans les grains de raisins, elle trouve non seulement que c'est inutile, mais cela lui paraît fort déplaisant de sentir ces grains sur la langue ».*



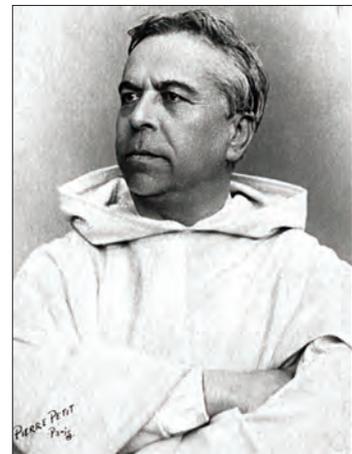
Émilie Devay

Il retourne toujours avec nostalgie à Sain-Julien et il écrit à Madame Raffalovich : *« Quand on revient dans son pays natal tous les lieux s'animent par d'anciens souvenirs, mais ces souvenirs m'apportent plus de tristesse que de joies. »*

Derniers jours - décès

La leçon qu'il fait, le 28 décembre 1877, sera la dernière. Il prend froid dans son laboratoire humide et le mal dégénère en une infection des reins (pyélonéphrite). Le 6 janvier 1878, Claude Bernard est obligé de s'aliter. Il a 64 ans et demi. Pendant quarante jours il souffre de plus en plus mais reste lucide.

Le père Henri Didon, prier des Dominicains, qui a suivi son enseignement pendant plusieurs années, l'assiste dans les jours précédant sa mort. L'avant-veille du décès, Claude Bernard lui dit : *« Mon père, combien j'eusse été peiné si ma science avait pu en quoi que ce soit combattre votre foi. Cela n'a jamais été mon intention de porter à la religion la moindre atteinte ».*



Père Henri Didon

C'est le père Castelneau, curé de Saint Séverin, sa paroisse, qui reçoit la confession du malade et lui administre les derniers sacrements la veille de sa mort.

Ce même jour, il aura la visite de sa sœur et de son beau-frère, Caroline et Jean-Baptiste Cantin, de sa fille Tony, de son beau-frère Alphonse Saint Amand, avoué honoraire, de ses neveux et nièces de Paris, notamment Jules Chenal, avocat à la cour.



Théodore Truchelut, *Claude Bernard*,

Claude Bernard s'éteint doucement le 10 février 1878, à 9 heures et demie du soir, à son domicile parisien, 40 rue des Ecoles, Paris 5^e, en présence d'Arsène d'Arsonval, son disciple préféré. Son élève Krishaber et Mariette Rey, sa fidèle servante, veillent également sur lui à ce moment-là. Ses deux beaux-frères, Jean-Baptiste Cantin et Alphonse Saint Amand, signeront la déclaration de décès le lendemain matin à la mairie du 5^e arrondissement de Paris.

Appelé par Madame Raffalovich, le sculpteur Guillaume prend le masque funèbre du défunt et le photographe Truchelut envoie aux journaux illustrés de Paris et Londres, une photographie qu'il a faite de lui deux ans auparavant.

Léon Gambetta obtient du parlement que le pays célèbre des obsèques nationales à Claude Bernard ; il est le premier savant qui ait eu en France des honneurs funèbres après sa mort. Ses funérailles ont eu lieu le 16 février 1878. Plus de quatre mille personnes, personnalités ou inconnus, suivront le cortège, de son domicile jusqu'à l'église Saint-Sulpice où se déroule le service religieux,



FUNÉRAILLES DE CLAUDE BERNARD, CÉLÉBRÉES AUX FRAIS DE L'ÉTAT, LE 16 FÉVRIER. — Voir le Bulletin.

l'église Saint-Séverin prévue pour la cérémonie s'avérant trop petite.

L'inhumation a lieu au cimetière du Père-Lachaise, dans la section 20, dans le tombeau où reposent déjà ses deux fils.

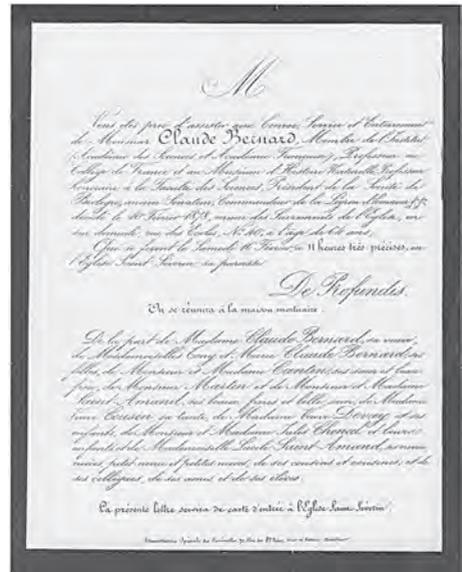
Succession

Après la mort de Claude Bernard, une vente aux enchères publiques est organisée, du 5 au 8 juin 1878, à son domicile du 40 rue des Ecoles, de 1077 livres et brochures composant sa bibliothèque scientifique. Un catalogue des livres à vendre est édité par la librairie Baillière. Claude Bernard a en outre demandé à ses héritiers de remettre entre les mains d'Arsène d'Arsonval toutes ses œuvres inédites, ce que feront ses filles.

Tony et Marie Bernard continuent à vivre à Bezons (95), au lieu dit le Grand Cerf, avec leur mère Fanny Martin. Cette dernière décède le 9 janvier 1901.

En 1907, Émile Marduel (1895-1972), arrière petit-neveu de Claude Bernard, voit pour la première fois Tony et Marie Bernard à Pouilly-le-Monial, il a alors douze ans. Il les reverra plusieurs fois par la suite dans leur maison de Bezons où elles élèvent de nombreux chats en compensation des animaux sacrifiés par leur père. Marie, dont une des particularités est de porter en permanence des vêtements blancs, participera à la création du cimetière pour animaux d'Asnières.

Tony Bernard vient pour la dernière fois à Saint-Julien en 1913, pour la messe dite le samedi 12 juillet à la mémoire de son père, né cent ans auparavant. Elle y



Faire-part de décès



Émile Marduel



Médaille commémorative, gravée en 1913, par Alfred Borrel

retrouve ses cousins Marduel de Pouilly-le-Monial. Sa sœur Marie, qui sort très peu, ne l'accompagne pas.

Le maire de Saint-Julien, monsieur Antoine Roche de la Rigodière, diverses personnalités, d'autres parents et amis et les familles des vigneronns de Châtenay assistent à l'office. La messe est célébrée par monsieur l'abbé Neyra, aumônier de l'hôpital Desgenettes à Lyon, en présence de monsieur le curé de Notre-Dame des Marais à Villefranche-sur-Saône et d'une douzaine de prêtres du canton. L'abbé Duplain, curé de Saint-Julien, prononce l'homélie.

Marie Bernard meurt à Bezons le 14 septembre 1922 et Tony le 7 janvier 1923. Toutes deux sont inhumées au cimetière du Père Lachaise, dans la tombe de leurs parents. Elles sont restées célibataires et Claude Bernard n'a pas de descendant.

Jean Devay, Émile Marduel et son beau-frère Barthélemy Demours, se rendent chez elles à Bezons pour la succession. Ils doivent brûler un certain nombre de papiers et objets détériorés par les chats et devenus inutilisables.

Après le décès de Tony Bernard, les héritiers sont les petits-neveux de Claude Bernard, Jean Devay et Émilie Devay épouse de Pierre-Marie Marduel ainsi que madame veuve Chenal, née Saint Amand, fille d'une sœur de madame Claude Bernard.



Jean Devay



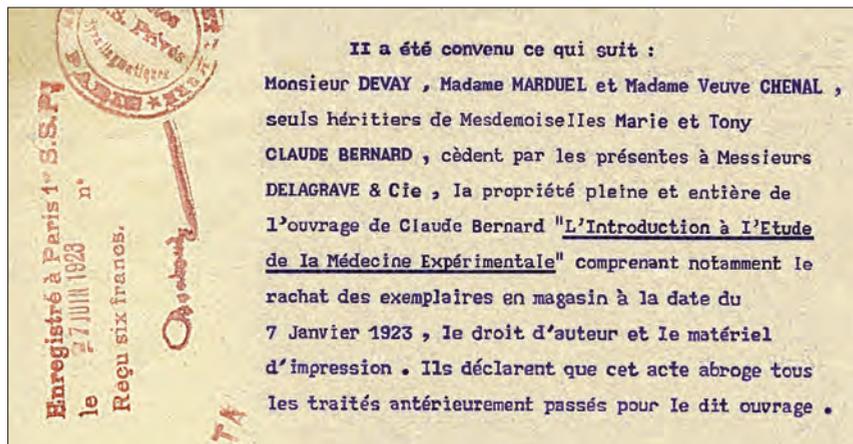
Émilie Devay



Pierre Marie Marduel

En 1923, les éditions Delagrave rachètent les droits d'auteurs aux trois héritiers, pour l'ouvrage de Claude Bernard : *L'Introduction à l'étude de la Médecine Expérimentale*.

La propriété de Saint-Julien qui provient de la donation-partage de madame veuve Jean-François Bernard et de l'achat aux époux Lombard de Quincieux, comprend : la maison bourgeoise, les logements et dépendances de deux vigneron et huit hectares de terrain. Pierre-Marie Marduel rachète la totalité de la propriété de Claude Bernard en 1923, mais il décède en 1926 et sa femme Émilie Devay doit la revendre en 1935 ; c'est son vigneron, m





Maison natale avec la plaque
commémorative de 1935



Musée Claude Bernard

monsieur Matray, qui acquiert l'exploitation agricole.

Le 26 mai 1935, une plaque commémorative est posée sur la maison natale de Claude Bernard par la Société lyonnaise d'histoire de la médecine, à l'initiative du docteur Jean Lacassagne. Jean Devay, qui habite dans cette maison dont il est propriétaire, participe à la cérémonie.

Le 6 juillet 1947, un premier musée Claude Bernard est installé dans la maison natale. La cérémonie d'inauguration est présidée par Justin Godart. En 1957 et 1961, les deux maisons sont rachetées par la fondation Marcel Mérieux et le musée actuel, situé dans la maison bourgeoise acquise autrefois par Claude Bernard, est inauguré en 1965 par le professeur Robert Debré.

Marie-Aymée Marduel



Maison natale, pigeonnier, musée et vigne musée (côté chemin)

COMMENT ÉCHOUER POUR RÉUSSIR ? LA JEUNESSE DE CLAUDE BERNARD

« Dans les sciences et sans doute en toute chose, nous sommes obligés de passer par l'erreur avant d'arriver à la vérité. »

(Claude Bernard à Madame Raffalovich, en 1869, *Lettres parisiennes*)

Jean Rostand se réjouit que Claude Bernard soit « un raté de la littérature » :

« L'illustre physiologiste dont nous honorons aujourd'hui la mémoire appartient à cette catégorie de grands hommes dont ce fut la chance que de voir leur vocation contrariée et qui, sans l'échec initial, n'eussent peut-être pas trouvé le chemin de leur génie. »¹

Il y a eu bien d'autres ratages dans la vie intellectuelle de Claude Bernard, sans parler du désastre de sa vie matrimoniale. Après une scolarité médiocre au collège de Villefranche, il est expédié à celui de Thoissey, mais il n'obtient pas le baccalauréat. Il s'engage comme

¹ Jean Rostand, *Hommes d'autrefois et d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1966, « Claude Bernard », p. 81-95, texte pour le centenaire de la publication de *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

élève chez un pharmacien de Vaise et il en sort au bout de dix-huit mois sans aucun acquis professionnel. Il écrit et fait jouer à Lyon un vaudeville, *La Rose du Rhône*, dont il ne conserve pas le manuscrit, sans doute parce qu'il en a honte. Puis, à Vaise et à Saint-Julien, il compose un drame, *Arthur de Bretagne* ; mais à Paris un célèbre critique et un célèbre acteur lui déconseillent de continuer dans cette voie. Il fait des études de médecine, mais il ne sera jamais médecin, et il échoue à l'agrégation. Moyennant quoi ce raté devient Claude Bernard². Comment tant d'hésitations et de fausses routes ont-elles conduit à pareille réussite ?

Un élève médiocre

Les débuts du petit Claude Bernard ont été assez prometteurs, puisque le curé de Saint-Julien a insisté auprès des parents pour qu'ils mettent le garçon au collège de Villefranche. Que s'est-il passé pour qu'on doive le changer de collège et l'envoyer à Thoissey, loin de la maison ? Et que s'est-il passé ensuite pour qu'il échoue au baccalauréat ?

On a dit qu'il était dans un collège de Jésuites, voire à Mongré, mais il n'existait rien de tel quand il a commencé ses études secondaires à Villefranche, vers 1823. Il a fréquenté le collège communal, qui s'était installé en 1804 dans une partie de l'ancien couvent de la Visitation. La chapelle, qui fut rattachée au collège vers 1825, quand Claude Bernard y était élève, est maintenant la Bourse du travail (place Roger Rousset, anciennement place du Collège).

Le cardinal de Bordeaux, que les Caladois connaissent sous le nom d'abbé Donnet parce qu'il a été curé de Villefranche de 1827 à 1835, et qu'il y a fondé la compagnie des sapeurs-pompiers, a raconté ses souvenirs après la mort du savant qui avait été son enfant de chœur. Selon lui, le garçon aurait été l'élève de prédilection des deux ecclésiastiques qui dirigeaient le collège, et qui voyaient en lui « un être phénoménal ».³ Mais aurait-on déplacé l'enfant au collège royal de Thoissey, éloigné et coûteux, s'il avait fait à Villefranche des études satisfaisantes ? Peine perdue, d'ailleurs, il ne réussit pas le baccalauréat en 1831. Il recommencera en 1834, à Paris, et n'obtiendra le diplôme, à vingt-et-un ans, qu'avec des résultats allant de « très faible » à « passable ». Comment ce grand savant, dont les

2 Voir Claude Bernard, *Arthur de Bretagne*, établissement du texte, introduction et notes par Martine Courtois, Villefranche-sur-Saône, éditions du Poutan, 2013. Le lecteur curieux trouvera dans l'introduction de ce livre, avec beaucoup plus de détails biographiques, les références qu'on n'aura pas mises ici.

3 Lettre du 20 mars 1878, reproduite par Vincent Donnet, « Claude Bernard était-il athée ? », *Histoire des Sciences médicales*, tome XXXII, n°1, 1998. Elle a été partiellement publiée dans le *Journal de Villefranche* du 17 avril 1878.

qualités intellectuelles et la puissance de travail sont indiscutables, a-t-il pu commencer ainsi ?

On ne peut exclure des troubles psychologiques, qui annonceraient la tendance dépressive où il sera toute sa vie. Certes, sa vaste parentèle paraît unie, parce qu'elle est soudée par des alliances répétées entre mêmes familles, et que ses propres parents sont cousins germains. Il a été longuement désiré, puisqu'il est né presque six ans après le mariage de ses parents. Selon divers témoignages, sa mère l'adore et il le lui rend bien. Mais il a perdu une sœur quand il avait six ans, et la deuxième meurt quand il en a treize et demi, en janvier 1827. L'année suivante, son père fait faillite, la propriété de Saint-Julien est menacée. Il a une autre sœur en janvier 1829, mais elle bénéficie de toute l'attention de leur mère pendant que lui est interne à vingt-cinq kilomètres de là. Bref, plusieurs circonstances ont pu perturber sa scolarité. Mais il est plus probable que les études, telles en tout cas qu'on les lui imposait, ne lui convenaient pas.

Claude Bernard a une personnalité complexe, voire contradictoire, parce que c'est à la fois un rêveur et un homme du concret. Dans ses lettres à Marie Raffalovich, quand il est à Saint-Julien, il raconte souvent qu'il ne fait rien, qu'il laisse errer ses pensées sans objet précis. À cette flânerie mentale correspond un vagabondage réel à travers vignes et champs, ce qu'il appelle « la gambade » dans ses lettres de jeunesse. Il aime cette liberté, physique et intellectuelle. Cette tendance, qui fera de lui un savant antidogmatique, a pu déjà, au collège, le rendre récalcitrant à l'austérité des études. Plus tard, dans un texte des *Principes de médecine expérimentale*, il dira qu'il faut laisser l'esprit se développer librement, lui conserver son indépendance :

« Je ne suis pas partisan du travail outré dans la jeunesse, et surtout de ce travail où l'on apprend plus qu'on ne peut comprendre. Il vaut mieux savoir moins et bien comprendre que de savoir beaucoup et ne pas comprendre. Tout ce que je dis là n'est pas neuf ; Rabelais nous retrace les inconvénients de cette surcharge de savoir et les avantages de l'esprit qui a conservé sa liberté d'action dans l'histoire de Gargantua. ⁴»

Mais surtout, il n'a aucune curiosité pour les disciplines qu'on lui enseigne, comme les langues anciennes ou la rhétorique, lui qui avouera prendre plus de plaisir à surveiller les vendanges qu'à composer des discours académiques. Comme la plupart des gamins de la campagne, mais avec un regard plus aigu sans doute,

4 Claude Bernard, *Principes de médecine expérimentale. Ou de l'expérimentation appliquée à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique (1858-1877)*, Paris, Les Presses universitaires de France, 1947, chapitre XV.

il a dû dépecer plus d'une sauterelle, ouvrir plus d'une grenouille, longtemps avant de faire de la médecine expérimentale.

Pourtant, ce mauvais élève va bientôt écrire un drame, *Arthur de Bretagne*, qui témoigne de connaissances historiques peu banales. Le jeune Claude a dû apprendre à Thoissey cet épisode des guerres entre Philippe-Auguste et les Plantagenêts, qui se conclut par la mort tragique du duc Arthur, assassiné par son oncle Jean sans Terre. Un Caladois d'adoption, Pierre Louvet, et un Bressan, Samuel Guichenon, avaient les premiers, au XVII^e siècle, écrit l'histoire de provinces françaises. Les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur suivirent leur exemple et commencèrent par *Histoire de Bretagne*, publiée en 1707 par dom Lobineau, et refaite au milieu du siècle par dom Morice et dom Taillandier. Or le collège de Thoissey avait été tenu par des Mauristes, et s'ils n'y étaient plus depuis longtemps quand Claude Bernard en fut élève, on peut supposer qu'il restait leur bibliothèque, ou que les enseignants diffusaient leurs travaux.

Un stagiaire peu motivé

Ne pouvant rester à la charge de ses parents, Claude Bernard s'est engagé comme élève dans une pharmacie de Vaise, où travaillait l'un des ses amis caladois, Benoît Blanc. Benoît avait deux ans de plus, il n'avait peut-être pas fréquenté Claude au collège, mais leurs familles étaient des mêmes villages, Arnas, Oully, Béligny. Ils resteront amis toute leur vie. Benoît Blanc est devenu ensuite pharmacien à Villefranche, puis s'est installé comme propriétaire rentier à Pommiers, où il est mort en 1897.

On cite souvent les détails pittoresques que Renan a rapportés à propos de la thériaque, cette drogue où l'apothicaire mélangeait ses fonds de pots, ses produits avariés : « telle fut », commente Renan, « l'origine première des doutes de notre confrère sur l'efficacité de l'art de guérir. »⁵ Moins connu, le témoignage de Francisque Sarcey, petit-fils de canut et chroniqueur au journal lyonnais *Le Salut public*, prouve l'esprit pratique du futur savant⁶ : « La première chose que son patron lui apprit à faire, ce fut du cirage. Jamais, dit-il lui-même, je n'éprouvai une joie si vive que le jour où j'eus composé mon premier pot de cirage : j'avais un état, je savais quelque chose ; j'étais un homme. » À ce premier enthousiasme a vite succédé un ennui profond, de sorte qu'au bout de dix-neuf mois l'apprenti pharmacien est reparti à Saint-Julien sans aucune qualification. Son patron, M.

5 Ernest Renan, Paul Bert, Armand Moreau : *L'œuvre de Claude Bernard*, Paris, J.B. Baillière et fils, 1881. On peut lire le discours de Renan, lors de sa réception à l'Académie française, sur le site de celle-ci.

6 Cette « Chronique parisienne », parue dans *Le Salut public* du 8 janvier 1860, est aussi dans le *Journal de Villefranche* du même jour.

Millet, lui a fait un certificat attestant que l'élève s'était « conduit avec honneur et fidélité »⁷, sans rien dire de ses compétences dans le métier.

Pourtant, le séjour à Vaise a pu avoir un retentissement lointain sur la carrière du jeune homme. Le pharmacien Louis Millet avait épousé en 1826 Pauline Bredin, une fille de Claude Bredin qui dirigeait l'École vétérinaire de Lyon. Celle-ci était installée sur le quai de l'Observance, non loin de la pharmacie qui se trouvait au 94 rue Royale, aujourd'hui le 19 Grande Rue de Vaise. Claude Bernard y allait souvent porter des médicaments pour les animaux, et Claude Bredin faisait le trajet dans l'autre sens parce qu'il était très attaché à sa fille, et qu'il aimait bien son gendre. En témoigne cette lettre à Ballanche, en 1826 : « J'ai consenti au mariage de Pauline, parce que le jeune homme est porteur d'une physionomie agréable ; elle est devenue Mme Millet. La voilà dans une petite pharmacie de Vaise. Son mari est trop jeune, mais fort intelligent, il est bon, actif, il n'est pas riche, mais il a la confiance, il se fait aimer. »⁸

Bredin enseignait la physiologie, qui allait devenir la spécialité de Claude Bernard. Et l'école vétérinaire était un haut lieu d'expérimentation⁹, car on y pratiquait l'autopsie des bêtes, mais aussi des opérations sur de vieux animaux qui étaient livrés aux étudiants, pour leurs travaux pratiques, jusqu'à ce que mort s'ensuive (un cheval subissait dix opérations différentes en une journée). Claude Bernard n'a sans doute pas fait lui-même ces expériences, mais il a pu en voir. La dextérité qui allait le faire remarquer de Magendie, quelques années plus tard, tenait certainement à ses dons personnels, mais elle a pu être favorisée par l'observation des travaux de l'École.

Cependant, Claude Bredin a sans doute eu, sur le jeune Bernard, une influence plus immédiate en encourageant ses goûts littéraires. Car le directeur de l'École vétérinaire était aussi un homme très cultivé, grand ami d'André Marie Ampère, de son fils Jean Jacques, et de Ballanche, tous lyonnais de naissance. André Marie Ampère n'était pas seulement le savant qu'on connaît, mais aussi l'auteur de pièces de théâtre, et professeur de philosophie. Son fils, écrivain, a commencé par publier une *Histoire de la poésie* en 1830, et une étude sur la littérature médiévale en 1833. Pierre Simon Ballanche, écrivain et philosophe, qui partageait avec ses amis la passion du romantisme allemand, avait assisté à la fameuse première d'*Hernani*

7 Justin Godart a reproduit la photographie de ce certificat dans *Les reliques de Claude Bernard*, Villefranche, éd. Publibrix, 1939.

8 Cité par Jean Bredin, *Quelques souvenirs de Claude Julien Bredin réunis par son petit fils J.B.*, Constantine, Imprimerie Linotype Veuve D. Braham, 21 rue Caraman, 1926, p. 239.

9 Voir Jack Bost, « Les apports de l'École vétérinaire de Lyon à la médecine expérimentale », revue *Rive gauche*, Lyon, décembre 1996, n°139. Et Martial Villemin, *Les Vétérinaires français au XIXe siècle*, Maison-Alfort, 1983.

en 1830. On peut donc imaginer que Claude Bredin, quand il venait à la pharmacie, ou quand Claude Bernard allait porter des paquets à l'école, a discuté avec le jeune homme, a favorisé sa culture littéraire, et même lui a révélé le théâtre romantique.

Une vocation contrariée

Autorisé à sortir au moins un soir par mois, le jeune Claude Bernard allait au théâtre. On a souvent dit qu'il aimait les Célestins, où se donnaient des drames et des comédies populaires. Mais il est probable qu'il appréciait les représentations du Grand Théâtre, l'Opéra d'aujourd'hui, car on sait qu'il avait l'ambition d'écrire une tragédie.

Il a néanmoins commencé par un vaudeville, dont on ne connaît que le titre, *La Rose du Rhône*. Il l'a fait jouer au moins une soirée, mais certainement pas aux Célestins, où l'on programmat des pièces certes médiocres, aujourd'hui oubliées, mais qui étaient relativement connues à l'époque ; et moins encore au Grand Théâtre.

Le docteur Jean Lacassagne, dans son petit livre de 1952 sur *Le souvenir de Claude Bernard dans la région lyonnaise*¹⁰, avait remarqué qu'il y avait eu, en 1832-1833, un petit théâtre passage de l'Argue. J'ai continué son enquête dans la presse locale et dans les registres de recensement. Dans cette galerie de l'Argue, créée en 1824-1828 sur le modèle des grands passages de Paris ou d'Italie, une petite salle de spectacles, attenante à un café, avait été confiée à un prestidigitateur, M. Hyacinthe, pour l'état civil Louis Hyacinthe Duflost, qui y tenait une école de théâtre pour de jeunes élèves. Il leur faisait monter des pièces, et se produisait lui-même comme ventriloque et magicien. Il avait été formé par un célèbre prestidigitateur parisien, M. Comte, qui dirigeait un « Théâtre des jeunes élèves » passage des Panoramas et passage Choiseul. Or en 1832, le théâtre des Célestins et le Grand Théâtre étant fermés pour travaux, les spectateurs lyonnais furent bien aises de se rabattre sur la « bonbonnière », comme disent les chroniqueurs, du passage de l'Argue, où M. Hyacinthe les divertissait par ses tours de magie, et par les essais émouvants de ses jeunes acteurs. Le journal local *Le Papillon : journal des dames, des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et des modes*, qui rend compte¹¹ de plusieurs soirées en septembre 1832, ne dit rien de Claude Bernard, mais il n'en reste pas moins fort vraisemblable que ce dernier s'est produit dans cette salle, la seule plausible d'ailleurs.

Ayant ainsi gagné un peu d'argent, le jeune auteur s'est cru appelé à de plus hautes destinées, et a entrepris d'écrire une tragédie, une

¹⁰ Dr Jean Lacassagne, *Le souvenir de Claude Bernard dans la région lyonnaise*, Albums du Crocodile, Lyon, novembre-décembre 1952.

¹¹ On peut lire des extraits de ces articles dans l'introduction d'*Arthur de Bretagne*, Villefranche-sur-Saône, éditions du Poutan, 2013, p.34-35.

vraie, versifiée et conforme aux règles d'Aristote. Mais comme la muse de la poésie le boudait, il s'est contenté de la prose, avec seulement, à la fin, un cantique en vers plutôt médiocre. Quant aux fameuses unités de temps, de lieu et d'action qui caractérisent la tragédie classique, il y a vite renoncé. *Arthur de Bretagne* est un drame romantique, d'une esthétique résolument neuve pour l'époque. Que ce jeune apprenti pharmacien ait connu l'actualité théâtrale par Claude Julien Bredin, par la presse, ou par les représentations des théâtres lyonnais, il était en tout cas bien au fait de la modernité la plus récente. Il espérait donc conquérir Paris.

La mère d'un de ses meilleurs amis, Louis Chrétien, lui avait donné une lettre de recommandation pour Jean Vatout. Né à Villefranche en 1791, d'une famille de drapiers et de tailleurs comme les Chrétien, Jean Vatout menait à Paris une double carrière littéraire et politique¹², dans l'entourage de Louis-Philippe. On disait même, et il en laissait volontiers courir le bruit, qu'il était un fils naturel du duc d'Orléans. Protecteur des lettres et des arts, Jean Vatout subventionnait les théâtres, et en connaissait bien les personnalités. Il envoya donc son jeune compatriote à un acteur qui était sociétaire de la Comédie Française depuis 1831, Pierre Mathieu Ligier. Il se trouve que Ligier avait joué en 1824, à l'Odéon, une pièce de Victor Chauvet (plus connu pour ses grands poèmes, et pour sa lutte contre l'esclavage) qui traitait du même sujet que celle de Claude Bernard : *Arthur de Bretagne, tragédie en cinq actes*. Au lecteur d'aujourd'hui elle ne paraît pas meilleure, mais Ligier fit sans doute la différence entre la tragédie en vers de Chauvet et le drame en prose de Bernard, et n'encouragea pas ce dernier. Puis Ligier, ou Vatout, ou les deux, l'envoyèrent à la sommité qu'était alors Saint-Marc Girardin. Suppléant de Guizot à la Sorbonne en 1833, titulaire de la chaire de poésie en 1834, critique littéraire, et proche de Louis-Philippe, c'est un homme influent que le jeune Claude Bernard est allé voir à l'automne 1833. Mais personne ne s'était avisé que le pauvre dramaturge, avec son drame romantique, n'avait aucune chance de trouver un accueil favorable auprès de ce critique, féroce adversaire du romantisme ! Une note en tête de la pièce laisse penser que Claude Bernard a tenté de refaire sa pièce et l'a de nouveau soumise à Saint-Marc Girardin en 1834, mais en vain. Le critique dissuada l'écrivain en herbe, et lui conseilla de se tourner vers la médecine puisqu'il avait tâté de la pharmacie.

Ironie de l'histoire, Claude Bernard devait en 1869 s'asseoir au fauteuil 29 de l'Académie française, non loin du fauteuil 23 où siégeait Saint-Marc Girardin. Plus ironique encore, Claude Bernard

12 Voir l'article très documenté de Bernard Le Clère, « Un sous-préfet à l'Académie Française. Notes sur Jean Vatout (1791-1848) », *La Revue administrative*, n°123, mai-juin 1968, p. 304-318.

devait épouser en 1845 Marie Françoise Martin, dite Fanny, qui était cousine des deux épouses de Saint-Marc Girardin, Louise Thierriet, morte en 1835, puis Caroline, épousée en 1837. Il se peut que l'hostilité de Mme veuve Bernard à la publication posthume d'*Arthur de Bretagne* soit due, entre autres raisons, à sa parenté avec celui qui avait condamné la pièce.

Entre temps, Claude Bernard avait repassé son baccalauréat à Paris en 1834 ; il s'était inscrit en faculté de Médecine, mais il avait raté l'agrégation ; il avait commencé à faire de la physiologie expérimentale mais n'avait plus de laboratoire où pratiquer ; et il s'appropriait à retourner à Saint-Julien comme médecin de village quand ses amis eurent l'idée de lui faire épouser Fanny Martin, dont la dot allait lui permettre de rester à Paris et de continuer ses recherches. Et c'est Fanny Martin, longtemps après, qui allait faire disparaître *Arthur de Bretagne* de la circulation.

Une publication censurée

Qu'on veuille bien excuser la longue histoire parisienne qui va suivre. Si elle semble nous éloigner du sujet de ce colloque, « Claude Bernard en son pays beaujolais », elle n'en concerne pas moins la destinée d'une œuvre qui avait été composée à Vaise, dans la mansarde de la maison Millet, et à Saint-Julien.

En 1876, deux ans avant sa mort, Claude Bernard ressortit le manuscrit de sa pièce pour le confier à un ami, Georges Barral. Ils s'étaient connus en 1865 lors de festivités à Estagel, dans les Pyrénées-Orientales, où l'on avait fait venir une délégation de savants pour inaugurer la statue d'Arago, l'enfant du pays. Les œuvres complètes de l'astronome avaient été publiées par Jean Augustin Barral, qui se trouvait là en compagnie de son fils Georges. Ce fut le début d'une longue et profonde amitié entre Claude Bernard et les deux Barral, au point que Bernard leur fit des confidences très intimes sur sa vie conjugale. En 1876, donc, Georges Barral se vit remettre *Arthur de Bretagne* avec la permission de le publier, mais cinq ans après la mort de l'auteur.

Pourquoi ce choix, alors que l'œuvre scientifique devait être éditée par Arsène d'Arsonval, autre élève de Claude Bernard, et son préparateur au Collège de France ? En témoignage d'amitié pour Barral ? Afin de signifier que cette pièce n'avait pas le sérieux du reste ? Une autre raison, que personne n'a remarquée jusqu'ici, a dû jouer.

Entre autres compétences, les Barral étaient chimistes et agronomes. Jean Augustin, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'Agriculture en 1871, auteur de divers ouvrages d'agriculture et directeur de journaux spécialisés ; et Georges, rédacteur en chef

du *Journal-Barral*. Ils connaissaient bien le Dr. Jules Guyot, dont la postérité a retenu les travaux sur la vigne mais qui s'est occupé aussi bien d'éclairage, de ponts ou de locomotives. La plus étonnante de ses œuvres est un opuscule composé en 1859, à l'occasion du mariage du Prince Napoléon et de Clotilde de Savoie, intitulé *Bréviaire de l'amour expérimental, méditations sur le mariage selon la physiologie du genre humain*. C'était un manuel de ce qu'on n'appelait pas encore la sexologie, qui expliquait l'importance du plaisir féminin dans le mariage, et les moyens de le provoquer. Des copies circulaient discrètement dans les salons, et Claude Bernard, à qui évidemment le titre faisait allusion, le connaissait. Or Jules Guyot avait confié son manuscrit à Georges Barral, et avait insisté pour qu'il le publiât après sa mort¹³. Claude Bernard a donc pu s'inspirer de ce précédent pour choisir de laisser à Barral sa fantaisie de jeunesse.

Le livre sortit des presses en décembre 1886. Barral avait donc attendu plus longtemps que ne l'avait exigé Claude Bernard, mort en 1878, mais puisque ce dernier n'avait pas expressément souhaité la publication, on pouvait hésiter. Cependant, tout le monde disait qu'il avait écrit une tragédie, qu'elle était lamentable, et que Saint-Marc Girardin avait eu raison d'orienter l'auteur vers une voie plus glorieuse. Ferdinand de Lesseps l'avait même rappelé dans son discours de réception à l'Académie française en avril 1885, et les journalistes le répétaient quand, en février 1886, fut inaugurée la statue devant le Collège de France. Par exemple : « Claude Bernard eut des débuts très durs. Il exerça d'abord la médecine dans son pays natal, essaya l'oculistique¹⁴ à Paris, donna des leçons de médecine opératoire, et alla même (*horresco referens*) jusqu'à composer une tragédie ! » (*Revue des journaux et des livres*, 14 février 1886). Barral voulut peut-être faire taire les mauvaises langues, en publiant cette œuvre pour que le public pût en juger par lui-même.

Cependant, Georges Barral n'avait pas demandé l'assentiment des héritiers, et Mme veuve Bernard, soutenue par ses filles, porta plainte pour publication illicite et pour diffamation. En effet, Barral avait fait état, dans la préface, des confidences de Bernard sur ses « souffrances intimes » et les « désenchantements du foyer conjugal », et de « l'abandon cruel où le laissèrent un triste matin, en 1869, sa femme et ses deux filles. » Le tribunal de première instance en

13 *Bréviaire de l'amour expérimental, méditations sur le mariage selon la physiologie du genre humain*, par feu le Dr Jules Guyot. Publié avec un discours préliminaire, une notice biographique et un lexique par les soins de MM. Georges Barral et Ch. Dufaure de La Prade, Paris, Marpon et Flammarion, 1882.

14 Claude Bernard n'a pas exercé la médecine dans son pays natal. Quant à « l'oculistique », l'auteur pense à la découverte de ce qu'on appellera le syndrome Bernard-Horner, constaté par Claude Bernard en 1852 sur un lapin à qui il avait fait une sympathectomie cervicale, et en 1869 chez l'homme par l'ophtalmologue suisse Horner.

juin 1889, puis la Cour d'appel en 1890, jugèrent qu'il y avait prescription pour la diffamation, mais que Barral n'avait pas le droit de publier la pièce, et qu'il fallait détruire les exemplaires restants, et ceux qui avaient été déposés à la Bibliothèque nationale. C'est ainsi que le livre disparut de la circulation pour près de cinquante ans. On en parla à l'occasion du centenaire, quand le romancier et médecin Octave Béliard en fit l'éloge dans *Le Journal* du 8 juillet 1913 ; et surtout l'année suivante, grâce à un long article de Régis Huard dans *Le Mercure de France* du 16 janvier 1914. Intrigué par les révélations d'Octave Béliard, il avait enquêté, il avait appris que la Bibliothèque Nationale avait conservé un exemplaire en secret, et il avait pu le lire, le résumer, l'analyser. Finalement, la pièce fut rééditée en mars 1943, par les soins du Dr Jean-Marie Le Goff, mais la période n'étant pas propice, elle sombra à nouveau dans l'oubli¹⁵. C'est pourquoi les éditions du Poutan, à Villefranche-sur-Saône, ont voulu sortir cette œuvre de son long purgatoire à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Claude Bernard.

Faut-il en vouloir à la veuve de Claude Bernard ? Hormis Louise Lambrichs¹⁶, qui la première a nuancé le jugement catégorique que les contemporains et la postérité ont porté sur Fanny Martin, tout le monde a accusé cette femme d'être acariâtre, avare, exagérément dévote, et d'avoir empêché son mari de travailler sereinement parce qu'elle lui reprochait de pratiquer des vivisections. Mais l'unique source de ces on-dit est Claude Bernard lui-même qui, avec une indiscretion étonnante chez un homme réputé si réservé, faisait des confidences intimes à ses amis, aux enfants de ses amis, ou même à de simples relations mondaines. On en jasait dans les salons bien avant que la séparation fût officielle en 1869, les frères Goncourt en parlaient dans leur journal, Sainte-Beuve en discutait avec la princesse Mathilde, et les journalistes même ne l'ignoraient pas. Personne ne sait, en revanche, ce que ressentait Mme Bernard. La mort de ses deux garçons, en bas âge, a pu aggraver son ressentiment envers son mari, qui refusait d'exercer la médecine alors qu'il avait le titre de docteur. Ses relations avec la famille Bernard n'étaient pas idylliques, sa dot servait à rembourser les dettes de son beau-père, et une adoration réciproque unissait Claude à sa mère, en un lien peut-être trop fort. Elle, Marie Françoise Martin, était d'une famille où les enfants ne connaissaient pas l'amour des mères, parce qu'elles mourraient trop jeunes : Fanny avait cinq ans à la mort de sa mère, qui elle-même n'avait pas connu la sienne. Enfin et surtout, Mme Bernard ne supportait pas le martyre des animaux livrés au scalpel

¹⁵ La traduction en breton, *Arthur Breizh*, parue en 1949, resta évidemment confidentielle.

¹⁶ Louise L. Lambrichs, *La vérité médicale. Claude Bernard, Louis Pasteur, Sigmund Freud : légendes et réalités de notre médecine*, Paris, éditions Robert Laffont, 1993.

de son mari. On sait, par le témoignage de Mathilde Shaw¹⁷, fille de l'orientaliste Charles Schœbel qui était un ami proche de Renan et de Claude Bernard, que ce dernier ramenait chez lui, pour les surveiller, des animaux sur lesquels il pratiquait des expériences. Elle raconte que lors d'un dîner, elle avait remarqué une forme qui geignait sous un drap, et que, apprenant qu'il s'agissait d'un « chien à expériences », elle ne revint plus jamais malgré son affection pour le maître. On peut supposer que Mme Bernard et ses filles en ont trop vu et entendu.

Du théâtre à l'amphithéâtre

La postérité a vanté un seul mérite de Fanny Martin, c'est d'avoir fait disparaître une œuvre qu'on croyait exécration, et d'avoir ainsi reconnu la vocation purement scientifique de son mari. La tentation littéraire aurait été une grave erreur de jeunesse, dont le discernement de Saint-Marc Girardin aurait détourné le jeune homme pour le bien de l'humanité. Mais si, au contraire, il y avait non pas rupture mais continuité entre les aspirations du dramaturge débutant et les réalisations du savant confirmé ? Et pourquoi a-t-il dit à Georges Barral, futur éditeur d'*Arthur de Bretagne* : « Si vous avez des amis parmi les poètes et les écrivains, dites leur donc qu'ils ne perdraient rien à venir m'entendre. »¹⁸

Comme tout drame historique, *Arthur de Bretagne* résulte de la collaboration entre le savoir et l'invention. Sur la base de faits attestés par les historiens, le dramaturge crée une intrigue plausible, des événements secondaires et des dialogues, il enrichit ce qui a été de ce qui aurait pu être. Le savant suit un mouvement inverse quand il fait une supposition puis cherche à la vérifier, quand il rectifie l'hypothèse par la constatation du fait, mais là aussi, la fiction compose avec le réel. La méthode expérimentale telle que l'a constituée Claude Bernard est en effet un subtil aller-retour entre l'imaginaire et la réalité, même si la seconde doit toujours triompher.

« Sentiment », « invention », « imagination » sont des mots fréquents sous la plume du savant, dont la démarche expérimentale n'est pas exclusivement guidée par la raison pure. Ce n'est pas une déduction logique qui forme l'hypothèse, mais l'imagination, inspirée par un sentiment personnel, voire circonstanciel :

« Il n'y a pas de règles à donner pour faire naître dans le cerveau, à propos d'une observation donnée, une idée juste et féconde qui soit pour l'expérimentateur une sorte d'anticipation intuitive de l'esprit vers une recherche heureuse. [...] C'est un

¹⁷ Mathilde Shaw, *Illustres et inconnus : souvenirs de ma vie*, Paris, Fasquelle, 1906.

¹⁸ Georges Barral, préface au *Faiseur d'hommes*, de Yveling Ram Baud et Dubut de Laforest, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1884, p.IV.

sentiment particulier, un *quid proprium* qui constitue l'originalité, l'invention ou le génie de chacun. Une idée neuve apparaît comme une relation nouvelle ou inattendue que l'esprit aperçoit entre les choses. [...] L'idée neuve apparaît alors avec la rapidité de l'éclair comme une sorte de révélation subite ; ce qui prouve bien que dans ce cas la découverte réside dans un sentiment des choses qui est non-seulement personnel, mais est même relatif à l'état actuel dans lequel se trouve l'esprit. [...] Si une idée se présente à nous, nous ne devons pas la repousser par cela seul qu'elle n'est pas d'accord avec les conséquences logiques d'une théorie régnante. Nous pouvons suivre notre sentiment et notre idée, donner carrière à notre imagination, pourvu que toutes nos idées ne soient que des prétextes à instituer des expériences nouvelles qui puissent nous fournir des faits probants ou inattendus et féconds. »¹⁹

Certaines notes manuscrites sont encore plus révélatrices : « Le vrai est une affaire de sentiment. Qu'est-ce qui nous dit qu'un raisonnement est juste ? Le sentiment. L'essentiel est de sentir juste et non pas de raisonner juste. »²⁰ Certes, la justesse du sentiment doit être vérifiée dans les faits. Mais si la réalité dément l'hypothèse, Claude Bernard n'en ressent aucune amertume : comme on dit en Beaujolais, « il est déçu en bien », ce qu'il n'attendait pas le satisfait plus que ce qu'il prévoyait, parce que sa découverte relance sa recherche en lui suggérant de nouvelles hypothèses, et son imagination d'abord contrariée repart en d'autres directions.

Cette manière de progresser dans la recherche a quelque chose de dramatique et d'aventureux qui satisfait sans doute un goût profond chez l'auteur d'*Arthur de Bretagne*. Il aime que la réalité le surprenne par des faits inattendus qui sont comme des coups de théâtre faisant rebondir une intrigue. Par exemple, quand il étudie le diabète et cherche où le sucre se détruit dans l'organisme :

« ... je fus amené non à trouver l'organe destructeur du sucre, mais au contraire je découvris un organe formateur de cette substance [...]. Je constatai donc là un fait nouveau, imprévu par la théorie et qu'on n'avait pas remarqué, sans doute, parce que l'on était sous l'empire d'idées théoriques opposées auxquelles on avait accordé trop de confiance. Alors, j'abandonnai tout aussitôt toutes mes hypothèses sur la destruction du sucre, pour suivre ce résultat inattendu qui a été depuis l'origine féconde

¹⁹ *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J.B. Baillière et Fils, 1865, p.59-64.

²⁰ Note citée par Mirko D. Grmek dans *Le Legs de Claude Bernard*, Paris, Fayard, 1997, p. 275.

d'une voie nouvelle d'investigation et une mine de découvertes qui est loin d'être épuisée. »²¹

Le célèbre article sur le curare, en 1864²², fait penser au roman scientifique tel que Jules Verne commence justement à en publier²³. Avec un art consommé de la composition romanesque ou dramatique, ménageant ses effets pour conduire son lecteur de surprise en surprise, Claude Bernard résume d'abord les témoignages des explorateurs, puis il raconte ses propres expériences avec le curare. Premier coup de théâtre, on apprend que le poison n'anesthésie pas comme on le croyait, mais réduit la victime au silence et à l'immobilité sans supprimer sa sensibilité et sa conscience. Cette mort qu'on pensait douce est en fait « accompagnée des souffrances les plus atroces que l'imagination de l'homme puisse concevoir », on a devant les yeux un « mort » parfaitement conscient, une intelligence « enfermée toute vive dans un cadavre ». Après ce roman d'horreur, un ultime coup de théâtre révèle au lecteur que la respiration artificielle peut réanimer le sujet. On comprend que séduit par un tel talent, le grand public, écrivains, hommes politiques, ou gens du monde, se soit pressé au Collège de France pour écouter Claude Bernard, qui avait ainsi trouvé dans l'amphithéâtre son plus sûr théâtre.

Passant de la littérature à la science, Claude Bernard n'a évidemment pas changé de personnalité. Il est resté confiant dans les pouvoirs de l'imagination pourvu qu'on la mette à l'épreuve du réel, et il a gardé le goût du drame et de la surprise.

Les voies détournées de Claude Bernard

Le trait le plus déterminant de son caractère est la passion de la recherche, qu'anime l'aspiration vers l'inconnu. Il dit dans son discours de réception à l'Académie française : « L'inconnu seul nous agite et nous tourmente, et c'est lui qui excite sans cesse nos aspirations à la recherche des vérités nouvelles dont notre sentiment a l'intuition certaine, mais dont notre raison, aidée de l'expérience, veut trouver la formule scientifique. » Et dans *l'Introduction à la médecine expérimentale* : « Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte qui sont certainement les plus vives que l'esprit de l'homme puisse jamais

21 *Introduction...*, *op.cit.*, p. 287. Le livre de Louise L. Lambrichs, *La vérité médicale*, *op.cit.*, analyse de manière éclairante cette méthode bernardienne.

22 « Études physiologiques sur quelques poisons américains. I. Le curare », *Revue des Deux mondes*, septembre 1864, p. 164-190.

23 Danièle Chatelain et George Slusser ont montré l'influence de Claude Bernard sur Jules Verne dans leur article « The Creation of Scientific Wonder : Jules Verne's Dialogue with Claude Bernard », *Vernania. Études Jules Verne*, volume 2, 2009-2010, p. 89-124.

ressentir. » Mais la joie de la découverte retombe vite, parce que le connu perd aussitôt son attrait ; la curiosité inassouvie repart alors dans de nouvelles directions, vers un autre inconnu. Donc, s'il trouve une vérité, « le savant ne doit pas s'arrêter en chemin ²⁴», et il ne le peut pas, parce que la quête du savoir est plus excitante que sa possession, le chemin plus intéressant que son point d'arrivée.

Cette métaphore du chemin, avec celle de la marche, est si fréquente chez Claude Bernard qu'on peut sans doute y voir l'indice d'un imaginaire personnel. Et pour revenir à ce pays natal qui est le cadre de notre colloque, au risque de faire de la mésologie simpliste, j'aime penser qu'il y a un lien entre cette image qui caractérise son style, et son goût de la promenade et de la chasse. Dans une lettre de jeunesse, contemporaine d'*Arthur de Bretagne*, il écrit :

« Tu me croyais peut-être à Paris, courant, marchant, me cassant la tête et faisant un métier inconnu, eh bien ! tu te trompais, je suis à Saint-Julien, je marche à mon aise et je fais un métier bien connu. La chasse, la pêche et la gambade partagent mes instants. [...] aujourd'hui je me dispose à aller à la chasse à la pipée, je me promène, je m'engraisse en attendant mes destinées futures, telle est ma vie.»²⁵

On imagine le jeune Bernard musardant, gambadant ou courant dans sa campagne, grimpant aux arbres pour récupérer ses gluaux, guettant la grive ou la truite, aussi excité de traquer une petite bête qu'il le sera plus tard dans la poursuite de la vérité.

Le chemin reste étrange, qui l'a mené de Saint-Julien à son laboratoire parisien, de l'officine de Louis Millet à la coupole de l'Académie, du passage de l'Argue au Collège de France.

« Chacun suit sa voie. Les uns sont préparés de longue main et marchent en suivant le sillon qui était tracé. Moi je suis arrivé dans le champ scientifique par des voies détournées et je me suis délivré des règles en me jetant à travers champs, ce que d'autres n'auraient peut-être pas osé faire. Mais je crois qu'en physiologie cela n'a pas été mauvais, parce que cela m'a conduit à des vues nouvelles.»²⁶ »

De cette aptitude à changer de voie, qui a guidé son existence d'homme, il a fait un principe scientifique. « En science expérimentale

²⁴ *Introduction, op.cit.*, p. 387-388.

²⁵ « Quatre lettres intimes de Claude Bernard jeune étudiant », publiées par B. Lyonnet, *Lyon Médical*, n°35, 27 août 1939.

²⁶ *Cahier de notes 1850-1860*, édité par Mirko D. Grmek, Paris, Gallimard, 1965, p. 128-129.

il faut changer d'idée et c'est le signe du progrès.²⁷» Les théories ne sont que des vérités partielles et provisoires, qui aident à avancer mais qu'on doit modifier pas à pas, puis abandonner pour en créer d'autres²⁸.

Si Claude Bernard a révélé au monde des faits physiologiques jusque-là ignorés, il a aussi laissé une méthode qui ne vaut pas que pour la médecine. Le goût de chercher et la soif de connaître, la remise en question inlassable des idées, la liberté de penser, fondent non pas un système philosophique, car « le meilleur système philosophique consiste à ne pas en avoir²⁹ », mais une éthique et peut-être un art de vivre.

Martine COURTOIS

27 Claude Bernard, *Principes de médecine expérimentale. Ou de l'expérimentation appliquée à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique (1858-1877)*, Paris, Les Presses universitaires de France, 1947, chapitre XIII. Voir aussi *Introduction, op.cit.*, p. 72 : « le progrès réel consiste toujours à changer une théorie ancienne [...]. Cela prouve qu'on a marché, car en science le grand précepte est de modifier et de changer ses idées à mesure que la science avance. »

28 « ... l'esprit, par des faits établis, les relie provisoirement par une théorie qui ne lui sert qu'à le guider pour en découvrir de nouveaux ; cette théorie qu'il modifie à chaque pas, il l'abandonne sans regret dès qu'elle ne lui suffit plus. » (*Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine, faites au Collège de France. T. 1, Cours du semestre d'hiver 1854-1855*, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1855-1856, p. 292)

29 *Introduction, op.cit.*, p. 388.

ACTUALITÉ DE CLAUDE BERNARD, SAVANT ET PENSEUR, « SECRÉTAIRE DE LA NATURE »

Comme pour la plupart des Français, Claude Bernard fut d'abord pour moi une icône, une statue dressée devant le Collège de France, celle d'un savant vêtu des clichés de la vulgate et reconnu pour avoir fait quelques découvertes, dont j'ignorais le détail, utiles à la médecine. Le désir d'en savoir davantage à son sujet naquit d'une rencontre avec un jeune médecin généraliste qui, découvrant soudain dans sa pratique le décalage existant entre ce que lui avait appris la Faculté au cours de sa formation et la dimension, plus vaste, des symptômes présentés par ses malades, m'avait sollicitée pour écrire un ouvrage à partir de quelques cas rencontrés dans sa pratique – cas qui mettaient parfois en évidence la part psychique, inconsciente, engagée dans un certain nombre de troubles organiques ou fonctionnels, ainsi que les effets de parole dans la disparition subite de ces symptômes¹. Les questions qu'il se posait, rejoignant les interrogations de Georg Groddeck (1866-1934), soulevaient celle, plus vaste, de la causalité en médecine, et du cadre explicatif traditionnel, toujours en vigueur, des symptômes organiques, fussent-ils conceptualisés en termes de syndromes et de tableaux cliniques. Ce premier travail exploratoire, notoirement insuffisant, constitue pour ainsi dire la préhistoire de mon intérêt pour Claude Bernard, pour son œuvre, et pour la pensée médicale occidentale, sa logique propre, son cadre, ses limites épistémiques.

1 F. Dutot et L. L. Lambrichs, *Les fractures de l'âme*, Paris, Robert Laffont, 1989.

J'inscrivis alors, en quatrième page de couverture de cet ouvrage écrit en collaboration, mon programme de recherche – que je pourrais aujourd'hui intituler « que signifie être un sujet humain » –, au carrefour de la démarche de trois grands savants emblématiques de la pensée actuelle relative au soin des sujets (que je distingue des individus, concept issu des sciences de la nature²) : Claude Bernard, Louis Pasteur et Sigmund Freud. C'est non loin d'ici, à Saint-Julien-en-Beaujolais, dans la maison de Claude Bernard transformée en musée où se tenait un colloque organisé par Jacques Michel et intitulé « La nécessité de Claude Bernard », que je rencontrai en décembre 1989 deux hommes exceptionnels prêts à soutenir cette recherche : Charles Mérieux, dont j'avais écrit l'autobiographie³, et Mirko Grmek, médecin et historien des sciences biomédicales, spécialiste mondialement reconnu de l'œuvre de Bernard⁴.

Claude Bernard a cinquante-deux ans lorsqu'il publie l'ouvrage qui lui vaudra la réputation – historiquement usurpée – de « fondateur de la médecine expérimentale » et fera de lui une icône du monde savant⁵. La vulgate ayant pour tragique habitude de trahir les grands hommes en les idéalisant pour mieux les honorer tout en méconnaissant souvent leurs apports réels, je tenterai ici d'échapper autant que possible à ce travers en explorant la façon dont Claude Bernard a cherché à définir sa méthode, sans toujours parvenir à la circonscrire aussi précisément qu'il l'aurait sans doute souhaité. Bénéficiant aujourd'hui d'un recul historique qui ne pouvait être le sien, j'essaierai de préciser quel a été son objet d'étude, son cadre,

2 Voir L. L. Lambrichs, « Le renversement freudien », in B. Fantini et L.L. Lambrichs (dir.), *Histoire de la pensée médicale contemporaine. Évolutions, découvertes, controverses*, Paris, le Seuil (à paraître en 2014).

3 Charles Mérieux (avec la coll. de L. L. Lambrichs), *Le virus de la découverte*, Paris, Robert Laffont, 1988 ; nouvelle édition complétée : Id., *Virus passion*, Paris, Robert Laffont, 1997.

4 Voir en particulier M. D. Grmek, « Réflexions inédites de Claude Bernard sur la médecine pratique », *Méd. Fr.*, n° 150, 1964, 6-11 ; Id., *Catalogue des manuscrits de Claude Bernard. Avec la bibliographie de ses travaux imprimés et des études sur son œuvre*, avant-propos par Marcel Bataillon et Étienne Wolff, introduction par Léon Delhoume et Pierre Huard, Paris, Collège de France et Masson, 1967 ; Id., *Raisonnement expérimental et recherches toxicologiques chez Claude Bernard*, thèse pour l'obtention du doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris (Sorbonne), Paris, 1971 ; Id., *Raisonnement expérimental et recherches toxicologiques chez Claude Bernard*, Genève et Paris, Droz (Presses de Savoie, Ambilly-Annemasse), 1973 ; Id., « Le credo philosophique de Claude Bernard et son discours de réception à l'Académie française », *Scientia*, 111, 1976 ; Id., *Claude Bernard et la méthode expérimentale*, Paris, Payot, 1991 ; *Le legs de Claude Bernard*, Paris, Fayard, 1997.

5 Sur l'expérimentation dans l'Antiquité, voir M.D. Grmek, *Le chaudron de Médée. L'expérimentation sur le vivant dans l'Antiquité*, Paris, « Les empêcheurs de penser en rond », 1997 ; plus proche de nous, voir l'étude historique de Grégoire Chamayou, *Les corps vils, expérimenter sur les êtres humains aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2008.

et en quoi les questions qu'il a soulevées demeurent en partie d'actualité – même si les termes des problématiques soulevées ont partiellement changé.

D'emblée en effet, la démarche de Bernard pose et repose la question de savoir si la médecine est une science ou un art, une science au sens fort ou un art conjectural utilisant, dans sa pratique, les connaissances issues de diverses disciplines scientifiques. Une épistémologie médicale rigoureuse nous contraint en effet à faire une distinction radicale entre les connaissances scientifiques utiles à la médecine, et la pratique clinique, cet art qui consiste à diagnostiquer une pathologie organique conceptualisée et répertoriée dans notre style de pensée médicale en rapport avec les connaissances plus fondamentales acquises au cours de l'histoire, et à prendre en charge des malades pour tenter de les soigner ou de les soulager. Notons que faute de faire cette distinction radicale, c'est au malentendu contenu dans le terme polysémique « médecine » (qui longtemps a signifié aussi remède) que Bernard se confronte, face à ses contemporains qui l'accusent de vouloir substituer la médecine de laboratoire à la médecine au chevet du malade (autrement dit la médecine clinique)⁶. De cette accusation, il se défend à plusieurs reprises, ce qui ne signifie pas qu'il a été entendu, l'expression « médecine expérimentale » prolongeant le malentendu et alimentant régulièrement diverses polémiques⁷. Tenter de lever ce malentendu permettrait peut-être de mieux apprécier quel fut l'apport de Bernard et quelle est aujourd'hui son actualité, autrement dit quels furent ses successeurs et quels sont aujourd'hui ses continuateurs, s'il en a.

Le trajet de Bernard : hésitations et, finalement, choix d'objet

La personnalité de Claude Bernard, comme celle de tout sujet singulier, a quelque chose d'énigmatique qui résiste à la sécheresse et au caractère lacunaire des données biographiques fournies par

6 Pour la réponse de Bernard à cette critique, voir « 2^e objection. On substitue le laboratoire à l'hôpital », in *Principes de médecine de médecine expérimentale*, Paris, PUF, 1947, p. 109-110.

7 « Nous ne voulons point par cela, comme nous l'ont fait dire des hommes qui ne nous ont point compris ou qui ne nous ont pas lu, nous ne voulons point, dis-je, substituer le laboratoire à l'hôpital. Nous avons répété à satiété dans l'introduction précédente que dans toutes les sciences, l'analyse expérimentale des phénomènes doit être précédée de leur observation, que par conséquent la médecine expérimentale suppose la médecine d'observation sur laquelle elle s'appuie, qu'en un mot l'étude expérimentale des maladies dans le laboratoire suppose préalablement l'étude clinique des maladies faite dans l'hôpital. Ce serait donc absurde de dire que la médecine d'observation et la médecine expérimentale s'excluent et se contredisent ; elles ne font que se compléter » (*Principes de médecine expérimentale, op. cit.*, p. 19).

la littérature, celles-ci fussent-elles critiques ou hagiographiques. Toutefois, elles nous permettent de reconstruire en partie le trajet de cet homme exceptionnel, qui fit l'objet de nombreuses études⁸. Ce trajet présente la particularité d'échapper à une forme de déterminisme social qui amène souvent les enfants à exercer les mêmes professions que leurs parents mais qui, heureusement, n'a rien d'absolu. En effet, issu d'un milieu de vigneron, Claude Bernard s'aventurera dans les hautes sphères de la recherche scientifique et quittera, pour cela, sa terre natale, à laquelle il restera toutefois très attaché. J'utilise à dessein, bien sûr, le concept de déterminisme si cher à Bernard dans le domaine de la physiologie où se situent ses apports scientifiques.

Les données biographiques, d'ailleurs, n'éclairent que peu les raisons profondes qui voient s'éclorre une pensée originale, voire une forme de génie. L'historien peut tout juste, à cet égard, émettre des hypothèses sur les expériences qui furent, à certains égards, déterminantes pour un sujet dans le choix d'une carrière et d'une recherche personnelle. Ainsi, concernant Bernard, si l'on cherche à établir une forme de cohérence entre ses premières activités et l'apogée de sa carrière de savant, on peut faire après coup l'hypothèse que son expérience d'élève en pharmacie chez l'apothicaire de Vaise, ce faubourg de Lyon, et la pratique de cet apothicaire qui distribuait à ses clients la fameuse thériaque, panacée fantaisiste prescrite de façon empirique pour des maux variés, sans rapports connus entre les uns et les autres, éveilla l'esprit critique du jeune homme. Toutefois, son choix de la médecine n'est pas immédiat et ses goûts le portent d'abord vers la littérature et, en particulier, l'art dramatique. Il s'essaie d'abord au vaudeville, puis au drame, mais il est vite découragé dans cette voie par le critique Saint-Marc de Girardin qui l'encourage, en 1834, à choisir un autre métier. Notons qu'il n'a, à ce moment-là, que vingt-et-un ans. Il

8 Voir par ex. G. Barral, *Claude Bernard*, Verviers, Gilon, 1889 ; H. Bergson, « La philosophie de Claude Bernard », dans *La pensée et le mouvant*, Paris, Alcan, 1934, p. 257-266 ; P. Bert, « Claude Bernard », in *C. Bernard, La science expérimentale*, Paris, Baillière, 1878, p. 15-35 ; A. Bourguignon, *La pensée de Claude Bernard*, Union rationaliste, 1955 ; G. Canguilhem, *L'idée de la médecine expérimentale selon Claude Bernard*, Paris, Palais de la Découverte, 1965 ; P.-E. Chauffard, « Claude Bernard, sa vie et ses œuvres », *Revue des Deux Mondes*, 30, 1878, p. 272-310 ; F. Dagognet, « Ambiguïtés de Claude Bernard », *Atomes*, n°227, 1965, p. 351-357 ; P. Debray-Ritzen, *Claude Bernard, ou un nouvel état de l'humaine raison*, Paris, Albin Michel, 1992 ; H. Didon, « Claude Bernard », *Revue de France*, 28, 1878, p. 1-20 ; J.-L. Faure, *Claude Bernard*, Paris, Crès, 1925 ; P. Gendron, *Claude Bernard. Rationalité d'une méthode*, Paris, Vrin, 1992 ; P. Mauriac, « Claude Bernard, ou le philosophe malgré lui », *Mercure de France*, n° 257, 1935, p. 225-241 ; Id., *Claude Bernard*, Paris, Grasset, 1954 ; J. Michel (dir.), *La Nécessité de Claude Bernard*, Actes du colloque de Saint-Julien-en Beaujolais, Paris, Klincksieck, 1991 ; R. Millet, *Claude Bernard ou l'aventure scientifique*, Paris, Nouvelle France, 1945 ; A. Prochiantz, *Claude Bernard et la révolution physiologique*, Paris, PUF, 1990 ; J. Rostand, *Hommes de vérité*, Paris, Stock, 1943.

s'inscrit alors en médecine, sans se distinguer particulièrement, et ce n'est pas, apparemment, le soin des malades qui l'intéresse. À dire vrai, cet homme que nous avons l'habitude de considérer comme un humaniste sensible en signe de reconnaissance pour ses découvertes utiles à la médecine semble avoir été plutôt timide, solitaire, et peu porté vers les relations humaines. Et pour ce qui concerne ses relations sentimentales et conjugales, elles furent, soit si bien cachées que nous n'en savons rien car il n'était guère, dans ses écrits, porté à la confiance, soit conflictuelles et apparemment peu satisfaisantes. En revanche, la rencontre avec François Magendie, qui exerce alors à l'Hôtel-Dieu tout en menant au Collège de France des expérimentations physiologiques sur les animaux, sera déterminante dans son choix : celle de la recherche physiologique en laboratoire qui absorbera toute son existence et où s'épanouira aussi bien son génie d'expérimentateur que sa pensée. En un mot, si Bernard est souvent qualifié de médecin car il était titulaire d'un doctorat en médecine, si on lui doit le repérage d'un syndrome ophtalmique qui porte son nom⁹, ce n'est pas à la pratique clinique qu'il consacra son existence. Son objet – différent de celui de Pasteur – restera tout au long de sa vie adulte le corps organique, animal, et ses mécanismes fonctionnels et pathologiques, encore en partie obscurs, à une époque où les techniques médicales ne permettent pas encore de visualiser l'intérieur du corps ni d'analyser, avec la précision actuelle, les différents composants biologiques de ce corps. C'est à ce titre que l'humanité lui doit des découvertes – comme celle de la fonction glycogénique du foie ou de l'action du curare – que la physiologie et la pharmacologie considèrent aujourd'hui comme acquises et qui font partie des connaissances nécessaires à l'exercice de la médecine, qu'il s'agisse de la chirurgie ou de la thérapeutique.

Les malentendus, stimulants pour la pensée

De tout temps, les médecins se sont étayés sur des observations des corps et sur des théories issues de ces observations pour agir et soigner les malades, et de tout temps les découvertes – distinctes des inventions – se sont heurtées aux théories en vogue et ont soulevé des débats passionnés dans les milieux des praticiens et des théoriciens. En ce qu'elle met en cause certaines théories admises dans une époque donnée, la découverte, issue d'une hypothèse inédite confirmée ensuite par l'expérience, oblige en effet à repenser la théorie et Bernard, devenu sur le tard un écrivain talentueux, rappelle à ce sujet une fort jolie parabole qu'il serait heureux de faire connaître à tous les esprits dogmatiques qui accueillent toutes sortes de théories élaborées par leurs prédécesseurs comme des vérités

9 Syndrome de Claude Bernard-Horner.

absolues : « Maintenant, s'il y a des médecins qui sont convaincus et qui aiment mieux garder une mauvaise théorie qui a fait son temps que d'en chercher une meilleure parce qu'ils ne sont pas toujours sûrs de la trouver, nous leur répondrons par un apologue bien connu : " Un homme possédait un rossignol qui chantait très bien et qui le réjouissait de ses accents. Un jour, le rossignol mourut. Notre homme, désolé et attristé de ne plus entendre la voix de son rossignol, pense à le remplacer par un autre. Il va au marché en acheter un, mais il ne trouve que des couvées. Il demande si ces œufs écloreont bien et si les petits, éclos, chanteront très bien. On lui dit que cela est possible sans aucun doute mais qu'on ne peut pas en répondre, que tous les œufs peuvent ne pas être féconds, que les petits rossignols qui en sortiront peuvent ne pas être de bien bons chanteurs. Alors, notre homme réfléchit et dit : "Tout bien calculé et bien pesé, je garderai mon rossignol mort." On aurait pu dire à cet homme pour le décider : "Il n'est pas certain absolument que les œufs écloreont et donneront de bons chanteurs, mais il est absolument certain que votre rossignol mort ne chantera plus." " Cette parabole exprime bien la pensée scientifique, car je vous montrerai plus tard que les théories dans les sciences doivent naître, vivre et mourir. C'est à cette condition seule que la science marche. Vouloir garder une théorie usée, c'est être aussi absurde que de garder un rossignol mort¹⁰. »

Il se trouve – et l'apologue vaut bien au-delà du champ du soin médical – qu'il est plus facile de construire une théorie satisfaisante pour l'esprit que de découvrir ses failles et ce qui pourrait la remettre en cause, et plus confortable de croire que de douter, quitte à remettre en cause ce à quoi, soi-même, on a longtemps cru. Aujourd'hui encore, si nous examinions avec rigueur les théories en vogue, qui font l'objet de nombreuses publications, nous serions surpris sans doute du nombre de rossignols morts qui occupent les têtes de gondole de nos librairies et qui sont reçus benoîtement comme s'ils chantaient clairement.

Pour en rester dans le domaine cher à Bernard – à savoir la physiologie expérimentale, discipline scientifique parmi d'autres faisant partie de ce vaste corpus nommé aujourd'hui les sciences biomédicales – il est intéressant de noter que son postulat, qu'il existe un déterminisme absolu dans les phénomènes physiologiques, lui a permis de découvrir des mécanismes ignorés, susceptibles d'éclairer en partie les causes prochaines (au moins du point de vue biologique) de certains dérèglements fonctionnels voire de certaines pathologies organiques. Toutefois, l'idée même de dérèglement ou de pathologie suppose l'idée d'une normalité physiologique idéale partagée par tous – ce qui, pour paraître vrai, n'en est pas moins

démenti par l'expérience. Le normal et le pathologique sont en effet des notions interdépendantes et relatives à un ensemble plus vaste inscrit dans un contexte à la fois individuel et collectif, autrement dit social, et il arrive que ce qui paraît normal dans une société donnée soit considéré comme pathologique dans une autre¹¹. De plus, les connaissances médicales se heurtent à l'impossibilité de connaître toutes les données, celles-ci n'étant recueillies que sur les malades qui consultent, toute personne ne consultant pas étant considérée a priori comme en bonne santé. Les données nouvelles, susceptibles d'apporter des connaissances nouvelles, n'émergent donc qu'à l'occasion de l'apparition de maladies inconnues, dites nouvelles ou émergentes¹², susceptibles de modifier la pathocénose¹³. Entre la physiologie qu'explore Bernard dans ses travaux expérimentaux (postulant que l'organisme humain, en tant qu'appartenant à la même espèce animale dite *Homo sapiens*, fonctionne de la même façon sur toute la planète), et la pathologie animale et humaine – qu'explorent et conceptualisent les cliniciens – vétérinaires et médecins –, il existe un premier espace de questionnement qui interroge la faculté psychique de conceptualisation et de symbolisation. De même, entre la physiologie humaine et les diverses substances animées ou inanimées existant dans la nature – objet plus précis des travaux de Pasteur –, il existe encore l'espace considérable qui interroge leurs interactions souvent obscures, encore aujourd'hui. Les controverses qui opposèrent Bernard et les milieux médicaux, qui lui reprochaient de vouloir remplacer la médecine au chevet du malade (autrement dit la clinique médicale) par la médecine de laboratoire sont donc probablement à attribuer en partie à une difficulté de penser ces interactions, dans le cadre d'une épistémologie médicale qui, aujourd'hui encore, n'a rien de clairement établi ni dans les milieux scientifiques, ni dans les milieux médicaux, ni dans l'opinion – comme le prouve la création récente du concept épistémologiquement douteux de « biomédecine ». De ce point de vue, les controverses qui amenèrent Bernard à écrire son

11 Voir en part. M. D. Grmek, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale. Recherches sur la réalité pathologique dans le monde grec préhistorique, archaïque et classique*, Paris, Payot, 1983.

12 Voir par ex. B. Fantini, « Les maladies émergentes », in B. Fantini et L. L. Lambrichs (dir.), *Histoire de la pensée médicale contemporaine. Évolutions, découvertes, controverses*, Paris, Seuil (à paraître).

13 Sur le concept de pathocénose, créé par Mirko D. Grmek, voir M. D. Grmek, Mirko D. Grmek, « Préliminaire d'une étude historique des maladies », *Annales ESC*, 24, 1969, p. 1437-1483 ; Id., « Pour une nouvelle approche dans l'étude historique des maladies ; la dynamique de la pathocénose », *Atti del XXI Congresso Internazionale di Storia della Medicina (Siena, 1968)*, Roma, 1970, I, p. 681-688 ; G. Lambert, *Vérole, cancer & Co. La société des maladies*, Paris, Seuil, 2009 ; J. Coste, B. Fantini et L. L. Lambrichs (dir.), *Le concept de pathocénose de M. D. Grmek, Une nouvelle conceptualisation de l'histoire des maladies* (titre provisoire, à paraître).

Introduction, destinée à éclairer le public sur sa démarche, conservent une part de leur actualité au sens où les écrits de Bernard sont pour la plupart inspirés par sa pratique expérimentale, et non l'inverse. Ainsi, après avoir sévèrement critiqué les esprits a priori et les philosophies spéculatives non fondées sur l'expérience, Bernard se lance dans une tentative d'élaboration de la démarche expérimentale en médecine, pensée comme *a posteriori*, autrement dit *après coup*.

Sans contester le caractère fondateur de ce texte issu de sa pratique, autrement dit de ses actes (penser scientifiquement reviendrait donc à agir avant de penser, « pour voir », ce qui ne va pas sans poser quelques questions troublantes relatives aux actes posés *sans penser*), et qui contient déjà bien des idées que d'autres – tel Karl Popper – formaliseront plus tard de façon plus abstraite sans se fonder sur une expérience directe, il faut admettre qu'il conserve le mérite, aujourd'hui encore, de faire penser et de donner à penser, dans une perspective historique qui suppose, aussi, une épistémologie médicale beaucoup plus complexe et développée, aujourd'hui, qu'à l'époque de Bernard. La physiologie, si fondatrice soit-elle, n'est en effet qu'une partie de la médecine (si, comme le dit aussi Claude Bernard, le problème en définitive, c'est le malade), et la démarche expérimentale a eu pour effet de faire éclater partiellement la médecine dite générale et d'amplifier considérablement le nombre des disciplines médicales qui se sont spécialisées suivant diverses logiques (liées tantôt à une fonction, comme la gastro-entérologie, tantôt à un élément du corps, comme l'hématologie, tantôt à l'âge des malades, comme la pédiatrie ou la gériatrie, tantôt au type d'intervention, comme la chirurgie, elle-même divisée en spécialités, tantôt à une pathologie, comme la cancérologie). Toutefois, si le « milieu intérieur » – concept créé par Bernard – est aujourd'hui infiniment mieux connu et désormais visible (avec divers artefacts) grâce à des techniques qui n'existaient pas à l'époque de Bernard, cela ne signifie pas pour autant que tous les secrets en ont été percés, ni même qu'il soit pensé dans toutes ses dimensions. Si tel était le cas en effet, les médecins seraient en mesure de rétablir l'équilibre (ou homéostasie) de ce milieu intérieur en toutes circonstances, ce qui, comme chacun sait sans savoir pourquoi, est loin d'être le cas. Nous effleurons ici la question profonde des mythes médicaux et scientifiques¹⁴, liés au développement des sciences du vivant – mythes suivant lesquels « un jour », l'homme serait capable, grâce à « la science », de maîtriser la nature et de guérir toutes les maladies. Ce mythe, puissant à la fin du XIX^e siècle – et persistant sans doute aujourd'hui à l'état de fantasme – est bien, semble-t-il, ce qui

14 M. D. Grmek, « Quelques mythes méthodologiques en histoire des sciences », dans *Essais en hommage à Jacques Roger*, C. Blanckaert, J.-L. Fischer et R. Rey (dir.), Paris, Klincksieck, 1995, p. 21-27.

provoque Bernard à se distinguer de la position pasteurienne, en revendiquant une position singulière de « secrétaire de la nature ».

Revendication d'une position singulière

La littérature relative aux rapports supposés conflictuels entre Bernard et Pasteur est abondante et s'inscrit, me semble-t-il, dans le contexte de ce syntagme flou, « médecine expérimentale », qui donna lieu au XX^e siècle à tant de dérives inacceptables. Il serait abusif, bien sûr, de considérer la démarche bernardienne comme l'ancêtre des pratiques nazies qui utilisèrent des corps humains vivants pour faire des expériences aujourd'hui considérées comme des crimes contre l'humanité d'autant que les nazis, de ce point de vue, n'innovaient guère. La question n'en demeure pas moins posée, et demeure actuelle¹⁵, de la limite à laquelle on se heurte, en médecine, et dans la recherche, dès lors que l'on justifie son acte « au nom de la science » en passant par profits et pertes le sens de l'acte de soin porté à un être humain en état de vulnérabilité et de dépendance, qui demande de l'aide. La question (inimaginable à l'époque de Bernard) se pose en particulier dans le registre de la fin de vie, les moyens techniques nous permettant aujourd'hui de maintenir longtemps en vie, dans certains cas, des êtres qui ne semblent plus en mesure de revenir à une existence consciente, voire des êtres qui souffrent l'enfer sans espoir d'amélioration de leur état. La lutte contre la mort, qui anime le médecin et justifie bien des actes médicaux, justifierait-elle jusqu'à l'acharnement thérapeutique qui, dans certains cas, ressemble à une forme de torture légalisée et avalisée par une pratique qui s'appuie sur des sciences se réclamant de la vie ?

Bernard ne se pose pas ce style de question, et ce pour une raison simple : c'est qu'à son époque, la physiologie reste une science beaucoup plus approximative qu'aujourd'hui tandis que la question éthique – l'une des plus complexes qui soit dans le registre philosophique, et fortement interrogée par le programme nazi soutenu par bien des scientifiques et des médecins¹⁶ – ne s'était pas encore emparée de la société comme aujourd'hui, du fait de la création du concept de « bioéthique ». La place considérable que Bernard donne à la physiologie se justifie donc, à l'époque, par l'ignorance ambiante, qui amène nécessairement à poser des actes médicaux souvent inadéquats. Ce qui nous intéresse ici, c'est la question du différend supposé avec Pasteur, et la façon dont Bernard définit sa position, pour

15 Elle est particulièrement réactualisée par la création, dans les années 1970, du concept de bioéthique par Van Rensselaer Potter (1911-2001). Voir, de cet auteur biochimiste, *Bioethics : Bridge to the Future*, Prentice-Hall, 1971.

16 La question éthique, distincte du moralisme commun dans la plupart des sociétés chrétiennes généralement manichéennes, précède en effet la loi écrite par les hommes, elle l'inspire et s'articule au juridique et au politique.

la distinguer de la démarche pasteurienne. « Pasteur veut diriger la nature ; moi, je me laisse diriger par elle, je la suis. Cuvier dit : l'observateur écoute la nature ; l'expérimentateur l'interroge. Il faut faire les deux. Il faut interroger la nature, lui poser une question, mais il ne faut pas vouloir qu'elle réponde à votre question, il faut l'écouter quoi qu'elle dise. Ainsi l'observateur et l'expérimentateur doivent écouter la nature et se taire devant elle. Seulement, pour l'observateur, la nature parle d'elle-même, tandis que pour l'expérimentateur, elle est provoquée à parler : expériences pour voir, pour voir n'importe quoi ; expériences pour faire parler la nature et lui faire dire n'importe quoi. Il faut tâcher de la comprendre, voilà tout. Le savant n'est que son secrétaire et ne lui dicte pas ses idées. Moi, je suis le secrétaire de la nature. Pasteur et les a prioristes veulent lui dicter ses réponses selon leurs idées¹⁷. »

La question qu'aborde ici Bernard – et cela s'entend dans son texte – n'est pas simple. En effet, il revendique une position éminemment contradictoire au sens où le secrétaire – si nous acceptons sa métaphore – prend sous la dictée un texte qui lui est dicté, alors que la nature, justement, ne « parle » pas : le secrétaire qu'il est la pousse donc à « parler », et se transforme plutôt en enquêteur, voire en inquisiteur ou en policier autorisé, au nom de la science, à utiliser tous les moyens à sa disposition. Cette contradiction pourrait se résoudre en partie si nous portions notre attention sur le choix d'objet, ainsi que sur la visée. Chez Bernard, c'est le corps humain en tant qu'organisme animal qui, même s'il est parlant, ignore de quelle façon il fonctionne – et c'est bien pourquoi le malade consulte le médecin : pour savoir ce qui lui arrive lorsque ce corps le dérange ou le fait souffrir. L'objet de la recherche pasteurienne est tout autre : il s'agit de la nature extérieure, autrement dit de l'environnement en tant qu'il entre en interaction avec les corps organiques, animaux et humains. Si la démarche bernardienne a frayé la voie à un approfondissement et à un déploiement considérables des connaissances nécessaires au médecin, Pasteur, en détruisant la théorie de la génération spontanée qui dominait à son époque chez les scientifiques, a permis le développement d'autres disciplines telles que la bactériologie ou la virologie, qui ont des conséquences non seulement en médecine, mais aussi dans l'élevage, l'agriculture, etc. De ce point de vue, Pasteur est aussi – quoique sa forme d'esprit soit différente de celle de Bernard – un « secrétaire de la nature », cette nature invisible à l'œil nu dont il fallait avoir l'intuition pour la découvrir, et des techniques très perfectionnées pour l'appréhender.

17 *Principes de médecine expérimentale, op. cit.*, p. xxv-xxvi. Sur les rapports entre Pasteur et Bernard, et les références bibliographiques sur ce thème, voir M. D. Grmek, « Les relations entre Bernard et Pasteur », in Id., *Le legs de Claude Bernard*, Paris, Fayard, 1997, p. 335-364.

Et c'est aussi un expérimentateur, comme nous l'enseignent les travaux sur la rage et la vaccination – un expérimentateur qui n'était pas médecin, notons-le, et qui sut créer, avec le soutien de ses collègues, une légende glorieuse masquant les effets indésirables de ses premiers essais de vaccin¹⁸.

Les controverses entre le maître – Bernard – et l'un de ses plus brillants disciples – Pasteur – paraissent, à la lumière de ce déploiement, relativement stériles, à ceci près que croyant parler de « la même chose » (la nature), chacun parle d'autre chose, ce qui est le dénominateur commun de tout malentendu.

La vérité selon Claude Bernard, et son actualité : là où science et art s'associent pour se compléter

Plus de cinquante ans après la mort de Bernard paraît aux éditions Boivin, en 1937, un manuscrit inédit intitulé *Philosophie*. Ce petit opuscule nous offre, non pas un essai achevé, mais le début d'un travail de pensée qui ne cessera d'accompagner le savant – notes de lectures et réflexions personnelles, en réaction aux textes. Ce travail semble dater des années trente ou quarante du XIX^e siècle, puisqu'il commente deux textes parus respectivement en 1832 et en 1830, un manuel d'histoire de la philosophie traduit de l'allemand, et le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte. Bernard a entre trente et quarante ans. Il lit le crayon à la main, et juge ce qu'il lit avec un certain tranchant qui ne cessera, avec le temps et l'expérience, de s'aiguiser. Sa propre pensée y demeure toutefois encore embryonnaire si l'on compare le contenu de cet opuscule aux notes publiées dans *Le Cahier rouge*¹⁹ dont l'édition complète, commentée, fut accomplie par Mirko Grmek et publiée sous le titre *Cahier de notes (1850-1860)*²⁰. Ces volumes, ensemble d'écrits épars, précèdent donc l'*Introduction* (1865), et traduisent un trajet qui va de la littérature à l'intérêt attentif pour la philosophie (qu'il ne lit pas dans les textes, toutefois, Comte excepté), pour arriver enfin à des pensées notées au fil de sa pratique expérimentale, et mêlant observations techniques, questionnements, et élaborations voire créations conceptuelles tirées toujours de sa pratique. Les idées générales qu'il note parfois sont donc des états

18 Voir L. L. Lambrichs, *La vérité médicale, Claude Bernard, Louis Pasteur et Sigmund Freud, Méthodes et réalités de notre médecine*, Paris, Robert Laffont, 1993 ; Hachette « Pluriel » (n°8690), 1994 ; rééd. 2008, 2010. Notons que ce premier travail épistémologique reste encore prisonnier du mythe holistique, fortement mis en cause par un travail suivant, de clinique historique, intitulé *Nous ne verrons jamais Vukovar* (Paris, Philippe Rey, 2005) qui met en évidence, sous une forme peu académique, la scientificité spécifique de la démarche freudienne en mettant au jour le mécanisme de répétition génocidaire.

19 Paris, Gallimard, 1942. Édition établie et présentée par Léon Delhoume.

20 Paris, Gallimard, 1965. La date de publication correspond au centenaire de la publication de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

ponctuels d'une pensée en cours, qui ne cesse de revenir sur elle-même, et ce serait une erreur sans doute de les considérer comme des idées arrêtées sans tenir compte du mouvement de pensée, incessant, qui accompagne sa pratique. De ce point de vue, Bernard est plutôt un penseur qu'un philosophe au sens classique de ce terme, sauf à considérer que toute forme de pensée humaine, pour peu qu'elle soit un peu approfondie, est philosophique²¹. De plus, vu ce qu'il dit de la philosophie, qui témoigne de failles certaines dans ce domaine, Bernard n'aurait sans doute pas souscrit à cette étiquette de philosophe qui lui fut attribuée par plus d'un : « J'aime beaucoup la philosophie et beaucoup les philosophes : ce sont des hommes d'esprit et de grande intelligence. Mais je ne crois pas que la philosophie soit une science. C'est une distraction utile pour l'esprit de causer philosophie après avoir travaillé. Comme c'est une distraction d'aller faire une promenade après être resté longtemps travailler dans son laboratoire²². » En un mot, pour le savant, la science de laboratoire est plus sérieuse que des spéculations fleurant l'esprit de système et dont il ignore sur quelles connaissances, quelles observations et quelles expériences elles se fondent. Notons que Bernard s'est toujours voulu *antisystématique*²³.

Il est vrai que l'objet qui mobilise la pensée de Claude Bernard n'est ni le monde, ni l'existence, ni l'histoire, ni l'éthique, ni les mœurs, ni la vie en société, ni l'espèce humaine en tant qu'elle se distingue des autres espèces animales, mais la matière douée de vie (animale, végétale et humaine), et plus particulièrement la physiologie, en tant qu'elle se distingue d'une autre discipline scientifique utile à la médecine, à savoir l'anatomie. Pour traduire sa démarche en termes plus actuels, il paraît plus adéquat de voir dans Bernard, non pas un « philosophe de la médecine » – tel que fut, par exemple, Georges Canguilhem (1904-1995) – mais un maître original dans le registre de la recherche en physiologie et en biologie, disciplines dans lesquelles il s'est illustré par diverses découvertes utiles aux médecins. Ces découvertes, toutefois, l'ont amené à esquisser des idées originales qui furent reprises ensuite, et développées, par des médecins intéressés par la pensée médicale et dits, pour cette raison,

21 Rappelons que traditionnellement, la philosophie, amour et quête de la sagesse, se décompose en diverses thématiques électives : Ethique, Politique, Métaphysique, Logique, Epistémologie (cette dernière partie s'intéressant au statut de validité des connaissances, et aux diverses théories dites scientifiques, mythes scientifiques inclus). Toutefois, Bernard écrit aussi : « Je pense que les vrais esprits philosophiques sont ceux qui recherchent la vérité et qui la trouvent » (*Principes de médecine expérimentale, op. cit.*, p. 143).

22 Claude Bernard, *Philosophie*, manuscrit inédit, Paris, Hatier-Boivin, 1954, p. 37. Les passages qui précèdent et qui suivent sont plus sévères.

23 Voir « Médecine expérimentale : son caractère théorique mais antisystématique », in *Principes de médecine expérimentale, op. cit.*, p. 114 et suiv.

philosophes. Ainsi Canguilhem, justement : n'a-t-il pas trouvé le sujet de sa réflexion magistrale sur *Le normal et le pathologique* chez Bernard ? Un passage du *Cahier de notes* permet d'en faire l'hypothèse : « La pathologie n'ajoute rien à l'organisme. Elle ne fait que troubler. L'état pathologique ne crée aucune propriété vitale nouvelle ; il ne fait qu'exalter, déprimer ou dévier celles qui existent. Autrefois on croyait que l'état pathologique créait la faculté de faire du sucre. Aujourd'hui j'ai prouvé que c'est une fonction normale qui est simplement troublée ou exagérée²⁴. »

L'idée originale, chez Bernard, ne naît pas de l'imagination seule ou de la spéculation pure, mais du fait nouveau méconnu, imaginé (*sous la forme d'une hypothèse*) avant d'être prouvé, et mis au jour au terme d'un long travail de patience. À ce titre, il est l'un des grands savants penseurs de sa pratique qui ont fait avancer les connaissances, et si sa méthode présente un intérêt, c'est ce par quoi elle montre que pour découvrir quelque chose de nouveau dans quelque domaine que ce soit (y compris philosophique, n'en déplaise à Bernard), il convient de se méfier des théories en vogue et de s'appliquer longtemps et patiemment à son objet, ses découvertes ne s'étant produites qu'en son âge mûr. Notons que beaucoup d'autres se sont appliqués comme lui, sans pour autant faire de découvertes ou sans atteindre sa renommée internationale, ce qui nous enseigne non seulement sur la lenteur qui préside aux découvertes, mais sur la qualité d'originalité d'un esprit humain, capable de remettre en cause les idées reçues, si apparemment satisfaisantes pour la raison soient-elles, et aussi peut-être sur une forme de chance qui porte sur le devant de la scène, après des années de labeur, cet esprit original. D'une certaine façon, Bernard – avec bien d'autres – confirme le caractère transgressif de toute forme de découverte, si la transgression consiste à remettre en cause un dogme, qu'il soit scientifique, confessionnel ou philosophique. Sa démarche nous invite aussi à distinguer découverte – en tant que mise au jour d'un mécanisme méconnu – et invention, théorique, technique ou pratique, qui mobilise davantage l'imagination créatrice que la raison.

De ce point de vue, même si le contexte a changé vu l'approfondissement des connaissances en physiologie et en

24 *Cahier de notes*, *op. cit.*, p. 102. Bernard s'intéresse ici à l'équilibre interne de l'organisme. Quant aux croyances relatives aux maladies, la croyance populaire en attribuait aussi souvent l'origine au monde extérieur, ce qui s'est scientifiquement vérifié, du moins en partie, grâce aux recherches pasteurienues. Le débat médical au cœur des rapports entre Bernard et Pasteur porte donc sur les interactions entre le « terrain » (le « milieu intérieur ») et le monde naturel extérieur susceptible de compromettre l'équilibre de ce milieu intérieur... et réciproquement, puisque l'homme ne cesse d'intervenir aussi sur l'environnement et de créer ainsi des conditions de vie possiblement pathogènes.

biologie, la démarche intellectuelle de Claude Bernard, éloignée de toute forme de dogmatisme puisqu'elle ne cesse de faire la part de l'inconnu à découvrir, conserve toute son actualité, étant entendu que nous sommes loin d'avoir épuisé les mystères de la matière – qu'elle soit inerte ou vivante. N'oublions pas en effet que si nous les avons épuisés, l'homme serait l'égal de ces divinités dont son imagination prolifique n'a cessé, dans toutes les sociétés et sous des formes variées, d'imaginer l'existence – preuve s'il en est que du point de vue humain, le phénomène du « divin » a aussi, psychiquement, quelque chose d'universel (qui nous renvoie à la question de l'inconscient et à ses créations propres).

Pour revenir à ces notes qui nous renseignent sur les pensées qui accompagnent ses recherches, et qui se présentent dans le désordre propre aux notes de travail qui n'ont pas encore trouvé une forme organisée, leur lecture réserve quelques surprises quant aux idées qui traversent l'esprit de leur auteur, et qui évoquent davantage des notes d'écrivain que des notes de travail en rapport avec son travail de physiologiste. La forme de la note, prise librement, et qui ne sera pas toujours intégrée dans le grand œuvre, révèle en effet quelque chose des opinions et du caractère de l'auteur, qui énonce ses vérités auxquelles nombre d'entre nous pourraient souscrire, même si l'époque a changé. Ainsi : « Aujourd'hui, les auteurs nous initient dans leur intérieur ; ils nous disent comment ils se couchent, comment ils se lèvent, comment ils éternuent, etc. C'est un faux point de vue, parce que quand un homme est un grand homme, ce n'est pas quand il se couche, se lève, éternue, etc. ; c'est quand il écrit, quand il pense, et ce n'est que par moments, comme un acteur. Or, dans ces moments, l'homme est vraiment grand et nous l'avons par ses œuvres. Il vaut mieux ignorer le reste ; cela n'ajoute rien à l'homme et, pour ceux qui ne comprennent pas ces choses, cela ne pourrait que le diminuer et tuer l'art²⁵. »

Mais comment, sous la plume du savant, entendre cette idée de « l'art » ? Et faut-il, comme il le suggère dans *l'Introduction*, opposer l'art à la science ? S'il y reprend la formule d'un poète suivant lequel « l'art, c'est moi ; la science, c'est nous²⁶ », il recourt fréquemment à la notion d'art (de l'investigation, par exemple) pour qualifier sa pratique. L'art, singulier, intervient donc dans sa pratique, qui comporte une part d'imagination et de création pour amener le réel (entendons ce concept comme ce qui relève de l'inconnu, sous-jacent aux réalités observées) à se révéler. Mais comment qualifier la vérité ? Faut-il considérer que la vérité de l'art et celle des sciences se contredisent ? La raison est-elle vraiment notre seul outil pour apprécier le vrai ?

²⁵ *Cahier de notes, op. cit.*, p. 156-157.

²⁶ *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Baillière, 1865, p. 63.

Dans certaines notes intimes de jeunesse, Bernard une fois de plus surprendra ceux qui voient en lui un dogmatique pur et dur, dont la rationalité serait clivée de la sensibilité. « Tout est sentiment, écrit-il. Qu'est-ce qui nous dit qu'un raisonnement est juste ? Le sentiment. » Et dans une autre, il reprend la même idée sous une autre forme : « La logique sert souvent à dissimuler les sentiments ou à les dévoiler. Tout est sentiment. Le vrai est une affaire de sentiment²⁷. » Bernard, de ce point de vue, ne se considère pas comme matérialiste : « Le matérialisme tue l'art et la poésie, le sentiment. Il faut deux choses, la science et l'art, la raison et le sentiment²⁸. »

Voilà qui relève d'une quadrature du cercle. Le sentiment, en effet, demeure essentiellement subjectif, et radicalement singulier puisqu'un sujet peut être affecté fortement par un événement, un paysage ou un phénomène, quand un autre y restera indifférent. Or Bernard conteste que la science soit subjective, même s'il admet que les théories naissent dans notre esprit, et non dans la nature. Sur la question du rapport entre subjectif et objectif, il écrit une petite phrase étrange, qui ne peut qu'attirer l'attention du sujet freudien et postfreudien que je suis, et qui conserve une part de son actualité : « Toute connaissance *objective* est inconsciente et par suite empirique²⁹. » Ne faisons pas pour autant de Bernard un précurseur de Freud, mais reconnaissons en lui un penseur ayant eu l'intuition que de l'inconscient il y a, et qu'une part du psychisme demeure énigmatique, et immaîtrisable.

Malgré cette difficulté majeure, Bernard cherche à unifier les actes psychiques, en réconciliant science et art : « Il y a une même marche de l'esprit dans toutes les productions de l'esprit humain. Partout, en musique, peinture, discours de toute espèce, sciences et arts, il y a un même principe pour présenter les objets. C'est cette partie qui constitue l'*artiste*³⁰. » Ainsi revient-il à ses premières amours. Il y a de l'art dans la science, dit-il aussi, puisque la vie est création. Mais serait-il prêt à admettre qu'il y a parfois de la science dans l'art, qui lui paraît mystérieux ? Et que la vie est aussi destruction ? Qu'il ne saurait y avoir de création originale sans destruction des illusions, qui produisent aussi leurs effets dans le monde ? N'oublions pas que si Bernard fustige sans pitié les « littérateurs », peut-être parce qu'il n'a pas lui-même leur art parfois génial, Zola et Balzac, qui s'efforcèrent de mettre en scène la société de leur époque sous ses aspects les plus divers, furent fortement impressionnés et inspirés – surtout Zola – par la pensée de Bernard.

27 Voir M. D. Grmek, « Quelques notes intimes de Claude Bernard », *Archives internationales d'Histoire des sciences*, n°65, oct.-déc. 1963, p. 339-352.

28 *Cahier de notes*, *op. cit.*, p. 118. Il ajoute à la page suivante : « Où conduit le matérialisme ? À l'absurde. »

29 *Philosophie*, *op. cit.*, p. 22.

30 *Ibid.*, p. 36.

Si l'on en reste au domaine médical, il est certain que soigner demeure un art et conserve une part empirique, indissociable de toute pratique humaine mettant en jeu l'intersubjectivité. De plus, même si les sciences de la nature et les sciences chimiques et thérapeutiques ont progressé, ce n'est pas parce que l'on connaît la composition d'une molécule ou d'un remède que l'on peut anticiper à coup sûr ses effets sur un malade donné³¹. Tous les médecins en font l'expérience, et avec eux, bien des malades. De même, l'effet placebo soulève la question de la croyance (du malade, mais aussi du médecin) dans l'efficacité du remède, qui passe par la relation thérapeutique. La foi de Bernard dans les sciences biologiques et la physiologie se heurte là à un obstacle qui sera partiellement levé par l'ouverture du champ freudien et la clinique psychique qui demeure, aux yeux de bien des scientifiques actuels, aussi mystérieuse que l'art – qui s'intéresse aussi aux faits – l'était aux yeux de Bernard.

Laissons à Jean Rostand le dernier mot d'hommage à ce défricheur impénitent, qui tente de déchiffrer les secrets de la matière dont il a fait son objet de prédilection : « Le respect inconditionné des faits – des « faits éternels », comme dit Claude Bernard – le scepticisme à l'égard de tous les systèmes, le refus de tous les dogmatismes et catéchismes – même ceux qui prétendent s'autoriser de la science – le sentiment de la complexité du réel et de la fragilité des opinions, l'exigence sur la preuve, la défiance envers soi-même, la crainte de se laisser infléchir par l'entêtement ou l'amour-propre, le zèle pour la vérité tempéré par la conviction qu'on ne la tient jamais tout entière : voilà ce qu'on trouve en ce livre immortel qui invigore l'esprit et, par son beau style retenu et grave, insinue jusqu'au fond du cœur les enseignements de la raison³². »

31 Pour une réflexion approfondie sur cette question, voir F. Dagognet, *La raison et les remèdes*, Paris, PUF, 1964.

32 Jean Rostand, *Hommes d'autrefois et d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1966, p. 85.

Une raison pascalienne, semble-t-il, au départ tout au moins, puisqu'elle associe – sans raison rationnelle, si j'ose dire – la vérité scientifique au *sentiment*³³. De son côté Jean Rostand, lecteur sensible, perçoit aussi chez le savant une sombre mélancolie que n'expliquaient guère ses soucis de santé³⁴ et dont la ou les causes, de Bernard seul connaissables, nous resteront à jamais inconnues.

Réconcilier l'art et la science, le sentiment et la raison, telle fut un temps l'utopie bernardienne – une utopie qui demeure, à bien des égards, d'actualité et qui suppose, sans doute, de bousculer quelques idées reçues et quelques théories actuelles, incompatibles entre elles, et d'explorer les zones d'ombre du psychisme où se tapissent des raisons obscures que la raison consciente, coupée des rêves et souvent frappée à son insu d'amnésie, ne connaît pas.

Louise L. Lambrichs

33 Dans les *Principes de médecine expérimentale* (*op. cit.*, p. 252), il reviendra sur cette idée en laissant le sentiment à l'art, appréciable par tout un chacun (ce qui en dit l'universalité), et en déniait à l'artiste la capacité de comprendre ce que font les sciences : « ... pour critiquer une œuvre de littérature ou de peinture, il n'est pas nécessaire absolument d'être littérateur ou peintre ; il suffit d'avoir de l'instruction et du goût. C'est une chose de sentiment et tout homme a son sentiment pour juger une œuvre d'art. Mais, pour les sciences, il n'en est plus ainsi ; ce n'est plus une affaire de sentiment, il faut savoir les choses pour en parler. » S'il fallait empêcher de parler tous les ignorants, comment saurions-nous qu'ils le sont ? De plus, sombre ironie de l'histoire, l'homme n'ayant pas l'expérience de la gestation et de la grossesse devrait, à en croire Claude Bernard, se taire sur ce point. Or non seulement il ne cesse d'en parler, en particulier depuis l'avancée des techniques médicales d'aide à la procréation qui permettent toutes sortes de bricolages inimaginables au XIX^e siècle, mais il semble prétendre, sur cette question, tout savoir et même abondamment légiférer.

34 Jean Rostand, *op. cit.*, p. 94.

CLAUDE BERNARD, LOUIS PASTEUR, ET LES MYSTÈRES DE LEURS VIGNES

Le titre que nous proposons peut paraître lui-même... « mystérieux » ! En effet, que peut bien venir faire cette idée de mystère dans le cadre d'un hommage rendu à Claude Bernard pour le bicentenaire de sa naissance ? Le mystère n'est-il pas ce qui demeure obstinément incompréhensible, opaque aux yeux d'une raison qui devrait s'incliner humblement devant des phénomènes qui la dépassent ? Et la science n'a-t-elle pas pour principe de rejeter la notion ? Jean Lacroix, dans un ouvrage qui pourrait paraître ancien, nous rappelle la formule de Berthelot disant que « le monde était désormais sans mystère ». Cet ami de Claude Bernard – et, nous le verrons, cet adversaire rusé (et peut-être pervers¹) de Pasteur – « voulait dire par là qu'en droit tout relève de la connaissance rationnelle, telle que l'édifie la science, même si en fait elle n'aboutit jamais au savoir total ² ». Telle est également, nous semble-t-il, la position de Bernard. La science sait qu'elle ignore les raisons de certains faits, et sachant cela elle les poursuit inlassablement.

1 Berthelot (1827-1907) fut un grand savant mais aussi un homme politique, donc entraîné et habile en matière de traitement social des rivalités scientifiques.

2 Jean Lacroix, *Histoire et mystère*, Paris, Casterman, 1962, p. 102.

Il sera évidemment bien davantage question de Bernard que de Pasteur dans notre réflexion. Nous tenterons de montrer que pour le physiologiste il n'y a guère de place pour le mystère en matière de recherche scientifique. La notion est à renvoyer à un type de pensée qui, partant forcément d'expériences empiriques, les transforme pour leur donner un traitement qui les abandonne. Surtout, nous essaierons de voir en quoi il n'est pas raisonnable et peu fondé de chercher à trouver chez le savant quelque orientation mystique ou métaphysique que certains veulent parfois déceler dans sa pensée. Puis nous ferons référence à une querelle fameuse entre ces deux géants que sont Bernard et Pasteur où l'on voit l'insistance de Bernard à refuser toute solution facile et son obstination combative à sauver de toute dérive la recherche sur le vivant. Nous tenterons aussi d'établir que si Bernard ne s'est guère aventuré dans les sciences de l'homme, on doit voir son œuvre comme une contribution précieuse aux efforts que ces autres nouvelles sciences ont dû fournir afin de définir leur objet et trouver leurs méthodes. Nous le dirons, les sciences de l'homme et les sciences de la vie vont trouver, à cette époque, les mêmes adversaires, les mêmes blocages philosophiques et idéologiques, et il n'y aura rien de surprenant à constater qu'elles voisinent tout en se distinguant.

Mais, ces trois moments que nous séparons seront aussi pour nous l'occasion de retrouver Saint-Julien. Saint-Julien sous trois angles différents mais en réalité très unis. Saint-Julien où Bernard aurait, selon certains, entrepris de regarder la vie sous un angle nouveau et où il aurait mesuré la vanité tout humaine de la science. Saint-Julien où avec les fruits de la vigne il a expérimenté et éprouvé la dureté des querelles d'école. Saint-Julien où il a goûté, à sa manière, une vie sociale elle aussi faite d'observations consignées dans les coutumes du travail.

Le « Mystère » de Saint-Julien

Parler de mystère c'est changer de registre. Ce n'est pas vraiment compenser un déficit de connaissances en postulant des causes premières que l'examen des phénomènes ne nous permet pas d'atteindre en l'état actuel de la science, c'est chercher un fondement dans le champ du sens, autrement dit tenter, non pas tellement de répondre à des questions mais chercher à faire en sorte que les questions qui surgissent dans notre existence clôturée de fait par notre naissance et notre mort aient un sens. Ce qui est de l'ordre du mystère déborde ainsi les mystères tels que les hommes ont pu les énoncer en leur donnant quelque contenu discursif et culturel. Claude Bernard nous paraît avoir eu une conscience particulièrement aiguë de cette situation de l'homme. Il y a pour lui aussi deux infinis mais

d'ordres différents. Ce n'est pas vraiment, entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, la « misère de l'homme sans Dieu » de Pascal – ce savant ET philosophe, comme tel apprécié par Bernard – c'est d'une part l'infinité positive et historique de la tâche du savant qui sait bien que toutes les vies de tous les savants qui se succéderont n'achèveront de fait jamais la connaissance, et c'est d'autre part le sentiment profond que, certes toujours questionnée par l'état de la science, une autre infinité qui ne peut être réduite se présente obstinément parce qu'elle a trait au sens de la vie et renvoie aux rapports souvent décevants des hommes entre eux.

Sentiment, raison, science...

Raison et sentiment, savoir et sens, deux infinis : l'un que l'on peut comprendre positivement, l'autre qui conserve une dimension ontologique que ne peut refouler la connaissance du vivant. L'homme est le lieu où se logent ces deux facultés d'interrogation, elles ne sont ni côte à côte, ni face à face, il y a l'une parce qu'il y a l'autre et s'il faut donner une priorité à l'une sur l'autre (afin de satisfaire notre goût pour les origines), Claude Bernard l'accorde au sentiment : « c'est le côté sentimental qui est le côté fondamental de l'homme : il ne se détruira jamais heureusement. C'est ce qu'on appelle la foi, le cœur ³ ». Bernard veut peut-être dire aussi (interprétons prudemment) à sa manière qui reprend le langage en cours, qu'on n'est jamais assez près du corps.

Il y a ici des accents rousseauistes dans les phrases du savant car les sciences et les arts ne peuvent et ne doivent pas faire oublier ou raturer où sont logés, celés peut-être, les motifs de la connaissance. On pourrait dire en ce sens que pour Bernard comme pour Rousseau, le sentiment s'est doté d'un instrument remarquable et redoutable, potentiellement capable de le soumettre et de produire, tout à la fois, un scientisme dogmatique et, en réponse ou en riposte, une appropriation religieuse également dogmatique du sentiment. Revenir donc à l'objet, inlassablement, telle est la consigne.

Dans le triptyque des modes de la pensée humaine que Claude Bernard dispose, il y a « croire, raisonner, expérimenter », « Descendre et remonter » écrit-il entre parenthèses, il y a « la religion, la philosophie et la science⁴ ». Mais il semble bien que ce soit la philosophie qui soit ici au pilori, comme chez Rousseau encore. La philosophie qui est « la science de la raison, du raisonnement »,

3 *Philosophie*, Manuscrit inédit, Paris, Hatier-Boivin, 1954, p. 28 (Préface de Justin Godart). Le statut qu'on doit accorder à ces notes pourrait être discuté.

4 *Idem*, p. 11.

Bernard la comprend selon l'environnement où, à son époque, elle s'exprime, ayant du mal à conserver sa place au beau milieu du combat que la science et la religion se livrent alors. C'est donc plutôt à une certaine manière de philosopher que Bernard à affaire. Il voit une philosophie tiraillée qui tente d'absorber ce qui la questionne et se place en position de supériorité. Qu'elle prenne le parti de la science ou de la religion, qu'elle se veuille matérialiste ou spiritualiste elle travestit ce qu'elle veut défendre. Elle revient à sa mauvaise tendance de penser a priori et engendre des systèmes clos. Bergson comprendra parfaitement la leçon et tentera de philosopher autrement.

C'est en ce sens, selon nous, qu'il faut comprendre les rudes critiques que Bernard adresse à Auguste Comte auquel pourtant il doit beaucoup. La lecture qu'il fait des thèses du fondateur du positivisme ne nous semble pas juste, surtout elle nous paraît ne pas percevoir l'objet nouveau qu'elles tentent de construire. Les écrits de Comte sont soumis à une interprétation surdéterminée par les craintes de voir émerger derechef une philosophie qui prétendrait doctrinalement gouverner la science. Cette position vis-à-vis de Comte est d'ailleurs partagée par beaucoup qui à l'époque en appellent à un nouveau positivisme indépendant de toute perspective idéologique et politique. Cela dit, cette injustice de Bernard envers Comte nous fait voir de manière accentuée la vigilance qu'il entend maintenir pour sauvegarder la spécificité de l'esprit scientifique. Fréquenter les philosophes – ce que Bernard pratique et recommande – ne signifie pas mâtiner l'esprit scientifique de spéculations hasardeuses comme pour lui donner un supplément d'âme. La philosophie est un aiguillon nécessaire mais ce n'est pas elle qui fournit l'effort, et à s'imaginer que rien n'est compréhensible sans elle, elle ruine sa place et son rôle. La philosophie prétend comprendre, mais elle ne s'attarde pas sur CE qu'il y a à comprendre. On a le sentiment que pour Bernard la philosophie est en l'état un braconnage.

Quoi qu'il en soit, si Claude Bernard critique durement Auguste Comte c'est parce qu'il pense que celui-ci veut diriger la science en introduisant des généralités dogmatiques. Mais Claude Bernard, en dépit de ses dénégations, n'en appartient pas moins au courant positiviste dont il reprend l'esprit global, et même s'il corrige Comte il demeure lié à cette attitude déterminée qui remet en cause les dualismes scolastiques où la recherche s'épuise dans des débats stériles. Il est permis de penser d'ailleurs que ce que Bernard reproche à Comte c'est de ne pas être fidèle à ses propres principes et de céder, comme bien d'autres avant lui (tel Bacon), à l'esprit de système. Comme si le label de la scientificité devait être décerné par

d'autres instances que celles de la science elle-même. Bernard ici se fait le défenseur de l'indépendance du scientifique, il sait trop bien que ce qui des sciences est accueilli socialement comme étant la vérité ne l'est souvent que pour des raisons extrascientifiques, politiques, idéologiques, religieuses... La science n'a que faire de ces brevets-là et l'on sait combien il demanda aux autorités politiques d'accorder aux chercheurs cette sorte d'immunité sans laquelle l'indépendance et donc la progression de la connaissance ne peuvent exister. Belle leçon... pour aujourd'hui ! La science à l'abri des pouvoirs.

Claude Bernard se donne ainsi le rôle de veilleur sur l'indépendance de l'esprit scientifique. La méthode expérimentale est l'instrument de cette vigilance et la garantie des résultats obtenus. La connaissance de la nature ne doit point être troublée par des questions qu'elle n'a pas à prendre en charge : la tâche du scientifique est bien suffisante à s'inscrire correctement dans l'infini de son projet.

Et la spiritualité ?

On a parfois tenté de tirer de Claude Bernard des conclusions métaphysiques, c'est ce qu'a voulu nous montrer Jacques Chevalier, discernant une inflexion sensible dans la pensée du savant en 1865⁵. Cette modification se serait formée « dans le recueillement de Saint-Julien... période, nous dit-il, de remarquable évolution et maturation philosophique ». Il est vrai qu'on peut effectivement prélever dans le manuscrit inédit qu'on a intitulé *Philosophie* nombre de brèves phrases qui pourraient (si l'on est convenablement tourné) nous amener à penser que Bernard, devenu un antipositiviste radical et militant, reconnaît alors (ou peut-être enfin) qu'il y a des puissances en nous qui nous conduisent au-delà de l'homme. « Le caractère métaphysique, voire religieux, de sa pensée ne cessa d'aller s'accroissant » nous dit-on⁶. Ainsi le sentiment, cette faculté initiale bien soulignée par Bernard, serait le signe positif de notre appartenance à l'absolu, sa trace en quelque sorte. On retrouve là un argument qui en apparence s'apparente à ceux que le rationalisme cartésien pratiquait pour garantir la validité de notre connaissance mais qui porte plus loin encore puisqu'il s'agit de l'attribuer à un savant pour qui le problème de l'âme et du corps se pose en de nouveaux termes. Ce ne serait plus comme chez Descartes dans les notions que notre raison forme qu'il faudrait voir la marque de l'infini, mais dans le sentiment. On voit trop où l'on veut nous conduire

⁵ « La philosophie de Claude Bernard » in *Philosophie*, o. c., p. 50.

⁶ *Idem*, p. 53.

Ces interprétations nous semblent aller au-delà de ce que permettent les paroles de Bernard. Que celui-ci ait affirmé que l'homme se pose des questions existentielles, cela n'est pas douteux, mais qu'il en ait déduit que ces questions pouvaient, à elles seules, signifier un au-delà de l'homme rien ne nous conduit à une telle conclusion. Pour Bernard il nous semble que les interrogations humaines se forment dans le sentiment qui anticipe la réflexivité rationnelle et que c'est cette réflexion de la raison qui en fait des problèmes qu'il nous faut affronter. Il est vrai que chez lui c'est la raison qui est la source des erreurs et non point le sentiment⁷ (à nouveau Rousseau !). Mais de ce que la raison doit solliciter le sentiment pour retrouver sa route ne signifie pas qu'il s'y oppose, bien au contraire. Il ne nous paraît pas – nous l'avons déjà dit – qu'il faille opposer sentiment et raison chez Claude Bernard, même si c'est la raison qui tend à s'évader vers les nuages tandis que le sentiment nous ramène à notre existence positive et corporelle.

Il est vrai que dans le différend qui l'oppose à un Auguste Comte qui n'est plus là pour lui répondre, Bernard s'oppose à la succession des trois âges proposés par le fondateur de la sociologie. *Âge théologique, âge métaphysique, âge positif*, chez Comte, cela correspond à ces formes de penser que lui il nomme *croire, raisonner* et *expérimenter*. Bernard pense que ces trois formes demeureront toujours ensemble par delà le développement historique. Il se démarque de Comte en lui attribuant l'idée d'une sorte de passage mécanique de l'une à l'autre. Il oublie que Comte propose une sorte de réforme de notre entendement susceptible d'accueillir une anthropologie positive, de la même manière que lui-même travaille à installer une nouvelle manière de chercher. Là encore, de cette opposition à Comte que déduire pour Bernard quant à ce qui relève du métaphysique et du religieux ? Comte est effectivement optimiste (du moins à ses débuts) s'agissant des chances pour l'âge scientifique de repousser théologie et métaphysique tandis que Bernard est convaincu de la persistance de ces formes de penser qui sont pourtant bien radicalement étrangères à la science. Mais dès lors que penser lorsque de manière assez expéditive il écrit que « la religion de Comte est aussi mystique et plus absurde que les autres⁸ » ? Et au-delà de l'adresse personnelle, que penser de cette mesure sur l'échelle du mysticisme et de l'absurdité ?

Décidément, pour nous, on ne peut faire de ces oppositions de Bernard à un positivisme auquel il appartient des preuves d'une inclination de sa pensée vers une métaphysique, de surcroît de type

⁷ *Ibidem*, p. 19.

⁸ *Ibid.*, p. 29.

religieux. Un commentateur nous rapporte cette phrase : « Je ne suis ni un matérialiste ni un spiritualiste de parti pris. J'étudie et je m'inquiète fort peu de savoir où la vérité me conduira pourvu que je la trouve ⁹ ». Les formules seraient bien étranges venant d'un croyant convaincu.

En bref, n'y aurait-il pas là, dans ces interprétations spiritualistes, le couronnement de ce que François Dagognet comprend comme « la légende » de Saint-Julien¹⁰. En 1865, « la maladie aurait favorisé (une) métamorphose » de la pensée de Bernard ; contraint au repos et à la solitude, il aurait médité et pris ses distances, d'où ce recul qu'on dit philosophique. Maladie, solitude, méditation, conclusions sur la vanité du savoir scientifique... voilà une séquence bien classique qu'on introduit dans le cheminement de la pensée de Bernard. Mieux encore : il aurait avoué, preuve irréfragable s'il en est ! N'a-t-il pas écrit dans les *Principes* : « la maladie m'a permis de réfléchir et je vais retracer ce que j'ai conçu et commencer réellement aujourd'hui mon ère nouvelle¹¹ » ? Mais quelle est donc la nature de cette « ère nouvelle » ? Ainsi que l'établit François Dagognet, il ne s'agit pas d'une réforme ou d'une conversion, seulement d'un profit tiré d'une obligation de retraite provisoire de l'enseignement pour tenter de faire un bilan de ses travaux. Bernard tente une mise en ordre de sa pensée tout en veillant à ne jamais en faire une doctrine. D'où le caractère souple, fluide de ses thèses qui ne doit pas nous faire croire à l'intrusion de quelque scepticisme destructeur qui trouverait dans la spiritualité un secours vicariant. Bernard ne fait qu'exprimer lucidement deux choses qui ne sont point contradictoires mais intimement liées : d'une part la science a trouvé son allure propre, constitué son *milieu* pourrait-on dire en lui empruntant l'un de ses concepts majeurs, d'autre part cette même science, qui peut désormais commencer, ne fait *que* commencer. Aucune tristesse dans cette affaire, mais un « gai savoir » foisonnant et jouissant de cette liberté trouvée. À des discours arrogants qui font de leur achèvement un argument pour leur validité, Bernard oppose l'inachèvement de la science, un inachèvement qui, parce qu'il se sait, peut poursuivre sa quête de vérité.

Légende donc, comme le dit François Dagognet, que Saint-Julien aurait été le lieu d'intrusions spiritualistes dans la pensée de Claude Bernard. Saint-Julien mérite mieux que ce statut de lieu de diversion.

9 Vincent Donnet, « Claude Bernard était-il athée ? », in *Histoire des sciences médicales*, 1998, T. XXXII, n°1, p. 51.

10 Cf. François Dagognet : « Préface » à *l'Introduction à la médecine expérimentale*, Paris, Flammarion, 1984, p. 11.

11 *Principes de médecine expérimentale* (publié en 1947 seulement), Paris, PUF, 1987, p. 21.

Mais il temps d'aborder cette fameuse querelle Pasteur/ Bernard pour consolider, à même l'expérience et le laboratoire, ce que nous venons d'avancer. Cela va nous permettre de rester à Saint-Julien.

Les raisins : les expériences de Saint-Julien

A Saint-Julien, Claude Bernard n'a cessé de poursuivre son œuvre et de rester fidèle à ses principes. En Beaujolais, il emporte, pour les approfondir, les résultats acquis, les données rassemblées, l'intention initiale. Il n'y a pas de rupture. Non seulement, cette retraite imposée par la maladie lui permet de faire le bilan de ses résultats et d'améliorer la présentation de ses thèses, mais il continue à expérimenter.

La dispute ou la guerre ?

Des expériences réalisées à Saint-Julien on a souvent souligné celles qui furent le terrain d'une dispute entre Pasteur et lui. Cette querelle où l'un des protagonistes n'est plus là pour exposer lui-même sa vision des choses fut en partie organisée par Berthelot après le décès de Bernard à partir de notes confiées à d'Arsonval¹². Berthelot, peu amène envers Pasteur, saisit alors l'occasion pour tenter de creuser un profond fossé entre les deux savants. Que, dans cette configuration, la dispute ait pris un tour excessif, cela n'est guère douteux, mais il n'en demeure pas moins -- et certains passages des *Principes* nous le prouvent -- que Bernard a bel et bien résisté pour admettre les positions de celui qu'il avait un temps encouragé, soutenu et louangé.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces expériences, nous nous bornerons à en tirer une leçon et nous reprendrons ici des éléments d'un travail que nous avons ailleurs exposé¹³. La question qui deviendra une véritable affaire est celle des fermentations, un domaine de recherche bien propre à Pasteur et qui est depuis toujours suivi attentivement par Claude Bernard. Il s'agit de mettre en évidence les facteurs et les conditions dont dépend la dégradation du sucre en alcool. S'agit-il de l'action d'un micro-organisme qui en dégradant les matières organiques produit les éléments nécessaires à son développement ? C'est la thèse de

12 Sur cette question cf. Pierre-Yves Laurioz : *Le maître et l'élève. Claude Bernard et Louis Pasteur*, (<http://yves.laurioz.free.fr>), Editions de l'auteur, 2011, pp. 67-98 spécialement. Soulignons que ces notes de Bernard qui vont faire l'objet de la controverse sont très fragmentaires, ce sont des relevés d'observations.

13 Jacques Michel : « Le différend Pasteur/Bernard. Un débat de clôture pour la biologie du XIXème siècle ? » in *La biologia : parametro epistemologico del XIX secolo*, (a cura di Maria Donzelli), Napoli, Liguori Editore, 2003, pp. 213-228.

Pasteur. Ou doit-on envisager le processus autrement et considérer que même en l'absence d'une cellule vivante il existe une substance qui a la propriété de décomposer un corps en éléments simples, d'en dégrader l'organisation ? C'est la position de Bernard. Ce dernier veut mettre en évidence le fait qu'une production d'alcool existe indépendamment de la présence de ferments. Pasteur pense autrement et soutient que l'intervention du ferment est nécessaire et que celle-ci peut se faire à l'abri de l'air, les micro-organismes trouvant l'oxygène indispensable à leur activité en le puisant dans les matières organiques qu'ils dégradent. On sait aujourd'hui que cette querelle était sans véritable objet. Ainsi que le dira plus tard Etienne Wolff : « l'un n'avait pas tort et l'autre avait raison. C'est ce que démontra en 1897 le savant allemand Eduard Büchner en isolant de la levure une enzyme, qu'il appela zymase. Claude Bernard était mort depuis dix-neuf ans, et Pasteur depuis deux ans ¹⁴».

En 1877, la vigne de Saint-Julien fournit à Bernard ses fruits pour expérimenter et observer. C'est celle de Rosières, en Arbois, qui, en 1878, rend un service identique à Pasteur. Au niveau où les deux savants se situent la querelle n'a évidemment pas de portée immédiatement œnologique. Il s'agit de voir ce que deviennent les raisins quand ils ne sont pas cueillis par les hommes mais abandonnés à leur destin, un destin qu'il s'agit de préciser. C'est bien la mort qui est au cœur de cette enquête sur la vie. Les expériences prennent un tour crucial, décisif, au point d'engendrer des accusations agressives : l'autre devient un adversaire, il cède à l'esprit de système, autrement dit il ne veut plus voir et ne sait plus expérimenter, ses théories deviennent des doctrines. Voilà donc les deux savants qui, alors qu'ils poursuivaient calmement leurs idées propres et contribuaient ensemble à fonder et à autonomiser la biologie s'accusent maintenant mutuellement de sacrifier à leurs préjugés les exigences de l'esprit scientifique. Pour chacun, l'autre ne retient de ses observations que ce qui l'arrange et peut se couler dans des représentations a priori. L'esprit de système, fait pour la guerre, prendrait-il le dessus ? et aurait-il raison de la paix tant nécessaire au développement de la science ? Nous l'avons dit, la querelle se déroula au grand jour en l'absence de Bernard, mais elle est bien présente dans sa pensée. Retenons ici simplement deux phrases de chacun des savants pour juger de l'intensité du conflit. Bernard écrit dans ses *Principes* : « Pasteur suit ses idées et il veut y soumettre les faits, moi, je suis les faits et je cherche à en faire sortir des idées, sans violence et d'elles-mêmes. Pasteur veut diriger la nature ; moi, je me laisse diriger par elle ; je la suis... Moi, je suis le secrétaire de

14 Etienne Wolff : « L'œuvre de Claude Bernard replacée dans son temps » in *Hommage à Claude Bernard*, Institut de France, Paris, 1978, p. 20.

la nature. Pasteur et les aprioristes veulent lui dicter ses réponses selon leurs idées¹⁵ ». Mais Pasteur n'est pas en reste et produit des arguments identiques : « en octobre 1877, écrit-il, Claude Bernard avait en quelque sorte fait table rase de ces règles immuables de la vraie méthode expérimentale, qu'il avait, lui aussi, à tant de reprises, exposées avec éloquence et appliquées avec rigueur... Je crois pouvoir dire... qu'il ne reste du manuscrit de Bernard qu'une tentative stérile de substituer à des faits bien établis les déductions d'un système éphémère¹⁶ ».

On peut raisonnablement penser avec Pierre-Yves Laurioz que si Bernard n'a pas publié ces notes perfidement exploitées par Berthelot c'est « qu'il était dans l'attente de les vérifier » et l'on peut aussi estimer que « s'il avait été en vie... jamais il ne serait parti en guerre contre son collègue Pasteur qu'il respectait en tant qu'ami¹⁷ ». Oui, peut-être un débat public entre les deux savants aurait pu prendre une autre tournure. Il demeure cependant que Bernard a fait plus que douter des protocoles expérimentaux de celui qu'il a bien perçu comme un rival ou un gêneur. Concluons donc sur ce point avec François Dagognet, « Pasteur admet pleinement ce qui décourage Bernard, victime en somme de ses définitions, inféodé malgré lui, à la biologie lavoisienne (l'oxygène conditionne la vie)... C'est parce qu'il respecte le dogme lavoisien qu'il ne peut pas concevoir certaines données de la physiologie... c'est pourquoi il préfère définir l'alcoolisation comme simple dégradation moléculaire¹⁸ ».

Le seul péché : l'esprit de système

Quoi qu'il en soit, ce que nous retiendrons ici c'est, chez les deux savants, cette hantise, cette peur, de céder à l'esprit de système qu'ils ont eux-mêmes vivement condamné. C'est là le péché qui guette le savant, voire le tente, et qui est bien mortel pour la recherche. C'est par l'esprit de système, ce désir de clore, que revient malicieusement le mystérieux, déguisé en discours impressionnant et totalisant. Pourtant, chacun en disant combien le discours de l'autre ne l'impressionne pas, se laisse impressionner par le sien propre en le surévaluant. Avoir raison devient avoir raison de l'autre. Et il est assez évident que ces discours, portés dans l'arène sociale des luttes pour la reconnaissance, ont pris des allures regrettamment mais inévitablement mesquines et médiocres.

15 *Principes...*, *op. cit.*, Préface, p. XXV.

16 *Œuvres de Pasteur* (réunies par Pasteur Valléry-Radot), Masson, Paris, 1922, T. 2, p. 550-551.

17 *op. cit.*, p. 71.

18 François Dagognet : *Pasteur sans la légende* (réédition d'un ouvrage paru en 1967 aux PUF), Les empêcheurs de penser en rond, Paris 1994, pp. 389-390.

À l'époque, ce qui fait office de retour du mystérieux et signe la démission de l'esprit de recherche c'est la *génération spontanée*. Le terme est effectivement quelque peu monstrueux et d'un autre temps. Il signale un défaut et un déficit, un défaut produit par un déficit. Il est la marque du pré-scientifique. Bernard et Pasteur tournent tous les deux autour, mais ils espèrent en finir, enfin ! Mais, dans ce dispositif, trouver chez l'autre la trace, l'indice, même ténu, de la présence de cette doctrine c'est le déclasser. Il est au minimum un suspect qui aura la charge de prouver son innocence. D'une certaine manière, cela pourrait être de bonne guerre. Bernard n'a-t-il pas lui-même prescrit de soumettre ses propres théories à la question ? Mais la consigne porte en elle une sorte de vice de forme et peut conduire dans une impasse : peut-on être le magistrat instructeur de sa propre mise en examen ? Bernard paraît parfois avoir cette prétention et se satisfaire de ses propres pièces à conviction. Le mystère il prétend l'évacuer par ses propres moyens.

Mais, ces moyens, ne les limite-t-il pas lui-même en se focalisant jalousement sur son idée maîtresse qui ne souffre pas le dérangement. L'extérieur est bien sûr à considérer, mais il ne faut pas perdre de vue l'objectif : « discerner dans les manifestations de l'être vivant ce qui est *vital* et ce qui ne l'est pas ¹⁹ ». Cet objectif, Bernard n'a cessé de le poursuivre, presque de le protéger, depuis qu'avec la mise en évidence de la fonction glycogénique du foie il a établi cette merveilleuse capacité universelle du vivant à synthétiser ce qui lui est nécessaire. Le concept de *milieu intérieur*, si central chez le physiologiste, désigne ce qui doit être approfondi. Ce n'est pas franchement que Bernard annule les positions de Pasteur, disons plutôt qu'il craint que l'on ne regarde plus où il faut, d'une certaine manière que l'on soit hors du sujet. Pasteur sort de son sujet, mais de son sujet à *lui*, Claude Bernard. Aussi discerne-t-il mal le sujet propre à Pasteur. Et comme il a du mal à inscrire vraiment dans *son* sujet ce que propose Pasteur il le refoule, le prend *de haut*.

Mais, laissons là la querelle. Retenons autrement l'affaire. Bernard a voulu que l'on ne laisse pas le phénomène vital vagabonder dans le flou, l'imprécis, le mystérieux. Par là, nous dit-il, nous risquerions d'abandonner à d'autres le plus précieux de nos découvertes, notre objet-même. Ceux-là risqueraient de compléter nos propos par les leurs, tout pétris d'idées incontrôlables. « La vie c'est la création ». La *création*, le mot est bien là, et il ne s'agit pas de désigner ainsi quelque acte extérieur ou antérieur – et finalement supérieur – à ce

¹⁹ *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux* (publié en 1878), préface de G. Canguilhem, Vrin, Paris, 1966, p. 253.

que l'on observe. Le vivant n'a pas besoin d'une sorte d'autorisation préalable et c'est bien ce qui en fait un objet si passionnant.

Non, décidément, à Saint-Julien, Bernard ne s'est pas détourné de ses objectifs et son tempérament n'a pas été amoindri. C'est la même décision d'avancer droit vers son objet qui le motive. Les positions de Pasteur, telles qu'il les a comprises, l'ont éprouvé certes, mais il faut voir dans cet épisode le souci extrême de Bernard de barrer la route à ce qui pourrait ramener le mystérieux.

Saint-Julien

Bilan

Claude Bernard, de manière apparemment très calme, a confié à Madame Raffalovich une méditation qui n'est pourtant pas sans accents dépressifs. En 1869, il lui parle des honneurs institutionnels qui viennent de lui être faits au moment même où il est contraint de tirer toutes les dures conclusions d'une vie familiale affectivement échouée. Il parle d'accablement pour dire le drame que produit cette conjonction des honneurs publics et des déceptions privées. « Que reste-t-il ? » semble dire l'homme qui est au faîte de sa gloire et qui voit le quitter des êtres proches mais certainement depuis bien longtemps éloignés. L'histoire personnelle est là qui répète sur deux versants qui existentiellement ne se distinguent plus comment la vie se déroule : création et triomphe, échecs et délitement. Là aussi donc...

Mais cela doit être accepté, plus : accueilli. Il ne s'agit pas de résignation, mais de sagesse. « À l'automne de la vie, écrit-il, les illusions de détachent de l'âme les unes après les autres, comme les feuilles tombent des arbres à l'automne de l'année. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre puisque c'est la loi de la nature »²⁰. Désillusions ! Mauvaises perceptions ! Mauvaises observations ? L'expérience qu'est la vie n'est pas toujours aperçue selon le juste point de vue. Nous résistons par une sorte de volonté d'ignorance qui nous permet de ne point sombrer. Les honneurs publics peuvent nourrir cette volonté d'ignorance mais Bernard n'est point naïf quant aux distinctions tant politiques que savantes. La vie affective pourrait y réussir aussi, mais quand la vie institutionnelle comble, la vie affective n'est pas toujours en harmonie et peut douloureusement décevoir. Bernard a éprouvé cela. Version vécue de la vie elle-même qui d'un côté paraît s'organiser et vaincre pendant que de l'autre c'est le délitement qui se manifeste. Mais là, c'est sur deux versants

séparés que la réalité se fait sentir. On peut tenter de tirer un bénéfice de ces événements et les comprendre comme un juste mais dur retour des faits fondamentaux. La complexité de la vie affective rappelle la complexité des phénomènes vitaux pendant que la gloire sociale pourrait la faire oublier. Pour Bernard, raison et sentiment sont les deux sources, à la fois et en même temps, de l'angoisse et de la curiosité, les deux vecteurs tant d'une volonté de savoir que d'une volonté d'ignorer. Curieux dispositif mais seulement en apparence qui donne au sentiment le rôle de questionneur exigeant et tourmentant. La vie affective, plus proche du corps que la vie intellectuelle, est là pour rappeler où doit se porter la question. Ne pas oublier la recherche de la vérité, ne pas se laisser distraire, toujours le même problème.

On a souvent rappelé la citation que Bernard fait de Pascal : « l'homme est fait pour la recherche de la vérité et non pour sa possession », phrase par laquelle il termine un manuscrit de 1865-1866²¹. Nous ne partageons pas, nous l'avons dit plus haut, l'interprétation spiritualiste de cette référence²². Si Bernard nous rappelle Pascal c'est pour nous dire combien trop souvent et même ordinairement les hommes s'adonnent au *divertissement*, préférant qu'on leur reconnaisse la gloire de posséder la vérité plutôt que de la chercher et d'avouer qu'ils la cherchent encore, aussi prétendent-ils la posséder et combattent-ils entre eux pour le titre. En cela ils se détournent de la vérité elle-même qui est quête infinie, en cela ils s'ignorent eux-mêmes et vivent d'illusions. Pour Pascal, les hommes remplacent l'amour envers Dieu et envers la vérité par l'estime toute sociale et toute provisoire de leurs contemporains. Pour Bernard ils préfèrent se dire les conquérants victorieux d'une vérité installée et dogmatique plutôt que poursuivre leurs recherches avec tout à la fois l'humilité du savant qui sait que ses résultats seront dépassés et sa fierté de s'inscrire avec application et méthode dans l'histoire patiente de la connaissance. Peut-être peut-on dire qu'il y a chez Bernard comme chez Pascal une volonté jalouse de maintenir vivant en l'homme la puissance du désir de vérité, ce qui implique qu'il faille renoncer au plaisir vite lassant de la consommer.

Les disputes des écoles – qu'on les nomme matérialiste, idéaliste, vitaliste ou mécaniste, ou encore spiritualiste – ne sont dès lors que des *divertissements* qui dévoient la recherche de la vérité en la transformant en combat pour le triomphe d'une vérité que chacune croit posséder. Que valent donc ces opinions qui doivent toujours

21 *Philosophie, Manuscrit inédit*, Paris, Hatier-Boivin, 1954, p. 43 (Préface de Justin Godart).

22 Cf. Jacques Chevalier, *ibid.*, pp. 45-62.

fabriquer un adversaire pour simuler quelque victoire ? Bernard, on l'a vu, veut pointer son regard directement sur les faits et non pas s'en éloigner toujours davantage par des théories qui ne sont que des doctrines ne théorisant que leurs propres préjugés. Rien ne peut être pris de haut. Confrontons-nous aux faits et non point aux théories toutes faites et toutes prêtes. Bernard a bien conscience du fait que chez l'homme le désir de conclure restera toujours vivace et résistera à la poursuite des investigations. Leçon à retenir : il en coûte toujours beaucoup aux hommes de se défaire de représentations auxquelles ils ont liés leurs espoirs et où leur vie prend sens. Décider de voir les faits à partir d'eux-mêmes – et même lorsque l'on pose qu'il y a toujours une part de construction dans le regard qu'on leur porte – demande une forme de courage que seule la passion du laboratoire peut apporter. Critiquant toujours Auguste Comte et son optimisme qu'il juge abstrait voire dangereux²³, Bernard y décèle une sorte de mise en œuvre chimérique de l'exclusion du côté moral et sentimental de l'homme²⁴. Bernard n'a pas pu voir, ou voulu voir, la montée en puissance de cette autre manière de philosopher que sera non pas la sociologie entendue au sens restreint qu'elle a malheureusement pris aujourd'hui, mais l'anthropologie. Il préfère confier à la psychologie, pour lui plus proche de la physiologie, le soin de poursuivre et de prolonger ses idées dans une science de l'homme. Il ne pouvait ainsi que refuser la voie initiée par Auguste Comte et interpréter ce dernier comme un nouveau doctrinaire.

D'où, chez Bernard, des formules qui peuvent se prêter à ces interprétations qui ont voulu le tirer vers un matérialisme, d'autres qui ont voulu lui trouver des potentialités métaphysiques. Qu'il ait reconnu en l'homme un besoin vital de croire et de se rassurer ne peut nous permettre de conclure quoi que ce soit en la matière. Bergson comprendra bien la tâche que Bernard donne au chercheur et au penseur. Pour lui, avec les leçons du physiologiste et sa manière nouvelle d'aborder le vivant, il nous faut tout reprendre en quelque sorte à zéro. Les sciences du vivant que Bernard contribue si puissamment à installer provoquent des révisions fondamentales dans la manière de penser. On ne pourra plus philosopher comme avant. Comme le dit fort bien Marie Cariou dans son étude de Bergson, celui-ci retiendra du physiologiste trois règles essentielles : tout d'abord « qu'une règle méthodologique n'a pas à se confondre avec une affirmation ontologique », ensuite « qu'une science ne doit pas sa rigueur à se calquer sur celles qui précèdent mais à

23 *Ibid.*, pp. 25 et s. Notre position est que Bernard n'a pas compris Auguste Comte. D'ailleurs ses positions à l'endroit de l'auteur du *Cours de philosophie positive* sont ambiguës, parfois même contradictoires.

24 *Ibid.*, p. 29.

revendiquer sa spécificité », enfin que « le concept d'organisation est à l'origine d'un bouleversement épistémologique radical »²⁵. Bergson pratiquera ces règles, comme le dit le même auteur, pour tenter « une métaphysique du vital », un Durkheim (pourtant bien éloigné de Bergson) y puisera, lui, l'instrument conceptuel (spécialement la notion de *milieu intérieur*) lui permettant de dépasser dans une anthropologie moderne des philosophies sociales tout empreintes de moralisme, et l'on ne comprend rien de cet auteur si l'on ignore cela. Il y aurait donc grand dommage à localiser les consignes de Claude Bernard dans une pure histoire de la médecine et de la physiologie. Ses réflexions ont irrigué non seulement ces sciences-là mais tout un pan des sciences de l'homme que Bernard n'a pas pu entrevoir. C'est tout un esprit scientifique nouveau qu'il a contribué, avec d'autres, bien sûr, à installer au cœur des recherches, si variées soient-elles. C'est une nouvelle tournure d'esprit qui pose le déterminisme comme réglant l'ordre exécutif des phénomènes, ordre que l'on peut décrire et maîtriser, mais c'est aussi un état d'esprit qui se méfie de ce que Georges Canguilhem appellera *les idéologies scientifiques*, ces discours intéressés par autre chose que la connaissance et qui emportent les hypothèses et les théories au-delà du champ pour lequel et dans lequel elles ont été formées²⁶. Comme le remarque le même auteur dans la préface qu'il a donnée pour la réédition de la dernière œuvre de Claude Bernard, à savoir les *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, le physiologiste indiquait dans son ultime ouvrage des routes dont il avait esquissé le tracé dès 1853 et qu'il s'est efforcé depuis de toujours préciser. Se porter au plus près de cette singularité qui caractérise les êtres vivants et les réunit en un seul règne, établir « cette capacité universelle (du vivant) d'organiser des corps empruntés au règne minéral », voilà « la vision majestueuse » de Claude Bernard²⁷. Ainsi que le souligne le préfacier, l'expérimentateur était aussi porté vers la généralisation, vers l'hypothèse. Mais cette généralisation qui déborde les classements empiriques des espèces et des règnes, c'est toujours l'expérience qui l'autorise. De ce fait, c'est ici la généralisation qui précise ou définit le cadre et l'objet de la recherche ; le chercheur n'est pas libre, il doit décrire et non pas normer, ses intuitions il doit les pratiquer pour les vérifier. Essais, erreurs... se réjouir certes des confirmations qui encouragent mais ne pas se lamenter des démentis qui permettent utilement de retrouver le cap.

25 Marie Cariou : *Bergson et le fait mystique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1976, p. 67.

26 Cf. Georges Canguilhem : *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1981, p. 44 spécialement.

27 Georges Canguilhem : « Préface » à Claude Bernard : *Leçons sur les phénomènes de la vie...*, (1878), Paris, Vrin, 1966, p. 9.

Avec l'œuvre scientifique de Claude Bernard la vie et la mort se présentent désormais autrement liées et distinguées : synthèse organique et création d'une part, destruction et délitement de l'autre. La synthèse vitale et la diversification des formes où elle s'exprime caractérisent le vivant, irréductible ici à des combinaisons physico-chimiques simples. Oui, peut-être... La destruction organique paraît plus facile à comprendre que les synthèses vitales, de plus elle s'éprouve et se vit. Mais la question reste pour nous bien vaillante aujourd'hui : *non-vivant, pas encore vivant, pas vraiment vivant...* ? Comment s'exprimer ? Voilà un problème que ravivent constamment les sciences. Les mots, comme toujours peut-être, sont inadéquats par excès en ce qu'ils se logent dans des phrases que c'est nous qui prononçons et que notre demande excède leur capacité à nous dire.

Perspectives

De Saint-Julien, unonyme Claude Bernard s'adresse à Madame Raffalovich sur le mode de la confiance, de la complicité, bien autrement qu'à un collègue qui, comme tel, risquerait fort de ne pas l'entendre comme il se doit. Il lui exprime l'amour de son pays natal en le décrivant tel qu'il le ressent et l'éprouve, tel qu'il le voit. Cette réceptivité sensible ne le détourne pas de ses préoccupations de savant. Plus sûrement elle stimule sa volonté de savoir. L'une de ces lettres nous paraît particulièrement significative à cet égard et mérite que nous la citions : « Je me promène... dans ma campagne à Saint-Julien. Je viens d'écrire pour recommander mes arbres fruitiers, mes fleurs, et, particulièrement les roses et les pervenches que je cultive avec profusion et prédilection. Ce sont deux espèces de fleurs que j'ai toujours trouvé très intéressant de comparer, parce qu'elles forment le contraste le plus facile. L'une merveille de la nature, dont elle ne s'écarte jamais (ce qui explique sans doute pourquoi Jean-Jacques Rousseau l'aimait tant), reste invariable dans la simplicité de sa forme et dans la pureté de sa couleur ; elle reflète l'azur des cieux, et ouvre largement le limbe de sa corolle pour laisser voir jusqu'au fond son calice. L'autre, chef d'œuvre de l'art, étale, dans ses variétés infinies, les richesses de tons les plus suaves et, de sa corolle, dont les pétales sont mille et mille fois repliés pour cacher ses épines, elle exhale les parfums les plus exquis et les plus enivrants²⁸ ».

On pourrait se livrer à un commentaire tout romantique de cette lettre. Ce serait, à notre sens, le mutiler. La pervenche et la rose : la première discrète, la seconde triomphante, l'une s'est cachée pour ne s'offrir qu'à l'étonnement primitif du regard, l'autre s'est soumise au

travail des hommes comme pour manifester par sa beauté le génie de l'horticulteur. Contraste entre ces deux fleurs mais nullement opposition car c'est par le contraste que se manifeste le lien. La sélection, l'hybridation, ne nous détournent pas de la nature, elles l'approchent et, pour tout dire, elles la cultivent. Il n'y a rien à séparer mais tout à faire tenir ensemble. Pour parler comme les philosophes, disons que les qualités sensibles ne sont pas une chose autre que les qualités premières, elles les expriment et leur sont liées. Et elles dérangent fructueusement nos classements qui ont tendance à les raturer. Il n'est pas surprenant que Bernard rappelle ici Rousseau qui se voulait botaniste et comprenait bien que l'herbier le mieux organisé fige des choses autrement plus subtiles. Le mort ne peut saisir le vif.

C'est dans le même esprit que Bernard, péremptoire, affirme qu'« il ne peut y avoir de vrais philosophes que parmi les savants », parmi ceux qui s'instruisent des choses pour s'instruire de l'homme. Et si philosopher c'est apprendre à mourir, ainsi que le dit une longue méditation stoïcienne, alors il est bien un philosophe, un philosophe qui, parce qu'il est d'abord un savant qui tente de comprendre le fait qu'est la mort biologique, peut, ensuite, s'approcher calmement de l'expérience humaine qu'est la fin de la vie. Car il faut accepter ce fait que l'activité du vivant est aussi consommation donc destruction, et celui qui sait cela perçoit son existence plus sereinement. Le savoir ne peut certes pas faire disparaître toute appréhension, son pouvoir n'est pas si grand. Mais parce qu'il rapatrie cette mort biologique en son lieu propre, il laisse l'esprit libre pour penser une existence dont l'appréciation relève de principes bien distincts de ceux qui ont cours en matière de strictes sciences de la nature.

A Saint-Julien, Bernard se présente volontiers comme un vigneron. Il ne s'agit plus de raisins mais de vin, autrement dit d'un produit humain destiné à fêter la vie sociale. Soucieux de sa qualité, il est attentif aux agressions du climat, des insectes et des parasites, il surveille les capacités vitales de ses vignes. Le vin sera bien le résultat d'un rapport entre l'extérieur et l'intérieur, l'homme cultivant, travaillant au plus près cette relation. Le travail de la vigne est celui d'un artisan expérimenté, d'un expérimentateur dont les gestes s'autorisent d'un long savoir fait d'observations rassemblées, triées et ordonnées. En dépit de son intérêt pour cette activité sociale qu'est la viticulture, Bernard ne s'est guère aventuré dans l'analyse du culturel. Ce que nous comprenons, nous, comme sa mauvaise lecture de Comte ne lui a pas permis d'en mesurer la portée. Mais il lui doit la consigne de ne pas réduire le complexe au simple, le vivant à l'inorganique. Aussi, peut-on raisonnablement conjecturer

qu'il a mesuré combien est difficile l'examen des faits sociaux, cette région où la complexité des phénomènes est immense, ce qui ne veut pas dire insaisissable et hors de portée. Cependant, si Bernard reste extérieur à l'investigation anthropologique toute nouvelle que propose Comte, il est d'autant plus intéressant de constater que c'est un comtien (certes hérétique et très critique), Durkheim, qui fera un usage particulièrement fructueux de ses concepts et plus spécialement de celui de *milieu intérieur*²⁹. Il est tout aussi remarquable que le sociologue, comme le physiologiste, trouvera sur sa route la résistance des écoles philosophiques en place et qu'il devra lui aussi tout à la fois établir clairement l'originalité de son objet et se garder de l'esprit de système. Et puis, *mutatis mutandis*, c'est une même difficulté qui se pose aux deux. Pour l'un, il s'agit de distinguer la matière brute du vivant ; pour l'autre il faut distinguer le biologique des phénomènes moraux (les mœurs). Et pourtant il faut bien les rapporter l'un à l'autre, se situer au cœur du rapport qui constitue les termes en présence. On ne peut esquiver la question et la laisser encore gouvernée par de tristes moralistes.

29 Pour s'en convaincre il suffit de lire *Les règles de la méthode sociologique* de Durkheim. Nous nous permettons de renvoyer à notre étude : « Émile Durkheim et la naissance de la science sociale dans le milieu bernardien », in *La nécessité de Claude Bernard* (J. Michel, éd.), Paris, Méridiens-Klincksieck, 1991, pp. 229-256. On trouvera dans ce recueil les contributions des meilleurs spécialistes de la pensée de Bernard dont, entre autres, Mirko Grmek, François Dagognet, Claude Debru.

La portée de l'œuvre de Claude Bernard débordé le cadre strict de la biologie, de la physiologie et de la médecine. Il a bousculé les écoles, interrogé des notions qu'on voulait protéger de la question. *Liberté, libre-arbitre, conscience*, voilà tout un cortège de valeurs consacrées qu'il a demandé de revoir. Comme les mauvaises monnaies, ces notions circulent parfois selon un « cours forcé »³⁰ soustrait à l'interrogation. Il ne les rejette pas, au contraire il demande des idées claires et distinctes, comme d'autres illustres savants et philosophes avant lui. On doit à Claude Bernard d'avoir été jusqu'au bout pour parachever l'effort de son siècle : rapatrier le tout du vivant dans l'espace des objets de la connaissance. S'il nous faut trouver un sens dans ses découvertes en physiologie, c'est fondamentalement celle-ci que nous retiendrons.

À Saint-Julien, le savant Claude Bernard ne s'est pas comme expatrié dans son pays natal. À Saint-Julien il a poursuivi ses travaux et rassemblé ses idées, il ne s'y est pas « divertit » pour reprendre un terme pascalien. Et c'est bien ainsi.

Jacques Michel

30 Nous empruntons la formule à un linguiste qui pourrait paraître bien ancien, Pierre Fontanier ; elle nous paraît fort juste pour comprendre les difficultés de Bernard à exprimer sa pensée dans le vocabulaire disponible. Il craint les métaphores qui peuvent tout mêler. Cf. *Les figures du discours* [1821-30], Flammarion, Paris, 1977.

ANNEXES

CLAUDE BERNARD RACONTÉ AUX CALADOIS EN 1860

Le 8 janvier 1860, *Le Journal de Villefranche* publia un article sur Claude Bernard, qui n'était pas alors au faîte de la célébrité. L'auteur, Francisque Sarcey (1827-1899), petit-fils d'un canut, vivait à Paris d'où il envoyait au journal lyonnais *Le Salut public* des « Chroniques parisiennes ».

Celle-ci raconte un déjeuner chez un jeune médecin, en compagnie de Claude Bernard, et avec Edmond About, ami de Sarcey depuis le lycée, écrivain et critique d'art. Le savant captiva son auditoire avec des histoires de grenouilles congelées puis ressuscitées, il leur parla ensuite du curare, sur lequel il devait publier un article fascinant dans la *Revue des Deux Mondes* en 1864.

Francisque Sarcey rapporte ensuite des confidences de leur hôte, à qui Claude Bernard avait raconté ses débuts. Il faut donc être prudent quand on lit que Claude Bernard a commencé chez un pharmacien de Villefranche, alors que, comme on sait, il a fait son apprentissage à Vaise. Il est certes possible que le jeune homme ait passé quelques mois chez un apothicaire caladois, entre juin 1831 (échec au bac) et janvier 1832 (débuts chez le pharmacien Millet), mais il se peut aussi que la vérité ait été faussée par ces narrateurs intermédiaires. Quant à l'épisode de l'entrevue avec Saint-Marc Girardin, on voit que Sarcey invente le dialogue à sa guise.

Le Babinet auquel Sarcey compare Bernard est Jacques Babinet (1794-1872), astronome, physicien, mathématicien, dont le grand public appréciait les articles de vulgarisation, par exemple dans la *Revue des Deux Mondes*.

Nous empruntons à la chronique parisienne du *Salut Public*, un article biographique sur M. Claude Bernard, qui occupe une chaire de physiologie à Paris. M. Bernard, dont notre pays est fier, comme on doit l'être lorsqu'un de ses concitoyens a su s'élever à un emploi éminent par sa persistance dans le travail et surtout par son propre mérite; M. Bernard, disons-nous, n'est pas tout-à-fait notre compatriote; il est né le 12 juillet 1813 à Saint-Julien-sous-Montmélas, commune à 6 kilomètres de Villefranche; nous ne le considérons pas moins comme un de nos concitoyens dont nous avons gardé un bon souvenir.

N. NAIRAC.

« Je vous ai déjà donné quelquefois des détails curieux sur les hommes qui occupent l'attention à Paris; laissez-moi vous parler aujourd'hui d'un des premiers savants de notre siècle, de M. Claude Bernard.

Je suis sûr qu'il y en a beaucoup, parmi ceux qui me lisent, à qui ce nom est parfaitement étranger. Je leur pardonne de bon cœur; il y a six mois à peine que je l'ai entendu prononcer pour la première fois. Nous vivons en France dans une déplorable ignorance de tout ce qui n'est pas roman ou théâtre. M. Claude Bernard devrait pourtant être plus connu à Lyon que partout ailleurs, car il est votre compatriote. Il est né à Villefranche, à côté de chez vous. Il a fait ses premières études dans la boutique d'un pharmacien de petite ville. Oui, il a commencé par être garçon apothicaire dans un méchant trou de province; il est aujourd'hui professeur à la Sorbonne et au collège de France, membre de l'Institut, le premier parmi ceux qui s'occupent de recherches physiologiques; son nom est universellement respecté en Angleterre, en Allemagne et en Russie, et c'est moi peut-être qui vais l'apprendre à la plupart de ses compatriotes.

Un jeune médecin me contait une anecdote qui est bien caractéristique. Elle montre jusqu'à quel point nous poussons l'indifférence pour nos vraies gloires. Il eut un jour besoin d'un mémoire de M. Claude Bernard pour y trouver un renseignement. Il s'en alla chez l'éditeur, M. Dentu, qui lui dit que l'édition était épuisée depuis longtemps.

— Eh bien! reprit le médecin, nommez-moi quelques-unes des personnes à qui vous avez vendu cette brochure; il serait bien étonnant que dans le monde je n'en connusse pas une; je lui emprunterai son exemplaire.

J'ai eu l'honneur de déjeuner, il y a quelques jours, avec M. Claude Bernard. Il a une figure qui rayonne d'intelligence et de bonté, le regard clair et bienveillant, des lèvres souriantes, dont les coins sont dessinés avec une finesse extraordinaire. Sa main est celle d'un savant, une de ses mains fortes et ouvertes, où la vôtre tombe tout naturellement, comme un fruit mûr. Il y a dans tout l'ensemble de sa personne plus que de la distinction : une simplicité, une bonhomie pleine de grandeur. Il nous a tous séduits par son seul aspect.

Il s'est mis à parler; personne de nous n'a plus songé qu'à tendre les oreilles; nous étions sous le charme. Il y avait là pourtant l'un des plus brillants causeurs de ce temps, M. Edmont About. Il écoutait avec ravissement : nous n'interromptions guère que par des exclamations de surprise et d'admiration :

Namque canebat uti...

Il nous contait, sur les différents problèmes dont s'occupe la physiologie moderne, les merveilles les plus incroyables, et avec le style simple et net d'un homme du monde qui cause familièrement. Rien dans sa parole ne sentait le professeur. Nous étions à chaque moment tentés de nous écrier, comme le bourgeois gentilhomme : « Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! »

Le croiriez-vous ? Il y a des animaux chez qui l'on suspend la vie durant dix ans, vingt ans, trente ans ; car Spallanzani a prolongé ses expériences durant trente années ; au bout de ce long temps, on les replace dans les conditions d'où on les avait tirés, et la vie reprend aussitôt chez eux. Imaginez un mouvement de montre qui s'arrête, si l'on y pose le doigt, et se remet à battre lorsqu'on le lève. Ces expériences merveilleuses, qui ont réussi sur des animaux dont l'organisation est fort simple, M. Claude Bernard les poursuit sur des êtres infiniment plus compliqués. Il gèle, par des procédés fort délicats, des grenouilles, et arrête chez elles le mouvement de la vie ; il les dégèle au bout de quinze jours ou de trois semaines, et la montre recommence son tic-tac. Je ne doute pas, nous disait-il, que si nous connaissions exactement tous les tissus de cette machine si compliquée que l'on appelle l'homme, si nous avions pour les dessécher peu à peu des instruments moins grossiers que ceux qui sont aujourd'hui à notre usage, je ne doute pas qu'on ne parvint à suspendre l'action de la vie chez l'homme durant cinquante, soixante, quatre-vingts ans, et qu'on ne pût, après tant d'années, la lui rendre aussi vive qu'au premier jour.

Vous pensez si à la suite de ces explications on se mit à parler de l'âme et de la vie ; et nous en vinmes où il faut toujours en venir quand on traite ces questions , à reconnaître que personne ne savait ce que c'est que la vie. On n'a jamais pu la définir que *le contraire de la mort* ; mais qu'est-ce que la

mort ? la cessation de la vie. On tourne ainsi dans un cercle vicieux , d'où la philosophie ne sait jamais sortir que par des hypothèses , d'où les physiologistes tireront peut-être un jour nos petits-neveux.

Vous savez qu'on s'entretient beaucoup en ce moment du *curare*, ce terrible poison des sauvages qui tue en quelques secondes l'animal le plus robuste. Un médecin, dans ces derniers temps, s'en est servi pour guérir une maladie jusqu'alors incurable, le *tétanos*. Les expériences qu'on a répétées dans les hôpitaux n'ont pas toutes réussi, mais elles ont servi à constater une vérité bien singulière, que M. Claude Bernard avait soupçonnée le premier : on a observé que si le *curare* ne guérissait pas toujours le *tétanos*, au moins il n'avait plus d'action sur les individus qui en étaient atteints, ses effets ordinaires étant neutralisés par la maladie. On en a tiré cette conclusion, que l'on avait déjà entrevue, c'est que deux poisons ne peuvent agir à la fois sur l'homme ; le second est toujours détruit par le premier. Il paraît que les sauvages de l'Amérique, lorsqu'ils doivent coucher dans un endroit infesté de serpents, commencent par s'enivrer de liqueurs alcooliques. L'ivresse est une espèce d'empoisonnement préventif qui les rend insensibles à l'action des autres venins. Ainsi, tenez-vous maintenant pour averti : si jamais vous déjeûnez avec un homme qui vous serve une rente viagère, commencez par vous griser théologiquement ; vous pourrez ensuite manger sans crainte ; vous êtes à l'abri.

J'ai beaucoup entendu vanter la grâce séduisante de M. Babinet lorsqu'il conte aux gens du monde les prodiges de la science ; je doute qu'il ait la clarté lumineuse, la simplicité modeste et l'animation douce de M. Claude Bernard. Ce qu'il y a d'admirable chez lui, c'est l'absence de toute prétention, de ce qu'on appelle dans l'argot parisien la *pose*. Il est toujours naturel comme le sont les hommes vraiment savants.

Je vous conterai un jour sa biographie, non pas une de ces biographies exactes et froides comme celles qu'on trouve dans les dictionnaires : je ne me soucie pas de savoir au juste en quel mois il est né ; mais je cherche et j'aime les détails où se trahit un caractère.

Ainsi le jeune médecin chez qui nous déjeûnions m'a conté que M. Claude Bernard, du temps qu'il était à Villefranche chez son pharmacien, s'ennuyait profondément ; il se désolait de ne rien apprendre et de n'être bon à rien. La première chose que son patron lui apprit à faire, ce fut du cirage. Jamais, dit-il lui-même, je n'éprouvai une joie si vive que le jour où j'eus composé mon premier pot de cirage : j'avais un état, je savais quelque chose ; j'étais un homme. Ne sentez-vous pas, à cet accès de joie naïve, cet esprit éminemment pratique, et tournant toute chose à l'application immédiate ?

Quand il vint à Paris, sans argent, sans protection, il avait, comme tant d'autres, une tragédie en poche. Il la porta à M. Saint-Marc Girardin, qu'il ne connaissait pas, et le pria de la lire, disant s'en rapporter entièrement à son avis. « Mon cher monsieur, lui répondit M. Saint-Marc Girardin, je pourrais accepter votre tragédie et ne vous la rendre que dans huit jours avec mille compliments ; mais soyez sûr que je ne l'aurais pas lue. Je n'ai pas besoin de la lire ; je sais ce qu'elle vaut. Croyez-moi, rentrez chez vous et jetez-la dans le feu. La littérature n'est pas un métier où l'on gagne son pain ; je puis dire que j'y ai réussi plus que bien d'autres ; si c'était à refaire, j'irais de ce pas prendre une inscription à l'École de médecine. Faites ce que je ferais. » Ce conseil, donné dans un moment de boutade, aurait pu tout aussi bien tomber sur un homme né pour écrire, sur M. Edmond About, par exemple, ou sur M. Taine. Le hasard voulut qu'il s'adressât à un esprit dont la véritable vocation était les études scientifiques.

Le jeune homme suivit les cours de l'École de médecine ; mais la pratique de la médecine lui répugnait ; il n'osait pas prendre tant de meurtres sur sa conscience. Il se donna à des recherches physiologiques, menant cette vie de misères que tous les rudes travailleurs ont connue et qu'a si bien décrite le grand Balzac. Il s'était fixé un terme, quinze ans, je crois, au bout duquel il devait tout abandonner, s'il n'était pas arrivé à la gloire. Jusqu'à la dernière année, il vécut pauvre, ignoré, raillé même, sans jamais se décourager, poursuivant ses travaux avec une invincible persévérance. Les détails me manquent encore sur la façon dont se dénoua ce drame intime. Je sais, en gros, qu'au moment où il allait pour jamais renoncer à ses espérances, tous les bonheurs le surprirent à la fois : un grand prix de physiologie à l'Institut, une place de professeur au Collège de France, un laboratoire immense et bien monté, une réputation qui n'a fait depuis lors que s'accroître et qui est aujourd'hui européenne. Il n'y a guère que la fortune qui lui ait tenu rigueur ; mais on sait que dans notre pays la fortune n'est faite que pour les faux savants, pour ceux qui ont le charlatanisme de la science. »

CLAUDE BERNARD EN EXIL

La statue en bronze de Claude Bernard devant le Collège de France, due à Eugène Guillaume, fut inaugurée en février 1886. Fondue par les Allemands en 1942, elle fut remplacée par une statue en pierre, de Raymond Couvègnes, en 1947.

La première statue devint vite familière aux étudiants qui passaient rue des Écoles. Sous la signature d'un certain Hébé, on peut lire une chanson de carabin dédiée à Claude Bernard, et datée de 1888, dans *Anthologie Hospitalière et Latinesque. Recueil de Chansons de Salle de garde, anciennes et nouvelles, entre-lardées de Chansons du Quartier Latin, Fables, Sonnets, Charades, Élocubrations diverses, etc., réunies par Courtepaille*, Paris, chez Bichat-Porte-à-Droite, tome 1, 1911, p. 76-77. Le tome 2 a paru en 1913. - Ouvrage hors commerce.

On attribue cet ouvrage à Edmond Dardenne Bernard, qui a pour pseudonymes Courtepaille (pour cet ouvrage) et Vidame de Bozegy (pour *Les filles de Loth et autres poèmes érotiques* en 1933). Il est lui-même cet « Hébé » qui signe le poème, ainsi que quelques autres entre 1887 et 1891 : Hébé, c'est-à-dire E.B. ou Edmond D. Bernard.

Il était pharmacien, mais il est surtout connu des bibliophiles pour sa profession de « libraire en appartement » spécialisé dans les *curiosa*, et d'éditeur de chansons gaillardes. Il a aussi publié un journal « à l'usage exclusif du corps médical », *Le Rictus, Journal humoristique mensuel (Ad usum Medicorum)*. Il était né dans le 10^{ème} arrondissement de Paris le 27 janvier 1874, sous le nom de Edmond David BERNARD, de Mirtil Bernard, peaussier, et de Ernestine Stiffel directrice de pension. Son acte de naissance ne comporte aucune mention marginale sur un éventuel mariage ni même sur

son décès, ce qui laisse penser qu'il a disparu sans laisser de traces. Il était en tout cas repéré par la préfecture de police vers le milieu des années trente, en raison des ouvrages qu'il vendait.

Son anthologie, très documentée puisqu'elle a presque cinq cents pages, recueille des traditions populaires et estudiantines. Première du genre, elle fut beaucoup pillée. Juste après la chanson de Bernard sur Bernard, on y trouve la célèbre *Salade mythologique*, bien connue des lettrés, et dont les à-peu-près auraient inspiré James Joyce dans la conception d'*Ulysse*.

« Claude Bernard » se chante sur l'air de *Ohé ! Durandard*, grand succès, vers 1887-1888, du chanteur populaire et comique P. Bourgès, qui en était co-auteur avec J. Fauque, musique de E. Galle.

Martine Courtois

CLAUDE-BERNARD

Air : Ohé ! Daronard !

Refrain :

Ohé ! Claud' Bernard !
Qué qu' tu fais en pénitence
Devant le Collège de France,
Vis-à-vis d' la Ru' Thénard ?
Ohé ! Ohé ! Claud' Bernard !

Sur ce piedestal peu chouette,
Tout petit, tout mal foutu,
Comme un con sur la sellette,
Mon vieux Bernard, que fais-tu ?
On dirait que tu t'emmielles
A te voir gratter l' menton.
Ils t'en ont fait une bien belle,
De te coller là d' planton !
En passant Ru' des Ecoles,
Nous t' saluons chaque soir.
Toi, tu contemples nos fioles
De l'autr' côté du trottoir.
D'un œil plein d'envi' tu r'luques
Potach's, droitiers, carabins
Qui t'appell'nt : — " Vieille perruque ! "
Et gueul'nt en chœur ce refrain :
Qu'un' femm' pass', tu dis, vieux bonze :
— " J'voudrais la vivisecter ! "
Y a pas mêch', tu l'as en bronze,
Pas moyen d' manifester.
D'un air navré tu soupire ;
Gigotant du strapontin,
La p'tit' pétass' se la tire,
Sans t'offrir même un lapin !

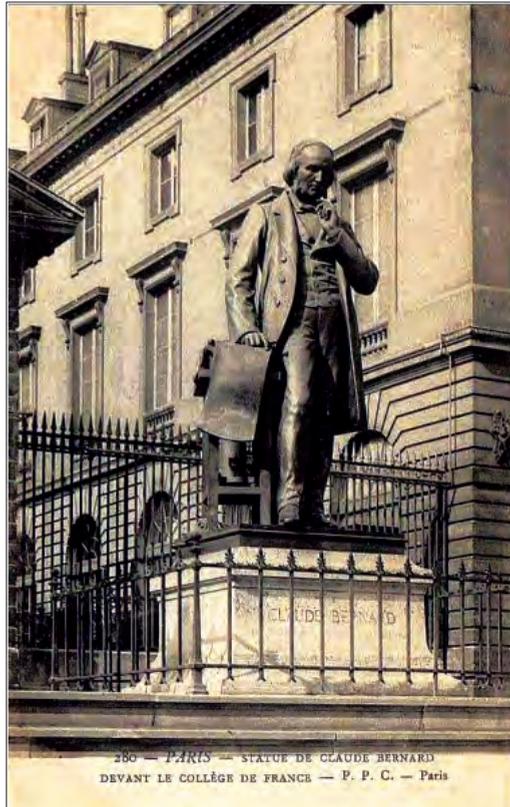
C'est qu' t'en as tué des grenouilles !
Ell's se rappell'nt çà, leurs sœurs.
Ell's n' voudraient pas d' tes chatouilles ;
Plus qu' Prado tu leur fais peur.
S'il t' faut encor' des victimes,
Nous viendrons tous t'apporter
Les lapins illégitimes
Qu'ell's s'acharn't à nous poser.

T'es pourtant un brave drille,
Puisqu' sans gêne tous les chiens
Vont pisser contre ta grille
Sans qu' tu dises jamais rien.
J' comprends ça, l' remords te pèse
D'en avoir estourbi tant !
Tu les laiss' faire à leur aise :
Mieux vaut du pipi qu' du sang !

Antivivisectionniste
Epargnez-lui vos rigueurs ;
Le grand physiologiste
Est puni de ses erreurs.
Il s'emmerde à cent sous l'heure,
Et voudrait bien s'en aller !
Malgré lui faut qu'il demeure
Pour s'entendre interpeller :

HÉBÉ (1888).





280 — PARIS — STATUE DE CLAUDE BERNARD
DEVANT LE COLLÈGE DE FRANCE — P. P. C. — Paris

LE NOUVEAU MUSÉE CLAUDE BERNARD

Rappel historique

Le 26 mai 1935, la pose de la plaque commémorative sur la maison natale de Claude Bernard marque la première étape de la création du musée. Des descendants de sa sœur, la famille Devay, habitaient encore le bâtiment et conservaient une partie des meubles ayant autrefois appartenu au physiologiste. Le 7 juillet 1947, le syndicat d'initiative de Villefranche inaugure le premier musée Claude Bernard dans la maison natale. Quelques années plus tard, la Fondation Marcel Mérieux rachète l'ensemble de ce patrimoine, à savoir, maison natale, maison de campagne (achetée exactement cent ans plus tôt par Claude Bernard), le parc, et les vignes qui l'entourent. Désormais, c'est la gentilhommière qui tiendra lieu de musée. L'inauguration de ce nouveau site a lieu le 3 juillet 1965 en compagnie de Charles Mérieux, Justin Godart, et Jean Guillermet. De 1961 à 2003, la Fondation Mérieux a été propriétaire et gestionnaire des lieux. Ses nombreuses manifestations (séminaires, conférences, publications), en font l'un des premiers acteurs de la préservation et de la mise en valeur du patrimoine de Claude Bernard.

En décembre 2003, la Fondation Mérieux confie cet héritage pour un euro symbolique à la communauté de communes Beaujolais Vauxonne, pour qui l'acquisition de ce musée constitue une vraie opportunité sur le plan patrimonial et touristique. L'association des amis du musée Claude Bernard est créée et présidée par Christian Guillarme, qui se voit alors confier la gestion du musée. Grâce à



Maison natale de Claude Bernard, cliché Louis Peyron 2013.

ses membres, l'association contribue activement à la vie du musée, en programmant des visites guidées, en recevant des scolaires, ou en participant à des manifestations d'ordre national comme les Journées Européennes du Patrimoine. Ils portent un soin particulier à l'entretien des vignes du musée et à sa nouvelle cuvée : la cuvée Claude Bernard. L'association envisage actuellement d'aménager un jardin de plantes médicinales dans le jardin de curé de la maison natale.

Les nouveaux propriétaires affichent très rapidement leurs ambitions : dès 2005, la communauté de communes entame une réflexion sur la restauration et la modernisation du site, en s'attachant les services de deux cabinets : le cabinet Artech, pour la réhabilitation du gros œuvre, et le cabinet AFDP Médiéval pour la question muséographique. Consciente du « trésor » que représente un tel patrimoine sur son secteur, la CCBV souhaite en faire un lieu accessible à tout public. Elle décide donc en 2007 de rénover les bâtiments qui constituent les propriétés de Claude Bernard, de mettre aux normes, notamment en termes d'accessibilité PMR¹ et de sécurité, ces ERP², et de revoir le contenu muséographique présenté au public.

1 PMR : Personne à Mobilité Réduite

2 ERP : Etablissement Recevant du Public

2009 : La restauration de la maison natale

Le premier chantier débute en 2009 avec la maison natale de Claude Bernard, que l'épreuve du temps n'a pas épargnée. La toiture en mauvais état, les enduits qui se dégradent et d'importants problèmes d'humidité ont conduit la communauté de communes à engager de sérieux travaux de restauration. Le rez-de-chaussée est entièrement rendu accessible aux personnes à mobilité réduite, par l'agrandissement de l'ouverture principale. Dans les pièces du bas, des tommettes viennent rendre à la maison son lustre d'antan, la cheminée et les poutres du plafond à la française sont sablées, tandis que la légumière, auprès de laquelle on s'amuse à imaginer la mère de Claude Bernard en train de cuisiner, est elle aussi rafraîchie. Les pièces à l'étage, dont la chambre dans laquelle est né Claude Bernard, sont rendues plus agréables à la visite tandis que d'autres sont transformées en bureaux à l'usage de l'association. La communauté de communes réfléchit actuellement à un aménagement pour rendre possible la visite de ces pièces par des personnes à mobilité réduite, notamment grâce aux nouvelles technologies.

Les extérieurs non plus ne sont pas oubliés : le jardin situé derrière la maison natale est aménagé par un paysagiste et offre de beaux arbres fruitiers, sans doute de l'époque de Claude Bernard. Le mûrier grâce auquel son père a pu élever des vers à soie, a été conservé et sera mis en valeur dans les années à venir. La cour côté est, entre la maison natale et la gentilhommière, a elle aussi été restaurée et propose désormais un agréable espace ombragé, idéal pour la méditation.

La restauration du musée : priorité donnée à l'accessibilité

Les travaux de la maison natale sont achevés en 2010. Deux ans plus tard débute un autre chantier, celui du musée. De nombreuses idées sont présentées aux élus de la communauté de communes, notamment au regard de la mise en accessibilité du bâtiment par l'édification d'un ascenseur. La réussite de ce projet repose sur l'intégration d'un bâtiment moderne à un bâtiment ancien, c'est-à-dire sur le mélange subtil de deux époques : celle de Claude Bernard, avec ses grilles en fer forgé, ses moulures au plafond, ou encore ses fenêtres aux multiples carreaux, et la nôtre, celle du béton, du verre sécurit, et des nombreuses issues de secours. Au final, le choix de la collectivité a porté sur la solution la plus simple mais aussi la plus économique. De la modernité oui, mais pas à n'importe quel prix ! Une annexe a donc été accolée à la façade sud du musée pour accueillir l'ascenseur, les nouveaux sanitaires, ainsi que les escaliers.



Salle d'accueil, Photo Marie-Perrine Longefay. CCBV

Pour ce qui est de l'ancien bâtiment à proprement parler, les façades ont été restaurées, le chauffage, l'électricité et la plomberie entièrement remises aux normes, les murs enduits à la chaux, les sols renouvelés, et les boiseries refaites. L'ensemble des travaux a été financé par la communauté de communes Beaujolais Vauxonne, avec des subventions du Conseil général, du Conseil régional et de l'État. La communauté de communes a également souhaité la réalisation d'une fresque à grande échelle d'après une photo sépia d'un Claude Bernard jeune et souriant, qui suit du regard le marcheur. Une belle réalisation qui lui a valu de nombreux éloges lors de la cérémonie du bicentenaire qui s'est tenue le 13 juillet 2013.

La communauté de communes a fait le choix de rendre ce musée accessible à un maximum de personnes. Cela comprend bien sûr de rendre le bâtiment accessible physiquement mais aussi d'être en mesure de porter à la connaissance de tous son discours, quel que soit le niveau de compréhension ou l'âge des visiteurs. Un effort particulier sera mis sur la vulgarisation du discours scientifique, notamment par la mise en place d'un comité d'experts qui validera le



Musée Claude Bernard. Salle d'accueil. T.Guyon cabinet AFDP Médiéval

contenu des textes. De nombreux objets, scientifiques et personnels, illustreront le discours et permettront d'approcher le personnage dans son intimité. Les décors contribueront à créer une ambiance authentique pour aider le visiteur à s'imprégner du contexte. Actuel et moderne, le musée développera **l'acquisition du savoir par la manipulation et l'interrogation**. Différents niveaux de lecture seront ainsi proposés pour que chacun y trouve son compte : des illustrations viendront compléter les informations données aux enfants tandis que pour les plus intéressés, un niveau de lecture plus élaboré viendra répondre à leurs questions. Le musée sera ainsi accessible aux familles accompagnées d'enfants, mais aussi aux scolaires, qui pourront compléter leur programme scolaire. Des ateliers à leur intention seront par la suite organisés dans la salle polyvalente, au dernier étage du musée, pour les initier à la recherche scientifique, et pourquoi pas, encourager de nouvelles carrières. L'ensemble des installations sera également accessible aux anglophones – élément indispensable au vu de la renommée internationale de Claude Bernard. Par ailleurs, la communauté

de communes envisage de se faire accompagner par le comité départemental du tourisme pour l'obtention du label Tourisme et Handicap.

Les enjeux

Dans un XIX^e siècle bouleversé par les changements de régime, les doutes théologiques, et la révolution industrielle, Claude Bernard reconsidère les connaissances théoriques de la médecine de l'époque. Curieux, infatigable poseur de questions, il tente de découvrir les mécanismes secrets, jusque là à peine effleurés, du monde vivant. Méconnu du grand public, le physiologiste met à jour une technique de recherche expérimentale révolutionnaire qui sert encore de référence de nos jours. Contrairement à son célèbre confrère microbiologiste Louis Pasteur, ami et élève, ses découvertes, bien que reconnues dans la sphère scientifique, demeurent ignorées du grand public et n'ont donc pas bénéficié de la même popularité. Plus complexes et doublées d'une réflexion philosophique, elles demandent un effort particulier pour les rendre compréhensibles aux visiteurs. Consciente de cette problématique, la CCBV ne souhaite pas pour autant « réduire » l'importance de ces recherches. **L'enjeu repose donc sur les capacités de la médiation à interpréter les expériences de Claude Bernard et à les transmettre au visiteur, sans perdre en efficacité.** Cette mise en lumière permettra de faire le lien avec les disciplines scientifiques qui en découlent : histologie, immunologie, endocrinologie, chimie physiologiste... Forte de cette réflexion, la communauté de communes souhaite ainsi donner à Claude Bernard une place essentielle dans le paysage scientifique de l'histoire française, place qui semble lui revenir de droit.

Le nouveau discours muséographique

Quoiqu'elle ait bien vieilli, l'exposition permanente a révélé quelques lacunes au niveau de la présentation et il est rapidement apparu que le musée ne correspondait plus aux attentes des visiteurs. Il exposait certains objets ayant appartenu à Claude Bernard mais ne faisait que montrer sans trop expliquer son travail et le rôle essentiel qu'il a joué dans l'histoire de la médecine. Or, les attentes des visiteurs en matière de muséographie ont beaucoup évolué au cours des dix dernières années. Un musée ne peut plus se contenter de conserver et montrer les collections, elle doit créer un lien avec le public, capter son attention, et le sensibiliser à un message.

Jusqu'à présent, de nombreuses pièces proposaient la reconstitution de ce qu'avait pu être l'intérieur de la maison de Claude Bernard, tout en y insérant des objets personnels et scientifiques liés à ses recherches. Or, dans le cadre du programme muséographique, le



Musée Claude Bernard. Couloir. T. Guyon cabinet AFDP Médiéval

but est bien d'expliquer le plus simplement possible qui était cet homme et quelles furent ses découvertes. Un rappel du contexte historique sera donc nécessaire mais le nouveau musée n'offrira plus l'intérieur de la maison de Claude Bernard. De plus en plus, le musée vise à faire du visiteur un acteur de sa visite, où il lui est possible de toucher, de manipuler, et de partager son expérience. Les nouvelles technologies sont couramment utilisées, comme ce sera le cas pour le nouveau musée Claude Bernard. Outre la restauration du bâtiment et les mises aux normes nécessaires, la communauté de communes a donc décidé de revoir entièrement la muséographie du site ainsi que sa charte graphique.

Le scénario de visite

Suite à un appel d'offre, le cabinet AFDP Médiéval a été sélectionné et a proposé plusieurs solutions pour rendre le musée Claude Bernard plus attractif. De leur point de vue, il est très important de structurer le propos autour d'un scénario de visite cohérent. La proposition retenue par la communauté de communes s'organise

autour de deux thématiques, l'homme et son œuvre, dont voici les principales caractéristiques :

*Le public rend visite à Claude Bernard dans ses maisons à Saint Julien. Il trouvera tout au long du parcours l'homme, à la fois, modeste et précurseur, humaniste et penseur, scientifique et pédagogue, botaniste et vigneron.... ce sont ainsi les **multiples facettes** de Claude Bernard qui sont mises en scène. La scénographie s'appuie sur des maximes, citations ou questionnements de Claude Bernard tout au long de sa vie de chercheur et d'homme, ainsi que sa correspondance très prolixe (env. 500 lettres échangées avec Mme Raffalovich).*

*Le musée est divisé en deux séquences thématiques différenciées sur les 2 niveaux : au RDC, Claude Bernard, l'homme, **de sa vie privée à sa vie publique**, illustré par des objets personnels. A l'étage, le **discours scientifique** et le développement de la méthode expérimentale, révolutionnant les sciences et leur approche.*

*Sur les panneaux de vulgarisation scientifique, **on trouvera différents niveaux de lecture**. Afin de rendre la **visite interactive**, des manipulations, des jeux, bornes interactives et vidéos didactiques ponctuent le propos et mettent en exergue la méthode expérimentale de Claude Bernard, ainsi que ses découvertes fondamentales. L'iconographie s'appuiera sur les dessins de Claude Bernard, et ses textes manuscrits.*

Extrait du cahier des charges techniques et particulières

©AFDP Médiéval

Les espaces muséographiques

Le projet élaboré par Anne-Laure Favre et Katherine Chassaing, du cabinet AFDP Médiéval, reprend la configuration initiale du musée. La disposition et les proportions des pièces de la « maison » de Claude Bernard sont conservées malgré la création d'un nouveau bâtiment pour l'ascenseur. La salle d'accueil conservera ses fonctions de réception et d'espace boutique, où de nouveaux produits seront mis en vente. De la même façon, le dernier étage gardera sa fonction de salle multifonctionnelle : elle pourra accueillir des expositions temporaires, des conférences, des ateliers pour enfant, des projections, etc.

En revanche, les autres espaces du musée seront complètement modifiés et leur fonctionnalité sera retravaillée. Tout le rez-de-chaussée sera consacré à la vie et à la personnalité de l'homme, tandis que le premier étage parlera de la physiologie, sa discipline de prédilection, et de ses découvertes scientifiques. Une partie du



meublier de l'ancien musée sera réemployée ; la priorité étant mise sur l'accessibilité et l'interactivité, de nouveaux meubles viendront remplacer les anciens.

Ainsi, la première pièce proposée à la visite, peinte aux couleurs du boudoir du XIX^e, devra jongler habilement entre mobilier XIX^e (placards muraux à moulure, grand miroir), et mobilier moderne : table ronde avec un écran tactile inséré. À travers ce choix, c'est la vie de Claude Bernard que le visiteur sera amené à découvrir, de son enfance à Saint-Julien à sa mort, en passant par son apprentissage à la pharmacie de Vaise, son mariage malheureux, ou encore ses débuts difficiles dans l'art dramatique. Et comment ne pas évoquer la belle Marie Sarah Raffalovich, amie et protectrice de Claude Bernard, avec qui il échangea plus de cinq cents lettres ? Et les nombreuses distinctions dont on le gratifia tout au long de sa vie ? L'objet de cette salle sera de revenir sur la vie tourmentée d'un homme peu ordinaire.

La seconde pièce exprimera la personnalité de Claude Bernard, et ses multiples facettes. Le visiteur pénètre dans un espace sombre où il est invité à déclencher un système audio-visuel grâce à un bouton poussoir. Il se laissera alors emporter par la voix du narrateur, qui l'emmènera à la découverte des multiples talents de Claude Bernard, à la fois chercheur, philosophe, botaniste, enseignant, et vigneron.

Les espaces intermédiaires tels que les couloirs seront aménagés de manière à être utiles à la compréhension du contexte historique et donneront au visiteur des repaires dans le temps. Après avoir parcouru tout le rez-de-chaussée, le visiteur devra se rendre à l'étage par le grand escalier en pierre et entrer dans le monde scientifique du XIX^e siècle.

Une première pièce reviendra sur le jargon médical de l'époque, les acquis scientifiques et surtout, sur les deux plus grandes œuvres de Claude Bernard, celles qui lui ont permis d'acquérir tant de notoriété au niveau international : la découverte de la fonction glycogénique du foie, et son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Grâce à un module ludique et interactif, les visiteurs auront la possibilité de manipuler, et saisir les principes de la méthode expérimentale mis en application par Claude Bernard. Comme lui quelques 150 ans plus tôt, ils apprendront par l'expérience et la déduction. D'autres équipements viendront compléter cette installation, dont le célèbre tableau de Léon Lhermitte, *La leçon de Claude Bernard*.

Pour se rendre dans la prochaine salle, le visiteur devra emprunter le couloir dédié aux contemporains de Claude Bernard. Il pénétrera ensuite dans une salle consacrée, Beaujolais oblige, au vignoble et aux recherches de Claude Bernard sur la fermentation alcoolique. L'occasion de le comparer à son célèbre ami et contemporain, Louis Pasteur qui tenta lui aussi de comprendre les mécanismes de la



Musée Claude Bernard. Espace laboratoire. T. Guyon cabinet AFDP Médiéval

fermentation. Pour répondre à la thématique du vin, un mobilier en forme de grappe de raisin invitera les visiteurs à comparer les différents résultats expérimentaux des deux scientifiques.

Viendra ensuite la dernière salle, laboratoire moderne, où seront abordées d'autres expériences de Claude Bernard. L'objet de cette pièce est aussi de revenir sur les principes fondamentaux qu'il a mis en place, et le tournant qu'il a fait prendre au monde de la recherche. Cette salle, résolument moderne, avec l'utilisation de nouvelles technologies, de supports interactifs, et de modules originaux, marquera la transition opérée par cette science qu'est la physiologie, et toutes les disciplines scientifiques qui en découlent. Beaucoup d'élèves de Claude Bernard se sont inspirés de ses méthodes pour mettre en place leur propre protocole expérimental et découvrir d'autres principes fondamentaux. Cette génération de chercheurs du XIXe siècle, à la fois humanistes, politiques, et scientifiques, a permis de donner un nouveau souffle aux sciences médicales et cette salle viendra rendre un dernier hommage à ces grands hommes.

Un musée résolument tourné vers la modernité

À travers le réaménagement muséographique du musée Claude Bernard, la communauté de communes souhaite marquer un véritable tournant pour ce beau site. Comme dit précédemment, le rôle du musée a beaucoup changé, et pour pouvoir conserver et élargir son public, il doit sans cesse se renouveler et évoluer dans le sens des générations futures, c'est-à-dire les nouvelles technologies de l'information et de la communication. C'est pourquoi la communauté de communes a fait le choix d'investir dans ce domaine, sans toutefois faire du musée un parc d'attraction. Outre les dispositifs mis en place dans le musée, les extérieurs seront également équipés de microstations visuelles et sonores originales. Des bâtiments caractéristiques du petit patrimoine ayant appartenu à Claude Bernard serviront de support à ces installations. Le puits, le pigeonnier, et même le marronnier trois fois centenaires, témoins muets de l'enfance du scientifique, livreront des secrets. Ils permettront au visiteur de s'imprégner d'un lieu, d'une époque et d'un personnage, celui de leur hôte, Claude Bernard. Grâce à des extraits choisis, ils le découvriront sous un autre jour, plus intime, plus sensible, plus humain aussi.

Originale et innovante, cette démarche s'inscrit dans une volonté forte de la communauté de communes de faire des propriétés de Claude Bernard une véritable référence. Elle offre une vraie chance au territoire de s'incarner comme pays natal de Claude Bernard, père de la médecine moderne, et d'exhiber fièrement cet héritage. Dans le cadre de la réforme territoriale, le musée Claude Bernard sera désormais sous la responsabilité de la nouvelle agglomération, qui nous l'espérons, aura à cœur de poursuivre ce beau projet.

Gabrielle Fort

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos.....	11
Vous avez dit Claude Bernard ?	15
Claude Bernard : un Beaujolais connu et méconnu.....	19
CONFÉRENCES.....	23
Daniel Chérasse :	
Claude Bernard à Saint-Julien.....	25
Anick Opinel :	
Le musée Claude Bernard	
ou de la nécessité de commémorer et de pérenniser	41
Michel Rougier :	
Le vignoble du Beaujolais pendant	
les soixante-cinq ans de la vie de Claude Bernard.....	59
Marie-Aymée Marduel :	
Claude Bernard, un physiologiste natif du Beaujolais,	
sa famille, sa vie privée	87
Martine Courtois :	
Comment échouer pour réussir ?	
La jeunesse de Claude Bernard.....	107
Louise L. Lambrichs :	
Actualité de Claude Bernard,	
savant et penseur, « secrétaire de la nature »	123
Jacques Michel :	
Claude Bernard, Louis Pasteur,	
et les mystères de leurs vignes.....	141
ANNEXES.....	161
Textes sélectionnés par Martine Courtois :	
Claude Bernard raconté aux Caladois en 1860.....	163
Claude Bernard en exil.....	169
Gabrielle Fort :	
Le nouveau musée Claude Bernard	175